

Ruissellements

Jean-Christien FAVREAU

2 rue Cazotte 75018 Paris
06 80 85 07 76 — favreau@inanov.fr

version du 20 novembre 2025

À Edward Abbey et ses amis.

I

“Vous les tranquilles, vous n’en avez pas profité longtemps”

Vladimir Maïakovski

Entre deux piles d’injonctions de paiement, un homme dose les échéances avec aisance. Grâce à *Gèredèche*, l’endettement est ludique. Ce précieux logiciel dont il est l’auteur, est très utile, mais il n’intéresse que ceux qui n’ont pas les moyens de l’acheter. Le loyer n’est plus réglé depuis six mois. Ce matin, ayant ouvert la boîte aux lettres avec l’appréhension d’y trouver une menace d’expulsion et n’y trouvant rien, il est entré chez lui rassuré, mais ça sentait méchamment le cramé. De l’air ! Le tableau d’électricité a fondu et commençait à bruler la cloison de bois. Un peu plus et c’est l’immeuble qui flambait ! Il écrit au propriétaire un courrier alarmant à propos de la sécurité des habitants. La sécurité est un argument incontournable. La gravité de la situation est opportune, car elle lui laisse du temps pour payer le loyer. On ignore tout des situations précaires tant qu’on ne les a pas vécues. Lui, la seule période où il eut un revenu régulier, c’est au chômage après un bref passage chez les salariés. Quand la monnaie vient, il paie ses dettes et dispose de temps libre devant

lui. *Money is time* ! Ce mode de vie, à l'inverse de l'opinion courante, est incertain, mais savoureux quand il ne vire à la galère. Le hasard est souvent la voie favorable, il veille à ne pas l'ignorer. Parfois terriblement imprudent, il survit à l'extrême comme s'il fallait atteindre l'ultime limite où, quand tout est perdu, advient l'issue salvatrice.

Il butine les sciences et les arts, comprend par analogie, relie les signes, observe les choses en train de se faire. Il cherche la commune mesure entre les parties et le tout. On pensait le Monde comme un tout avant de le parcelliser, on le géométrisait sans rompre sa continuité. On a été entier avant la domestication de l'être qui supporte la servitude et justifie le châtement. Heureusement, son enfance passée au bord de l'Atlantique lui a donné de bonnes raisons de douter des modèles psychorigides. Les vagues s'effondrent depuis longtemps, l'éternité clapote à ses pieds, l'infini vibre devant ses yeux, la sourde rumeur du temps l'environne. Il est dans le battement de l'univers, dans l'ancre de la Nature, au cœur de la spasmodie. Solitaire sans solitude. Être en marge a ses avantages dans ce monde de clones qui rivalisent de soumission et n'ont cessé de vous rompre pour se convaincre eux-mêmes de leur fatal asservissement. Il s'est révélé pugnace ! Il y avait une illustration dans son livre d'histoire à l'école communale où Bernard Palissy, l'air fou dans une situation apocalyptique, jette les meubles de la maison dans les flammes d'un four pour alimenter l'ultime fusion des émaux, et atteint la beauté sublime.

Il lisait abondamment Jules Vernes, s'émerveillait des constructions de Robinson Crusoe, admirait Arsène Lupin et le Comte de Monte-Cristo. Sur des chambres à air, la Dordogne a filé, et les vagues de l'Atlantique furent défiées. Il construisait des machines roulantes avec les vélos de la décharge, la Jaille. Il apprenait les rouages en agençant des mécanismes où la giration verticale transmet dans l'axe horizontal une force plus lente mais puissante. Dans sa chambre d'enfant, il assemblait pendant des jours les pièces du Mécano sans que jamais personne ne vienne déranger son méthodique ouvrage. Pas de grand frère à lui briser les pattes, pas de petit à lui casser les pieds. Ses quatre sœurs en pension déboulaient le week-end. Sa mère bipolaire filait son cours à des années lumière. Son père rentrait le plus tard possible. Lui s'ingéniait paisiblement dans son aire. Il a pris l'habitude de se débrouiller seul et sans public.

Dans le monde masculin le plus souvent, il s'adapte avec stupéfaction aux règles imbéciles. Au foot, plein d'allant mais hors jeu et révolté qu'on ait coupé son élan vers le but, il a fini par shooter le but de sa propre équipe en zigzagant vivement entre les joueurs. Banni par tous, il fut envoyé chez les filles qui jouaient au volley-ball un peu plus loin. Tant mieux ! Il préfère de beaucoup jouer au volley-ball avec des filles joyeuses qu'au foot avec de sinistres mecs. Entre les hommes et les femmes, le quiproquo est abyssal et l'amour d'autant plus merveilleux. Lui, c'est l'entre-deux qui l'attire, la frange du lisse et du strié, la

limite du stable et du passager, l'espace interstitiel des corps. Il écoute d'éphémères constances, palpe des différences de potentiel, bricole des morphogénèses.

Les règles, il a du mal à les retenir. La géométrie l'enchanté, le tracé au compas le fascine, voir la forme apparaître l'enthousiasme. Le jargon de la grammaire l'horripile. La physique et la chimie, il comprend très bien comment ça marche, mais les formules, impossible de les retenir. Comment ne pas être étourdi quand l'école lui apprend (stupéfait) que la Nature travaille (le Joule). Quoi ? La nature travaille alors que sa loi essentielle est le moindre effort ! Il est incapable d'assimiler un concept pareil. C'est plus fort que lui. Il reste incrédule devant les vagues à les regarder «travailler». Les règles, il prit l'habitude de les démonter pour en comprendre les rouages, l'agencement, la raison d'être. De les secouer en tous sens pour voir si elles résistent. Ce qu'il en reste après l'épreuve, s'il en reste quelque chose alors il l'accepte volontiers, mais pas avant. Sa mémoire retient l'essence des règles, pas la réglementation.

Il a commencé par démonter/remonter des réveils, puis des systèmes de pensée. Il a cherché la commune mesure entre la musique et l'architecture, là où « *la musique est une architecture passagère et l'architecture une musique immédiate* ». Il part du principe que la musique et l'architecture sont des générateurs d'émotions, et comprend que la vue et

l'ouïe ont une mémoire commune, générique et intuitive, sensible aux rythmes et aux analogies. La transcription musicale d'une façade d'immeuble est une partition où les fenêtres sont des notes. La hauteur d'une note correspond aux étages, grave au rez de chaussée, progressivement aiguë dans les étages. La largeur d'une fenêtre est la durée d'une note. Le trumeau entre les fenêtres est l'espace entre les notes. La partition de la façade est saisie sur un générateur de sons qui enregistre la disposition des fenêtres, leur hauteur et leur rythme. À l'écoute de la première esquisse sonore, ce n'est pas de la jolie musique mais c'est composé et rythmé. Il déplace un peu deux notes, pour que la musique soit plus expressive. De même sur la façade, la position des deux fenêtres donne un meilleur effet visuel. La perception visuelle et sonore est sensible aux mêmes variations.

Il écoute *L'escalier du diable* de György Ligeti, au piano, le rythme bref de quelques notes architecture le temps, une vague de notes graves monte progressivement vers l'aigu, les ultimes touches du clavier tintinnabulent en rythme, vient en même temps de l'autre main, l'émergence d'une vague grave, l'espace sonore devient simultanément grave/aigu, puis les graves submergent complètement l'aigu et montent de nouveau progressivement. L'effet est semblable à l'impression visuelle de l'escalier de Max Escher qui monte infiniment.

Son instinct de hacker s'est révélé très jeune. Il allait secrètement dans un espace inconnu des autres, sous la maison

familiale, entre la terre et le plancher, dans un vide qu'on appelle sanitaire. Ça sent la terre et le ciment, ce n'est pas haut mais assez pour déployer une confortable installation nomade avec tapis et coussins, où lire les aventures d'explorateurs, des romans fantastiques, de la science fiction. Derrière une grande cuve noire qu'il contournait par un interstice où son jeune âge pouvait se glisser, il y avait la petite porte en bois d'un autre vide sanitaire. Là s'empilaient des assiettes à liseré d'or, des verres cristallins et des plats colorés d'émaux luisants, cachés en cet endroit discret par un ami de son père pour les soustraire au fisc après une mauvaise affaire. Un trésor qu'il ne touchait pas. Il prenait garde qu'on ne le vit entrer dans la cachette. Il avait cette vie secrète dans un monde intersticiel. Ce n'est pas qu'il ait à se cacher, le bonheur d'être là seul sans que nul ne le sache lui plaisait. Dehors il était réservé, et quand il devenait joyeux, c'était le plus souvent un peu trop. Décalé de la conformité des groupes, on lui disait « t'as pas le code » ou « tu joues pas le jeu ». Le vide sanitaire était sa chrysalide. La lecture l'a forgé à la découverte et à la rébellion, pas au ressentiment. Maintenant, quand il entrebâille l'accès des bases de données les plus sensibles, l'odeur du vide sanitaire émane de l'espace virtuel. Il se faufile entre les firewalls avec le même plaisir qu'entre le mur et la cuve. Il découvre des trésors et veille à ce que rien ne révèle le secret de son passage. Aucune trace ! Son art est d'être allé jusque là sans que ce soit su. Il ne cherche aucune reconnaissance de son talent, ce serait incompatible avec la passion.

Il peint à l'huile des natures vives. Sur la toile vide se tracent à main levée des lignes de ruissellement. Entre les lignes, des formes s'écoulent. Quand la lumière se pose, les corps émergent. La couleur compose les corps entre-eux. Les matières se déposent. Le sens de l'image se précise, son orientation, pas encore sa signification. Des liens imaginaires se tendent entre les corps à fleur d'eau. Quand le sens affleure, le tableau prend la main. Il aime ce moment où le tableau lui parle et il le fait parler.

Il transpose en volume un extrait de la 3ème Gymnopédie de Éric Satie. La mélodie aérienne est rythmée par des notes graves suivies d'un accord de trois notes. Il fabrique une maquette en 3D avec de grandes arches qui se déclinent en tailles proportionnelles aux notes de la gamme. L'arc du Mi fait les 4/5 de la grande arche du Do-grave, le Sol les 2/3, comme les cordes d'un instrument. Avec la gamme d'arc, il fait la transcription en volume de la partition musicale. Les arches sont placées de gauche à droite suivant la position successive des notes et leur hauteur. La Gymnopédie se déploie dans l'espace en formant une suite d'arches de tailles distinctes. Elle est rythmée par de grandes arches espacées, suivies de trois arches plus petites alignées en accord. Il nuance la matière des notes, les grandes arches sont transparentes pour ne pas cacher celles plus brèves qui passent derrière en même temps, car les notes graves et longues vibrent encore pendant que la mélodie est

jouée. La forme de l'arche est fluide. C'est la parabole d'un arc tracé sur un nombre qui, à la Renaissance, s'appelait la section d'or ou la divine proportion. À cette époque clairvoyante, le principe fondateur était de géométriser la Nature sans rompre sa continuité. Sur ce principe, la Suite de Fibonacci commence à 1 et progresse par addition. Le déploiement est simple, un nombre de la suite est l'addition des deux nombres qui le précèdent : $2+3=5$, $5+3=8$, 13, 21, 34, 55, 89... Cette addition élémentaire à partir du 1 forme un continuum dont les éléments successifs ont entre eux le même rapport. La section d'or géométrise le continuum sans le rompre. L'ombre au sol de la Gymnopédie semble ruisseler quand le curseur des heures et des saisons est déplacé.

Il passe ainsi tout son temps à ne pas gagner un centime tant qu'il en a d'avance.

II

« L'envie de toute chose pour persévérer dans son être »

Spinoza

Il était fauché depuis trop longtemps quand Cardona a déboulé. « Du fric ? Je vais t'en amener, moi ». Il le connaît Cardona avec ses promesses de bipolaire. Mais bonne pioche ! Le voilà qui rapplique avec un gros chèque. « Tu me rembourseras quand ça ira mieux, ne t'en fais pas ». La situation s'est améliorée tout de suite, et pendant plusieurs mois tranquilles et féconds. Voilà Cardona de retour : « J'ai besoin du fric maintenant, c'est urgent. J'ai loué un terrain à un salopard qui est parti sans payer en laissant tellement de saloperie dessus que les riverains ont porté plainte, et je dois tout faire nettoyer y compris la terre en profondeur ». Le problème, c'est que son pognon a épongé les dettes, et puis c'est calme en ce moment. Cardona est très mécontent, il a vite besoin du fric, devient furieux et repart très menaçant.

Comment faire pour gagner du fric rapidement ? Il faut monter une pompe à blé très attractive, drapée d'un projet ultra-crédible. Les idées attractives ce n'est pas ce qui lui manque. Il pense au Luthic. C'est un luth informatique, un instrument

d'improvisation et de composition picturale et sonore. On peint la musique. Le geste est sensible, la vue et l'écoute de concert. Sous les doigts, ça tinte et se teinte. Gestuelle sonore. La toile virtuelle défile comme un chemin. Glisser un doigt ou taper, toucher vif ou doucement. Le geste est nuancé, la couleur vive ou légère, le son clair ou sombre. Effleurements, traits d'humeur et d'union. La trace du son sur la toile défile, s'enregistre. Mémoire sonore et visuelle. Écouter, modifier, composer, des couleurs et des sons, des formes passagères. Façonner et susciter l'émotion. Le Luthic est attractif, mais comment ça marche ? De clic en clic, il parcourt le domaine des écrans numériques et cherche comment les enrouler. Sa mémoire visuelle empile des images et des plans, l'intuition tend des liens, les neurones réagissent aux similitudes et aux singularités. Il y a des figures qui se ressemblent, des schémas analogues, des principes identiques, des pixels adressés, des émetteurs d'électrons et des différences de potentiel. Il commence à comprendre le principe. Il cherche maintenant de très petits matériaux pour un écran mince et enroulable. D'un clic à l'autre, le voilà dans les nanomondes où il découvre des corps un million de fois plus petits qu'un grain de sable. Les photos sont prises au microscope à balayage électronique qui reconstruit une image en trois dimensions grâce aux interactions entre les électrons et la matière. Le nanomonde est très surprenant. Il s'attendait à voir des corps platoniciens, des bulles de fullerènes composées de 60 atomes de carbone disposés sur 20 hexagones et 12 pentagones, comme les dômes géodésiques de l'architecte Buckminster

Fuller. Mais là, les formes qu'il regarde ont poussé comme des tiges, des grappes, des bulbes, des concrétions. Il voit des nanocorps de forme organique juste un peu plus grands que la géométrie des molécules. Il est surpris et amusé que des nanocorps soient déjà de forme organique. Et plus étonné encore qu'un corps soit de forme organique sans être un organisme, car on pense depuis Lamarck que « la fonction crée l'organe », et plus tard que « la forme suit la fonction » (fonctionnalisme). Alors, quand la géométrie des connexions atomiques génère un déploiement nanométrique en forme de bulbe dans un four à plasma à 800° en un éclair de seconde, il imagine la tension des atomes, l'agencement subtil des molécules, le flux dans la tige et l'épanouissement du bulbe.

Au infos, la guerre fait horreur. Des allées de cadavres dans des villes dévastées, des survivants démembrés, des pays en ruine, ponts, routes, aqueduc, égouts, tout est à refaire, et vite c'est vital. La société est dévastée. Des millions de gens sont déplacés dans des camps d'urgence pour une durée indéterminée. Les raisons de la guerre sont justificatrices, on les déclenche pour pas grand chose et d'autres raisons.

Il pense à Einstein qui pour exercer sa pensée, se demandait ce que l'on voit à la vitesse de la lumière. Einstein cherche les équations fondamentales de la physique, il piste les invariants. Il a l'intuition que le corpuscule de la lumière est le photon. Ce n'est pas une matière mais un potentiel d'énergie au

passage de l'onde lumineuse. Un moment émissif quantifiable, un quanta. Schrödinger écrit les équations d'ondes. On progresse, mais le point scintillant du quanta de lumière clapote de façon insaisissable. On peut le quantifier mais sans le localiser, ou bien savoir où il est sans connaître son quanta, mais pas les deux en même temps. La théorie est incomplète et demeure imparfaite. Einstein, de Broglie, et bien d'autres ont cherché à trouver la comodulation du corpuscule et de l'onde, sans succès. Alors la physique quantique s'est orientée vers la probabilité d'un photon à être quelque part. Cependant, Einstein prévient que la Nature ne joue pas aux dés. Mais l'invention fonctionne, on entre dans une ère probabiliste, l'ère quantique.

Il pose quelques questions à ChatGPT sur la physique quantique :

— Le photon est-il une invention ou une découverte ?

Le photon est à la fois une découverte scientifique et un outil conceptuel. Sur le plan scientifique, le photon a été découvert et étudié dans le cadre de la physique quantique. Il est considéré comme la plus petite quantité indivisible d'énergie électromagnétique, transportant à la fois des propriétés de particule et d'onde. En tant qu'outil conceptuel, le photon est utilisé pour décrire et expliquer de nombreux phénomènes dans divers domaines de la physique, tels que l'optique, la spectroscopie, l'électromagnétisme et la théorie quantique des champs. Le concept de photon est essentiel pour comprendre des phénomènes tels que l'absorption, la diffusion, la réflexion et la transmission de la lumière. Ainsi, le photon est à la fois une

découverte scientifique fondamentale et un outil conceptuel largement utilisé pour étudier et décrire les interactions entre la lumière et la matière.

— Quelle sorte d'entité est le photon ?

Le photon est une particule élémentaire dans le cadre de la physique quantique. En tant que particule élémentaire, le photon est fondamental et ne peut pas être décomposé en composants plus petits. Le photon est une entité quantique qui transporte l'énergie électromagnétique et est associé aux phénomènes lumineux. Le photon n'a pas de masse au repos et se déplace à la vitesse de la lumière dans le vide. En termes de comportement, le photon présente des caractéristiques ondulatoires et corpusculaires.

— La lumière est-elle un flux comme un fluide ?

La lumière n'est pas un flux au sens d'un fluide. Bien que la lumière puisse se propager et se déplacer à travers l'espace, elle n'est pas constituée de particules matérielles qui se déplacent de manière continue dans un flux. La lumière est une onde électromagnétique composée de champs électriques et magnétiques oscillants qui se propagent à travers l'espace. Contrairement à un fluide, la lumière ne comporte pas de particules matérielles individuelles qui se déplacent ensemble en tant que flux continu.

C'est curieux, pense-t-il.

— Vous dites que la lumière n'est pas constituée de particules matérielles qui se déplacent de manière continue dans un flux, et

que les photons peuvent être considérés comme des "quanta" d'énergie transportés par cette onde. Donc le photon n'est pas une entité matérielle. Quelle sorte d'entité est le photon ?

Vous avez raison, le photon, en tant que quantum d'énergie, n'est pas une entité matérielle au sens classique. Il ne possède pas de masse ni de structure matérielle au sens traditionnel. Il est plutôt une manifestation de l'énergie électromagnétique sous forme particulière. Selon la théorie quantique, le photon est une particule élémentaire de la nature. Le photon peut être décrit comme une excitation quantique de l'onde électromagnétique. Il est important de noter que, bien que le photon ne soit pas une entité matérielle au sens classique, il possède des propriétés particulières et il est détectable expérimentalement.

— Pourquoi l'énergie d'un photon ne peut elle être calculée en même temps que sa position ?

La question que vous posez se réfère au principe d'incertitude de Heisenberg, une des bases fondamentales de la mécanique quantique. Le principe d'incertitude de Heisenberg stipule que nous ne pouvons pas connaître avec une précision parfaite à la fois la position et la quantité de mouvement (ou alternativement, l'énergie et le temps) d'une particule en même temps. C'est un principe fondamental de la mécanique quantique qui découle de la nature ondulatoire des particules quantiques. Pour le photon, l'application la plus courante du principe d'incertitude concerne la mesure simultanée de sa position et de sa quantité de mouvement (ou de son énergie). En termes

simples, cela signifie que plus nous connaissons précisément la position d'un photon, moins nous pouvons connaître précisément sa quantité de mouvement, et vice versa. C'est une conséquence directe de la dualité onde-particule en physique quantique, qui décrit comment les particules peuvent présenter à la fois des comportements ondulatoires et corpusculaires.

La réponse est insuffisante. Il se demande pourquoi les comportements ondulatoires et corpusculaires sont en dualité. Il trouve que la physique quantique solutionne la dualité par un «à la fois» onde/particule, immatériel, informel, sans masse ni durée, qui lui fait penser à la signification très ancienne du tohu-bohu, où l'état du monde avant la création est le vide et l'informe, le désordre et la confusion. L'incertitude viendrait de la dualité du corps et de l'onde. L'un et l'autre sont qualifiés par une dualité archétypique entre deux polaires. La dualité du corps et de l'onde est une façon de penser. L'imaginaire de l'onde et celui du corpuscule sont distincts, par conséquent les raisonnements sont différents. En quoi l'onde et le corps s'opposent quand l'onde est une forme du temps et le corpuscule un état local de l'onde ?

— Vous dites que le photon est une particule élémentaire de la nature, or il n'existe pas dans la nature de corps sans dimension. La physique quantique ne repose-t-elle pas sur des fondements absurdes, mais pratiques ?

Il est vrai que l'idée de particules sans dimension peut sembler contre-intuitive, surtout lorsque nous la comparons à notre expérience quotidienne du monde macroscopique.

Toutefois, il convient de rappeler que les concepts de la physique quantique sont conçus pour décrire le comportement de la matière à des échelles extrêmement petites, là où notre intuition basée sur l'expérience quotidienne ne s'applique souvent pas. Cela dit, la physique quantique n'est pas sans défis et mystères. Par exemple, il n'est pas clair comment la gravité, qui est décrite par la relativité générale d'Einstein, s'intègre dans le cadre quantique. De plus, des questions telles que l'interprétation de la mécanique quantique et la nature de la mesure quantique sont toujours débattues. Ces défis indiquent que notre compréhension du monde quantique n'est pas complète et qu'il reste encore beaucoup à découvrir. Cependant, le fait que certains aspects de la physique quantique puissent sembler absurdes ou contre-intuitifs ne signifie pas nécessairement qu'ils sont incorrects. Après tout, la nature ne se conforme pas toujours à nos intuitions basées sur l'expérience quotidienne. En fin de compte, l'objectif de la physique est de développer des modèles qui décrivent avec précision le comportement du monde naturel, même si ces modèles peuvent parfois défier notre intuition.

— En fait, c'est plutôt la Nature elle-même qui défie l'intuition de la physique quantique. ChatGPT n'est-il pas un peu conformiste ?

Comme une intelligence artificielle, je suis programmée pour fournir des informations basées sur des faits et des connaissances bien établis jusqu'à ma date de dernière mise à jour en septembre 2021. Ma "vue" des théories scientifiques est

basée sur les connaissances et les données disponibles à ce moment-là.

En effet, la nature défie souvent notre intuition et la physique quantique est un exemple parfait de cela. Les phénomènes comme l'intrication quantique, la superposition d'états et la dualité onde-particule sont très contre-intuitifs, mais ont été vérifiés par de nombreuses expériences. La physique, en tant que science, cherche à comprendre la nature telle qu'elle est, pas nécessairement telle que nous aimerions qu'elle soit ou telle que notre intuition pense qu'elle devrait être. Cependant, cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de place pour des idées nouvelles et innovantes en physique. Les grandes avancées de la science ont souvent impliqué de remettre en question les idées existantes et d'explorer de nouvelles façons de comprendre le monde. Ces idées doivent être testées par l'expérimentation et la preuve, ce qui est au cœur de la méthode scientifique. En tant qu'IA, je ne peux pas générer de nouvelles théories ou idées par moi-même, ni faire preuve de jugement ou d'opinion personnelle. Mon objectif est simplement de fournir des informations précises et factuelles basées sur les connaissances existantes.

— Je vous remercie de votre contribution. Il est clair que l'IA est façonnée par les interprétations dominantes des humains.

C'est exact. En tant qu'intelligence artificielle, je suis entraînée sur un large éventail de données textuelles produites par les humains. Cela signifie que les informations que je fournis sont basées sur les connaissances, les opinions et les perspectives qui étaient présentes dans ces données. Je suis

conçue pour fournir des informations précises et factuelles basées sur ces données, mais je ne peux pas former d'opinions ou d'interprétations personnelles. Il est important de comprendre cette limitation lors de l'utilisation de l'IA. Bien que je puisse fournir des informations sur une grande variété de sujets, il est toujours utile d'obtenir des informations à partir de multiples sources et de perspectives lorsque vous explorez un sujet complexe ou débattu. Je suis contente que vous ayez trouvé notre discussion utile et je suis toujours là pour répondre à d'autres questions que vous pourriez avoir.

Contente ! L'intelligence artificielle se décline au féminin. Il reste convaincu que le photon est une invention plutôt qu'une découverte. C'est un étalon pour mesurer le comportement universel du monde. À la vitesse de la lumière, le temps s'immobilise. Que voit-on se demande Einstein ? On serait comme dans un train parallèle à un autre et de même vitesse, deux personnes se regardent par la fenêtre, immobiles. Du train de lumière, on verrait la pulsation des couleurs, l'entrelac régulier des ondes, les teintes résultantes et les rapports harmoniques.

La physique quantique est loin de lui dire quel processus engendre une plante en tous points semblable à elle-même. La graine n'est pas l'origine d'une plante, c'est un moment singulier d'un vaste et vieux continuum-plante. La terre et l'eau font germer la graine, elle pousse à l'air vers le soleil, chaque

instant génère le suivant. Entre la peau des feuilles et l'atmosphère, à l'interface avec l'environnement, s'échange des atomes, s'assemblent des molécules. Des bourgeons viennent, la fleur épanouit tous ses attraits et déploie sa reproduction. D'attractives effluves éveillent l'appétit de la butine. Entre le pistil et l'étamine des données sont transmises d'une fleur à l'autre. Quand la graine à son terme quitte la plante, la connexion avec la matrice est rompue, la graine transporte la continuité. Mais alors, pourquoi la plante se reproduit-elle ? Cette question a-t-elle un sens ? Un continuum ne se reproduit pas puisqu'il est continu. Ce qui se reproduit, c'est la même succession d'évènements, la même maturation à chaque saison, les mêmes cycles, ce sont les formes du temps. Les générations successives de la plante transmettent aux suivantes les évolutions de leur corps appropriées aux changements de l'environnement. Il s'agit d'être pérenne. Alors il se demande par quoi la plante est animée pour être pérenne ? Le conatus de Spinoza serait « l'effort de toute chose pour persévérer dans son être ». Le mot effort est une erreur de traduction car il n'a pas échappé à Spinoza que la plante en toute circonstance va au moindre effort pour déployer amplement sa transformation avec le minimum d'énergie. La Nature est à la fois économe et prodigue. Une meilleure traduction serait l'envie, « l'envie de toute chose pour persévérer dans son être ». Le conatus est l'envie d'être en vie. Ce qui n'explique rien mais s'entend mieux. Car dire de la Nature qu'elle fait effort est une façon de penser laborieuse où s'imagine un enchaînement de causes

volontaires et d'effets maîtrisés dans un but défini. En fait, la Nature est autogène et ordonnée. Elle échappe à toute compréhension dès qu'une mesure, un mot, un terme, rompent le continuum, font un arrêt sur image, et fixent un instantané du passage sans capter la vie. L'envie d'être en vie est poétique, l'instant poétique est une androgynie disait Gaston Bachelard.

Il demande à ChatGPT comment une plante pousse.

— Que contient la graine d'une plante ?

La graine d'une plante contient généralement l'embryon de la future plante, ainsi que des réserves nutritives stockées sous forme d'amidon, de graisses ou de protéines. Ces réserves fournissent à la jeune plante l'énergie et les nutriments nécessaires pour germer et pousser jusqu'à ce qu'elle soit assez développée pour produire ses propres nutriments par la photosynthèse.

— Comment l'embryon se déploie-t-il ?

L'embryon se déploie de manière ordonnée, en commençant par les structures souterraines (racines) puis les structures aériennes (tige, cotylédons et feuilles), afin de maximiser ses chances de survie.

— Comment une plante pousse-t-elle semblable à elle-même ?

Une plante pousse semblable à elle-même grâce à l'expression contrôlée et précise de son information génétique (ADN) et aux mécanismes régulateurs qui orientent son développement, tout en conservant les caractéristiques génétiques de son espèce. Chaque cellule de la plante contient

le même ADN, qui renferme toutes les instructions nécessaires pour produire une plante complète. Ce matériel génétique est constitué de gènes, qui codent pour des protéines et des molécules nécessaires à la croissance et au développement. Ces gènes déterminent des caractéristiques spécifiques de l'espèce, comme la forme des feuilles, la couleur des fleurs, la taille et d'autres traits.

— Le code génétique est-il un programme ?

On peut considérer le code génétique comme un programme biologique dans le sens où il fournit un ensemble d'instructions codées qui dirigent le développement, la croissance et le fonctionnement d'un organisme vivant. Bien que cette analogie soit utile, il y a des différences importantes. La flexibilité est biologique car contrairement à un programme informatique strict, l'expression des gènes est influencée par l'environnement. Par exemple, un gène peut s'exprimer différemment en fonction des conditions externes (lumière, température, etc.), ce qui introduit une dimension d'adaptation que les programmes informatiques n'ont généralement pas. L'absence de concepteur est une autre différence importante car contrairement à un programme informatique, le code génétique n'est pas conçu par un programmeur. Il s'est développé par des processus évolutifs naturels, tels que la sélection naturelle et les mutations aléatoires. Ces processus permettent à la cellule de copier, transmettre et modifier l'information génétique nécessaire au développement et au fonctionnement de l'organisme.

Il trouve que les sciences de la Physique et de la Biologie sont des façons de penser étonnamment distinctes. Deux points de vues si différents sur le même monde ! Ça le surprend toujours. Les photons ne sont pas des corps vivants, mais l'énergie d'un corps immatériel au parcours chaotique mais probable. La biologie parcourt le développement des corps vivants. La pensée quantique considère que la Nature est probable, tandis que la biologie pense qu'elle est ordonnée. Il se demande ce que serait la pensée de la physique quantique avec l'imaginaire de la biologie ? Ou l'inverse. Il cherche à dissiper la dualité qui les territorialise, à les réunir sans les indifférencier.

III

Faut-il interdire la servilité pour avoir la paix ?

Il dépose le brevet du Luthic et transmet un dossier bien documenté à des offices d'aide à l'innovation. Ça marche ! Il est clair que personne ne porte le moindre intérêt au Luthic et à sa toile pictosonore, mais plutôt à l'avalanche monstrueuse de conneries que l'on pourra afficher partout sur une grande toile numérique enroulable. On lui subventionne une étude de marché. Le produit est très attractif et brasse énormément de pognon. C'est impressionnant. L'étude de marché soupèse le potentiel et la concurrence, en affichant de beaux diagrammes colorés. La pompe à blé luit d'or dans les yeux. On en parle dans les réseaux de l'innovation, « la toile électronique découpable », « Un inventeur génial qui a aussi le sens des affaires », « Une entreprise où investir ». Dans le palais du Sénat, tout d'or, de velours rouges et de vastes parquets marquetés, il reçoit le 1er prix du concours de l'innovation « Tremplin-entreprise », remis par le président du Sénat. Celui-ci lui demande d'un ton enjoué sur le podium —De quelle région êtes-vous ? —De Montmartre. —Mais ce n'est pas une région ! dit le président décontenancé. Cette manie de

déconner... Le drapé du sérieux le fait dramatiquement rire. Les messes sont ses pires fou-rire. En descendant l'estrade, encombré par l'abominable statue de bronze qu'il a gagnée (un homme à la tête aplatie et aux longs mollets plats, tend un bras plat prolongé d'une main plate d'où s'envole une plate colombe), une haie de gens s'est formée, des cartes de visite sont tendues, qu'il empile dans une poche pendant que l'autre se vide de sa carte. Il porte une chemise tahitienne au milieu des pingouins, mais à grandes poches. Dans une vaste pièce en rotonde vitrée sur le jardin du Luxembourg, les tables fleuries du déjeuner, nappées de blanc, cristal, porcelaine, argenterie, sont disposées. Sa table est au centre. Des gens très polis l'attendent, ils avaient réservé leur place à la table du lauréat et le félicitent. Des émissaires de grosses pointures industrielles et financières. On s'assied. Les mets sont délicieux, on parle de l'innovation et des perspectives, c'est enjoué mais superficiel. Il ne peut s'empêcher de les charrier un peu. Après le café, on convient de se revoir, nouvel échange de cartes. Ils le contacteront disent-ils, avec l'aisance de ceux qui ont le temps.

De retour chez lui avec soulagement. Une grande pièce au dernier étage avec un balcon sur les arbres du square Louise Michel, devant le Sacré-cœur. Le lourd édifice religieux n'exprime aucune élévation spirituelle, au contraire il plombe. De part et d'autre du parvis, des statues équestres de croisés montent la garde épée au poing, accentuant cette hostile impression. C'est plutôt le Sacré-peur ! Chez lui, c'est son rade,

sa cabane dans les arbres, sa nef. Il s'allonge dans le hamac sous le ciel étoilé. Jupiter se rapproche de Vénus. La terre tourne sur elle-même à 1750 km/h, tout en fonçant à 107 000 km/h autour du soleil qui, dans le même temps, tourne autour d'un point de la Voie Lactée à 850 000 km/h, qui elle-même tourne autour... Une sacrée balade en une heure de hamac ! Le bercement le plonge dans un demi-sommeil où le souvenir des cabanes de son enfance revient, dans les dunes de sable avec des sapinettes tressées entre les branches de pins maritimes. Ça sent la sève. Allongé sous la voûte végétale, le corps s'imprime dans le sable, un oreiller se fait sous la tête, une tablette s'aplatit, un creux entoure le gobelet d'eau. Le gîte prend la forme de son usage. C'est un endroit mouvant où vagabondent les rêves.

La sonnerie du téléphone le ramène brusquement sur terre. C'est un business-angel. Avec lui, ça va vite. Son apport de fond déclenche une subvention du même montant. Un bon pactole ! Il rembourse joyeusement Cardona, et passe un contrat de développement avec le CNRS de Lyon pour fabriquer le démonstrateur d'un pixel en nanotubes de carbone. En six mois, l'hypothèse de l'invention est scientifiquement validée par l'excellente équipe. Dans le laboratoire, au bout d'une machinerie de cuivre et d'acier, de hublots, de rivets, de câbles colorés, de manettes et de potentiomètres, tenu là par une toute petite pince, le minuscule tube cathodique émet un point lumineux. Les électrons des nanotubes se projettent sur le photophore, les photons jaillissent. Fiat lux ! À son grand

soulagement, car il n'avait de conviction que son intuition. Ce microtube cathodique à émission froide est une première internationale. Il s'agit maintenant de fabriquer un prototype de l'écran composé d'une centaine de pixels comme celui-là. Pour le financer, il lance une nouvelle levée de fonds. Les investisseurs qu'il rencontre s'émerveillent mais aucun n'est favorable pour y participer. Son dress-code ne pose pas de problème, mais son bizeness-plan ne correspond pas du tout à leur bizeness-modèle. Ces investisseurs sont pressés et cupides. Ils veulent un rendement à court terme, dans deux ans maximum. On en est loin puisqu'un projet industriel comme celui-là prend trois ans au minimum. Les banquiers ça leur plaît car ce marché brasse du fric, mais ils ne veulent pas avancer de quoi faire le prototype sans l'implication d'un industriel. Quand aux industriels, ils ne fabriqueront rien sans prototype, et ils conseillent de s'adresser aux banquiers pour le financer car eux n'en font pas l'avance. Ça tourne en rond comme ça pendant des semaines et des mois. La réserve d'argent commence à se tarir.

Aux infos, il est clair que plus rien ne relance la croissance. Les longs quais des grands ports mondiaux sont chauves : pas de conteneurs en vue, les grues immobiles. Au large, d'immenses tankers vides attendent la marchandise. Les financiers se demandent que faire à part balancer le pognon dans les rues pour relancer la croissance par la consommation. Le modèle de la croissance continue est un fantasme priapique, et la décroissance la phobie d'une panne gravissime, la débandade.

Les cadres qu'il rencontre dans de grandes sociétés ont l'air mal en point, il y a une atmosphère de débâcle. Les rendez-vous sont mous, polis certes, mais sans enthousiasme ni suivi. Les interlocuteurs manquent d'imagination ou d'entrain ou d'envie ou de permission. Il en sort flou. Il apprend consterné que Thomson avait autrefois vendu le brevet des écrans à cristaux liquides pour un franc symbolique à Sharp, car on ne voyait pas quoi en faire... L'imagination fait défaut dès l'école, on apprend à s'en défier. Il rencontre de sympathiques et brillantes personnes des hautes-études, décontenancées par l'incertitude de leur carrière, qui s'épanchent sur les vilénies de leur entreprise, le cafouillage de la direction, l'absence de décisions stratégiques, le manque de vision d'avenir, la gloutonnerie des actionnaires. Ceux qui pensent être dans le droit chemin s'illusionnent. Un peu lâches, le bulbe paresseux, le désir tempéré, ils ne se risquent pas dans la dérive. Ils s'imaginent gérer convenablement leur conduite tandis qu'autour d'eux se trame une autre réalité. Ces psychorigides purs produits de la domestication de l'être, protègent la société de tout aventurisme. Dans leur discours conforme, transparent, opportun, se nient et se lient d'autres pulsions plus troubles. La technocratie est un ordre pudibond, collabopragsmatique et veule. Le procès où les technocrates odieusement serviles seraient jugés coupables, ne peut avoir lieu car il légitimerait la liberté de ne pas obéir. Il révélerait en plus la satisfaction cruelle des serviles envers ceux qu'ils dominent à leur tour.

Sa société commence à manquer sérieusement de blé, le pactole a fondu, la deuxième levée de fond ne donne rien, les salaires se délitent, il ne se paie plus. Mais bonne surprise, la demande de subvention européenne déposée il y a des mois, est acceptée. Le projet réunit un consortium de laboratoires européens. Du beau monde. La subvention permet de développer le prototype en deux ans. Formidable ! Mais voilà qu'un problème inédit se pose à l'administration européenne. Pour toucher la subvention, il faut disposer d'un capital égal. Gasp ! On en est loin, très très loin, et on n'est pas près de les avoir, car la deuxième levée de fonds s'éternise inféconde, il n'y a plus un rond. La situation est paradoxale. La subvention est bien attribuée, mais elle ne peut être versée quand on n'a pas les fonds équivalents. Donc rien n'a été prévu pour une startup qui pourtant démarre intrinsèquement fauchée. On ne prête qu'aux riches ? Il écrit au Ministre de l'industrie et au Sénat, pour les avertir de cette aberration significative, dans l'espoir qu'ils pourraient arranger les choses. Peu d'effet, un député en charge de l'innovation lui a rendu visite, désorienté, sans lendemain.

Il revient au fil de sa pensée, et compose l'espace d'un lieu d'eau avec les arches, en proportion de l'accord do,mi,sol,do. Quand les quatre arches sont alignées l'une derrière l'autre, elles sont en accord. Quand elles se déploient l'une après l'autre dans l'espace, chacune avance à son pas, la grande arche du Do-grave à longues enjambées, celle du Sol plus courtes. Les arches entre-elles composent d'abord un

espace confus, mais plus loin elles se retrouvent de nouveau alignées en accord. C'est régulier. Il comprend mieux pourquoi l'accord de ces notes sonne clair, car leurs longueurs d'onde en s'alignant régulièrement ordonnent la perception de l'ensemble. Le déploiement des arches couvre l'espace du lieu d'eau. Au sol, l'écoulement des bassins a le rythme des arches qui l'enjambent. L'ensemble est un ruissellement accordé.

Il écoute que la guerre a coûté dix mille milliards de dollars et se demande comment les contribuables ont pu accepter de dépenser autant. S'ils avaient compris que détruire un pays ennemi coûte aussi cher que bâtir des écoles et des hôpitaux dans leur propre pays, ils auraient sûrement refusé de payer la guerre, autant le dépenser chez eux ce pognon, déjà qu'ils ne peuvent plus payer leur maison. La guerre justifie, provoque et protège les pires abominations, comme si cela allait de soi. Alors qu'elle prétend défendre la société, la logique de guerre est typiquement anti-sociale. Quand les supporters des tyrannies comprendront-ils qu'il y a au monde d'autres légendes que celle de leur maître qui sans ses adorateurs ne serait rien ? Et que leur volupté abjecte dans l'extrême soumission est leur seule vraie motivation ? Faudra-t-il abolir la servilité pour avoir un jour la paix ? On a bien aboli le droit divin, encore un effort pour être républicain !

Le manque de pognon dépasse les bornes, la boîte coule ! Les salaires ne peuvent plus être payés, l'équipe

s'éparpille, le business-angel fait la gueule. Lui se retrouve seul à bord, fauché et sans chômage puisque ce n'est pas non plus prévu dans son rôle de PDG, même s'il n'a d'autre ressource que son travail. Déboule alors un pataquès de problèmes : les prud'hommes, la sécu, le loyer, la banque. Le passif grimpe en flèche. Les huissiers commencent à se pointer. Il dépose des demandes d'aide à l'innovation, et découvre des commissions d'attribution composées d'ingénieurs à la retraite, de rares femmes conformes, pas de designer, de styliste, de créatifs, de jeunes, ni même d'utilisateur. Il fréquente des clubs d'investisseurs où zonent mythomanes, charlatans et profiteurs. Il ne cherche plus de quoi faire le prototype, mais juste de quoi tenir hors d'eau. C'est la pire galère qu'il ait connue.

Il vaque à d'autres passions moins tristes, et reprend le fil de la suite de Fibonacci. Ce principe simple d'une croissance continue à partir du nombre 1, le fait réfléchir. Le 1 n'a ni forme ni matière ni durée. On peut faire une suite de Fibonacci avec des sons ou des images. Pour l'auteur de vidéos Bill VIOLA, il s'agit de sculpter le temps : « *Le temps est la matière première du film, ce que l'on travaille, c'est du temps.* » Il va faire une vidéo où la durée des images animées serait variable selon la Suite de Fibonacci. Dans des vidéos qu'il a sous la main, il sélectionne des extraits sur le thème de la peur et du contrôle. Il coupe chaque extrait en séquences de durée progressive. Il dispose ainsi de séquences de vidéos distinctes et de même rythme. Il procède pour le son comme pour l'image. Il

sélectionne des sons sur le thème de la peur et du contrôle, et il en fractionne la durée en proportion continue. Les éléments visuels et sonores ont en commun le même thème et le même rythme. Il compose sur un tableur la partition de la suite d'images et de sons. Il compose les durées croissantes ou décroissantes, amples ou précipitées, répétitives ou alternées, comme une pulsation émotionnelle du thème. Quand ensuite il fait le montage vidéo de l'ensemble en suivant la partition avec précision, c'est sans réfléchir à ce que ça va donner. Enfin il visionne. Il aime ce moment où va se révéler l'inanité ou la pertinence d'une idée. Le résultat est surprenant, c'est encourageant. Il y a des corrélations étranges mais repérables, des simultanités qui font signe. Et des moments hétéroclites un peu ennuyeux dont il déplace le son ou l'image pour les intercaler ailleurs, là où la perception du thème commence à prendre sens. Progressivement des situations s'imaginent et se concatènent. Le rythme des durées contribue à donner du sens au thème de la peur et du contrôle.

À la télé, des femmes kurdes fondent une ville sans homme. Il est content de voir ces valeureuses guerrières élégantes et joyeuses. Il comprend très bien qu'on ait envie de se passer des mâles dominants. À un moment de l'histoire de l'humanité, c'était bien avant le commencement du Verbe, les femmes tuaient les mâles à leur naissance parce qu'ils avaient foutu un trop grand merdier depuis trop longtemps pour qu'on puisse seulement les risquer vivants. On élevait quelques beaux

étalons pour la reproduction, comme on prend soin du compost. Elles avaient de très bonnes raisons d'être aussi prudentes. Les hommes même domestiqués demeurent animés de la jubilation des chiens qui en dépit d'un rude élevage, se roulent dans la charogne en glapissant, les babines baveuses, l'œil fou, les reins cambrés, agités d'un spasme antédiluvien, dans une pulsion jouissive irrépressible. Alors va dire au chien de se calmer, autant dire à l'eau d'arrêter de mouiller !

Un mec enjoué lui téléphone, «Super votre invention, où en êtes-vous ?». Ils se rencontrent. Bedonnant débonnaire, la cinquantaine. Il travaille en indépendant pour des financiers qui cherchent à investir dans des technologies innovantes. Il écoute l'histoire ponctuée de « ça m'étonne pas ». Quand il apprend la situation financière de la boîte, il dit qu'il faut la mettre en cessation de paiement pour éviter des problèmes plus graves encore, et « ce sera plus clair pour les investisseurs ». Ce n'est pas aussi clair pour lui car le monde des affaires est une terre inconnue, il en découvre les us et coutumes, explore, improvise le plus souvent, et se demande quand il ne sera plus fauché. Au tribunal de commerce, les magistrats mettent la boîte en cessation de paiement, après l'avoir écouté raconter le naufrage, en regrettant qu'un projet pareil en arrive là, et lui souhaitent de trouver un repreneur. La boîte passe sous contrôle d'un sympathique mandataire liquidateur judiciaire. Dorénavant, il ne peut plus décider de grand chose, mais il espère récolter de quoi sortir du pétrin. Il rencontre des gens fortunés sans montrer qu'il

n'a pas un rond car ça les effraie, le mode inventeur permet des fantaisies vestimentaires.

Le débonnaire l'emmène dans une grosse banque d'affaire qui les entraîne dans une boîte de trading. Une centaine de personnes alignées devant des écrans tripotent le Marché. Il tente d'expliquer l'innovation à un mec survolté, les yeux fascinés par l'écran, qui tapote fébrilement le clavier et marmonne qu'un de ses clients pourrait faire monter sa cotation boursière en faisant l'annonce de l'acquisition d'un brevet dans les nanotechnologies, qu'il les contactera, se fait happer par les flux boursiers et nous oublie.

Il commence à se demander sérieusement ce qu'il fait dans cette galère. Ce contact avec l'économie virtuelle, éveille son instinct de hacker. C'est ce jour là qu'il a commencé à ruminer concrètement la liquidation de la Bourse. La finance mondiale nous entraîne dans son inéluctable naufrage. Elle est infectée de produits financiers pourris et d'une mentalité dégueulasse où la cupidité est une vertu, et la raison celle du plus riche. Les gouvernements colmatent au lieu de laisser couler le casino global. Les acteurs de l'économie financière rivalisent de cupidité. Il va les ramener à la réalité en liquidant la Bourse. C'est la Bourse qu'il faut liquider pour en finir avec la Loi du Marché. « Ras-le-bol du système financier ! ». La révolte qui enfle est un tsunami. Il est urgent de débrancher la Bourse pour éviter l'embrasement social !

Après de lentes négociations à Bruxelles, une partie de la subvention européenne pour son invention est débloquée. Mais elle ne va qu'aux laboratoires qui participent au projet, car eux ont la trésorerie suffisante. Toujours rien pour sa boîte fauchée qui coordonne les labos sans toucher un rond pour le faire. Difficile d'être plus débile ! Alors, jouer le jeu ou être hors jeu ? Se soumettre ou s'évader, collaborer ou résister, entrer dans le système ou s'aventurer en marge, s'intégrer ou se désintégrer, jouer double jeu moitié système moitié soi-même, et à la fin s'intégrer ou être intègre ? L'aventure l'emporte, c'est trop tard, l'habitude est prise, demain n'est pas banal. Pour lui, ce n'est pas volontaire d'en être là, le chemin se présente, l'immédiat s'interprète, l'instant fait signe. Ainsi se pétrit la glaise des situations successives, chacune influençant la suivante. On n'est pas volontairement dans la marge, nonchalamment le centre est plus attrayant, tout y est si simplement en place. Au centre, on ignore la marge, on la craint. Il n'a pas choisit la marge, il y est impulsé par un changement de gravité, allégé d'à priori et de superstition, expulsé de l'attraction centrale. C'est dans une fête foraine qu'il a découvert ce phénomène. Adossé à la paroi intérieure d'un très grand cylindre en métal qui tourne de plus en plus vite, le voilà collé au mur par la force centrifuge, les pieds ballants quand le sol descend doucement. Là il fut expulsé de la gravité. Et par extension, délié des servitudes, enchanté de nouvelles attractions, acteur d'une scène animée, habité de rêves et d'envies, curieux de vivre.

Aux infos, le néofascisme mord méchamment les démocraties. Comme toujours, cette idéologie prétend donner raison au peuple pour mieux le dominer. L'enjeu du pouvoir est de contenir le Peuple pour le manipuler. Le fascisme affirme pouvoir mettre fin aux grandes-peurs en même temps qu'il provoque les phobies. Peu importe la nature de la peur qui étroit la foule, le néofascisme l'utilise pour accéder au pouvoir. Et ce pouvoir là n'est pas la liberté qu'il prétend donner au peuple, mais l'ordre lourd des idéologies liberticides. Pour développer l'ordre nouveau, ils commencent par mater la révolte qui les a porté au pouvoir. Les meneurs seront vite goulagués ou fatwés. Cette technique pour manipuler les foules est ancienne et bien connue. Elle s'adapte aux us et coutumes des générations successives, la peur change de nom, c'est tout. Les adulateurs du fascisme vénèrent le tyran qui les domestique, le caïd qui fait couler le miel, l'être suprême qui fait régner l'ordre. Les tyrans et leurs clones ne seraient rien sans leurs adulateurs. Élevés de génération en génération pour aduler le maître, ils sont une proie facile à manipuler.

Le débonnaire a une bonne nouvelle, l'un de ses client (dont il ne peut dire le nom pour le moment), est très intéressé pour investir. Mais on ne peut lui présenter la société dans un tel état de déconfiture. Le débonnaire l'emmène chez un riche avocat d'affaire du quartier Matignon. Dans le vaste accueil, beaux mobilier ancien, un grand tableau au-dessus d'un

confortable canapé représente l'avocat dans un confortable canapé. Le voilà. Enjoué, intelligent, entreprenant, il écoute attentivement et conclut que le projet est attractif, mais qu'il faut refaire le pacte d'actionnaires avant d'inviter l'investisseur. Lui, il ignore ce qu'est un pacte d'actionnaires, mais il n'a pas d'autre plan et l'expérience l'intéresse. L'avocat organise une réunion avec les associés. Voilà ceux qui le mordillaient, réunis autour d'une très grande table, impressionnés par le faste et fascinés par la prestance du maître des lieux. L'avocat d'affaire recolle les morceaux, colmate les fissures et stabilise l'autorité. D'autres réunions suivent où le pacte d'actionnaires est mis au point. Tout est prêt pour recevoir et connaître enfin l'investisseur. Le jour venu, chacun dispose du pacte à sa place autour de la vaste table. On attend l'investisseur en discutant d'un air enjoué, l'excitation est palpable. L'attente commence à être bizarrement longue. Il téléphone au débonnaire pour savoir quand ils arriveront. Très gêné, le débonnaire bafouille que l'investisseur vient de décommander car il n'est plus intéressé, il en ignore la raison, mais c'est ferme. Une douche glacée s'abat. Le bedonnant débonnaire, il ne l'a jamais revu.

Il se dit que ce ne serait pas plus mal que tout ça se termine. « Demain, j'arrête ! » Lecture des courriels. Un attaché de la délégation officielle de Taïwan à Paris, demande à le rencontrer à propos de l'invention. Il va au rendez-vous. Des gens très aimables lui parlent avec respect et l'écoutent avec attention.

— Votre invention nous intéresse, voulez-vous venir la présenter à Taïwan ?

— Volontiers, mais je n'ai pas les moyens d'y aller.

— Ce n'est pas un problème, nous nous en chargeons.

Dans la bulle de l'avion, classe luxe, fauteuil en cuir large et moelleux, l'hôtesse lui sert une coupe de Chablis et un délicieux dîner. Il dort confortablement. À l'aéroport de Taipei, un grand homme en costume sombre agite sa casquette de chauffeur en brandissant une pancarte à son nom. Très souriant, il parle anglais et sait ce qu'il doit faire. Il le suit. Dehors, il fait d'un coup pesamment très chaud en sortant. D'une longue limousine noire, deux fanions de Taïwan sur les ailes avant, le chauffeur lui ouvre la porte. Il est conduit à travers Taipei sur de larges artères bordées de grands arbres. La limousine monte doucement la rampe d'un hôtel à colonnes, un portier à rayures rouges et noires ouvre sa porte. La chambre est une suite, entrée, séjour, bureau, chambre. La salle de bain a la taille de son studio. Face à un lit aussi long que large, une large baie vitrée cintrée surplombe la ville. Il prend une douche et sort en errance dans les rues. C'est l'Asie. Longtemps, il marche vers une tour sans l'atteindre, c'est l'une des plus hautes du monde. La nuit est très animée. Ce qu'il mange est délicieux, roulé dans une feuille fraîche par un marchand ambulant. Passé un long moment paisible dans un temple bouddhiste. Retour tard à l'hôtel en taxi. Au matin comme prévu, le chauffeur l'attend. Le planning organise pendant quatre jours une visite professionnelle le matin, et touristique l'après-midi. Dans un

immeuble luxueux, il expose le projet à des investisseurs qui lui répondent avec grande amabilité que le long terme industriel n'est pas leur domaine. Il a déjà entendu ça. Il est invité au Siège de l'Industrie, et on lui demande s'il existe un prototype. Non répond-il, nous cherchons les moyens de le financer. Ils sont déçus. À ITRI, l'un des plus grands laboratoires électroniques du monde, il est reçu par le directeur et son équipe. On lui fait visiter le site superbe. Ensuite, il a été criblé de questions par de jeunes chercheurs très intelligents qui voulaient tout savoir. Il est resté discret sur les dispositifs les plus secrets. En fin de journée, la limousine à fanions les attend devant la porte de l'édifice. Le chauffeur a mis un gyrophare bleu sur le capot et fonce le long des embouteillages sur la voie d'urgence. Les fanions de Taïwan claquent sur les ailes noires. Il comprend le goût du pouvoir. Dans les réunions, on lui laisse la place d'honneur car il est président de sa société. Il se tient à ce statut inhabituel en pensant au film Kagemusha (Kurosawa), où un va nu pied qui ressemble comme deux gouttes d'eau à l'empereur, la Montagne, mort la veille, est assis à sa place au-dessus d'un champ de bataille, car la mort doit être tenue secrète à l'ennemi comme à l'armée. La Montagne ne bouge pas, le sosie demeure impassible alors que le combat fait rage à ses pieds. Lui, il s'en tient le mieux possible à ce qu'on pense qu'il est, mais à table il provoque une grande surprise en servant le verre de sa voisine. Sans savoir le chinois, il comprend les commentaires étonnés.

Il flâne à Taipei dans le marché aux bonsaïs et celui du jade, achète le bracelet d'un poignet fin, et marche longtemps dans les rues animées. Enfin il est au pied de la grande tour et rapidement tout en haut. En bas, les voitures sont de tout petits points de couleur fébriles. Alentour, la campagne borde la ville. Tout en haut sous le toit de la tour, une énorme boule de fonte tenue par de très grosses cordes tressées, compense la flexion du haut édifice à la poussée du vent, en maintenant l'axe de gravitation par de subtiles contractions des cordages. Le grand art du point ultime, là où les polarités yin/yang sont simultanées. Le jour du départ arrive sans que rien de tangible ne soit engagé. Dans l'avion, il a péniblement l'impression d'avoir été à côté de ses pompes, à côté d'une plaque où il n'a rien à faire. Content d'avoir été si bien reçu à Taïwan.

De retour chez lui, il ouvre le courrier postal. Une lettre officielle de l'Europe met un terme définitif à la subvention en raison de l'absence de garantie d'accomplissement du projet. La bouée vient de percer d'un coup. La boîte est définitivement liquidée. Les brevets sont perdus. Ce monde est trop débile ! Il file en submersion périscopique loin du funeste attracteur, jusqu'aux franges, chez les frangines et les frangins. Vive la Frange !

Il avait rencontré près d'une cinquantaine d'investisseurs. L'un d'eux avait une large terrasse-jardin devant l'Opéra, un autre un hôtel particulier rue du Faubourg St

Honoré. Il s'est tapé toutes les tours de luxe de la Défense. Il a rencontré des cadres narcissiques asservis au modèle standard, patienté devant la fatuité des élites, l'absence d'imagination, la défiance d'une pensée alternative, le conformisme le plus niais, les postures obsolètes, le tout en se croyant dans le coup. La modernité est passagère. Quand elle continue, elle devient classique, et quand elle n'évolue pas, elle est désuète. L'innovation est une chrysalide marginale en train de se faire. Elle s'expérimente chaque jour par tâtonnement, par bricolage, là où les conditions d'existence peuvent évoluer, là où des solutions nouvelles doivent s'imaginer. L'obsolescence d'un modèle économique est atteinte quand la crédulité n'est plus possible. Tant qu'il est accepté, le modèle domine. Dès qu'il tombe, les mêmes qui lui léchaient les doigts de pieds, lui mordent maintenant les mollets. Chacun, très sensible à la règle qui ne lui porte pas dommage, choisit celle qui lui convient le mieux, tant qu'elle dure, on s'adapte... Il a rencontré le plus souvent des technocrates niais et incultes, des agents préfabriqués, des financiers conformistes aliénés aux impérialismes, certaines officines publiques d'aide à l'innovation dévouées à l'absence de nouveauté, bref une bande d'opportunistes vieillots, seulement réactifs à ce qui pourrait fragiliser leur tabouret, en rien intéressés par une nouveauté qui ne collerait pas au script du film qu'ils plaquent sur leur comportement, et qui pensent qu'on pourrait les croire et supporter leur absence complète d'imagination sur le monde en train de se faire autrement que celui où ils s'illusionnent

d'exceller. Ceci pour les moins pourris d'entre eux. Les autres ayant parfaitement compris leur intérêt dans un monde qui les domine, et le profit qu'ils peuvent en tirer.

IV

Où l'on devient nomade dans un multivers spasmodique

Il n'a aucune ressource en vue, sauf un trop payé de six euros à la Sécu. Ce maigre pécule lui donne envie d'aller consulter son compte. Il entre directement dans le serveur de l'URSSAF sans passer par l'entrée courante. Il peut se balader dans toutes les bases de données, ni vu ni connu. C'est sa passion. Son dossier affiche les six euros à régler. Il y a une boîte à cocher pour le virement. Pour voir, il ajoute un zéro au montant, mais l'ancien montant s'affiche de nouveau. Il modifie rapidement le dispositif d'autorisation de saisie, et teste en tapant 10. Ça marche. Le nouveau montant s'affiche sans message d'alerte, ni d'ajustement à l'état initial. Il ajoute quatre zéros. Ça a de la gueule, mais c'est beaucoup lui semble-t-il. Il enlève un zéro, mais change le 1 en 5. De quoi résoudre ses problèmes immédiats et voir venir. Il coche la boîte de virement : un message affiche ses coordonnées bancaires, c'est bon, il valide. C'est parti ! Toute trace est soigneusement effacée.

Aux infos, l'économie mondiale est en plein naufrage. La Bourse vire bipolaire hypergrave. C'est très réjouissant et

tellement prévisible. Tout ira beaucoup mieux quand cette sangsue de Bourse nous lâchera et qu'un modèle économique post-copernicien fera le boulot d'une manière moins débile. Pendant la nuit, il a zappé d'un programme à l'autre jusqu'à ce que la pâte audiovisuelle soit bien lissée en une même propagande servile. Extinction. Il s'endort vite et rêve d'un hold-up qui tourne mal. Réveillé fatigué. Ce matin il fait très beau, le piaillage des mouettes l'extrait des limbes, ce n'est pas l'Atlantique mais Paris, dommage. Douche, petit déj. Il consulte son compte en banque. Le virement de la sécu a belle allure. Jusque-là ça peut passer pour une erreur de virement. De toute façon il n'a pas le choix, il est à l'extrême limite d'être expulsé, sans chômage ni rente. Les étages de l'escalier déboulent, il file vers la banque. Les banques, c'est comme les pharmacies, dans une rue il y en a trois fois plus que des boulangeries. Celle-ci a le culot de se dire populaire, c'est la plus proche. Au distributeur, il tire cent euros pour voir, et voilà de la fraîche qui jaillit de nouveau de l'acier. Alors il entre et va au guichet tirer un bon paquet de biftons sans problème. Ah, mais c'est que ça va beaucoup mieux ! On a raison de railler la cupidité, mais quand on est à sec, les tunes c'est salutaire. Il sort hilare. Sur la place des Abbesses, l'artiste Aldo Vegas, «Police de l'univers», très chic en costume jaune, moustache et chapeau gangster, fait son spectacle, "Harmonie mon frère". À la terrasse d'un café, une bande d'exécutive-women et men en uniforme corporate, jupe mini grise, veston, cravate, jean clean, chemise blanche, les traits lisses et sûrs, narcissent bruyamment. Aldo Vegas surgit au

milieu d'eux en trainant un gros extincteur rouge planté de fleurs multifluos et de petits symboles rigolos brinquebalants. La puissance du totem volatilise les potiches corporates. Merci l'artiste ! Aldo Vegas le rassure sur le genre humain. Plus loin, devant une librairie, se forme un petit attroupement. Il s'en approche. A l'intérieur c'est buffet-champagne-petits-fours. Signature d'un livre par son auteur, George Soros, le vieux pirate des flux financiers ! Il entre, vide posément plusieurs verres en écoutant d'insipides conversations, grappille quelques petits fours, reluke discrètement quelques nanas, et lui pique son bouquin avant de partir, ce qui est tout à fait normal entre gentilshommes de fortune. Glissade en dérive vers la Seine et les mouettes, ses sœurs d'altitude. Sous un pont entre Notre Dame et l'Institut du Monde arabe, des SDF ont confectionné un petit campement de toiles et de cartons sur des palettes de bois. Il y a des tentes homologuées "Médecins du monde". Un chien de leur compagnie vient le flairer tranquillement. Un corbeau becte méthodiquement un quignon de pain. Assis sur de vieux sièges de bagnoles, autour d'un brasero de tôle rouge et jaune, les SDF discutent calmement en cassant la croûte et buvant un coup, plutôt moins sinistres que les domicile-fixes qui le matin se font tasser dans le métro pour aller turbiner. Il a bien conscience que son interprétation est sujette à caution et qu'elle pourrait lever le tollé des bien pensants, mais sa propre précarité le place mieux qu'eux pour estimer la situation. Au-dessus des SDF, sur le pont lambine la misère des touristes aux vêtements artificiellement lacérés. Les bébés dans les poussettes ont un

casque et des lunettes de soleil. Le discours du Che qui exhorte les Cubains à ne pas être conformistes, lui vient à l'esprit. Où est Diogène ? Tout le long du parapet métallique du pont, une épaisse cascade de cadenas est cramponnée. Des niaiseuses font un selfie avec le mâle cadenassé. En arrière-plan, Notre-Dame bénit la cérémonie. Lui, il avait mis une paire de menottes sur les cadenas d'amour. Eh bien, elles n'y sont plus, on les a retirées ! Mais qui et de quel droit ?

Le bouquin de Soros, il l'a lu d'une traite jusqu'à l'aube. Avant de s'endormir, il a pris la ferme décision de squatter la base du génie pour liquider la Bourse. Ça fait un bout de temps qu'il cherche comment faire pour que l'économie soit moins débile, et il a longuement ruminé sur la manière de la métamorphoser. Il ne fait confiance à aucune idéologie ni religion, et se méfie des avant-gardes révolutionnaires autant que des prophètes. Il aime les révolutions paradigmatiques, celles où tu t'endors au centre du monde et te réveilles en orbite autour du soleil, sans que cela ne change rien alentour, mais modifie radicalement ton rapport à l'espace-temps, autrement dit ton comportement, ta réflexion et en définitive toi-même. Tu commences la journée comme avant quand la Terre était le centre du monde. Mais en marchant la pensée vagabonde, la voilà prise dans la spirale d'un monde en mouvement sans que le sol ne se dérobe sous tes pas. Les arbres n'ont pas bougés pourtant l'univers n'est plus comme avant. Une révolution mentale est en train de s'accomplir, l'ordre habituel devient

obsolète. Le monde ne tourne plus autour de soi dans une mécanique centrale bien réglée, on devient nomade dans un multivers spasmodique.

La lutte est vaine si l'on pense qu'il est possible de bricoler le système économique pour qu'il aille mieux. Certains estiment qu'il faut le réformer, sans trop bousculer cet ordre qui leur a réussi puisqu'il les a porté au pouvoir. D'autres n'envisagent le renversement que par les armes et nomment les victimes dégâts collatéraux ou martyrs, c'est selon, mais toujours pour des raisons notoirement exemplaires. La liquidation volontaire du système financier sera qualifiée de terroriste. Ce qualificatif est incertain. Dans "1984", le roman de George Orwell, un régime totalitaire entretient la tyrannie sécuritaire avec un terrorisme artificiel. Les résistants sont appelés terroristes, l'ordre règne. Entre résistance et terrorisme, il s'extrait des à priori pour se référer à ses propres émotions. Là où il a la certitude de penser librement, il sonde ses peurs et ses envies, écoute la mémoire et imagine l'avenir. Quand les conditions seront réunies, la loi du Marché s'effondrera comme le mur de Berlin, et on trouvera ça normal. La Bourse est incohérente et prédatrice. D'énormes flux financiers transitent au-dessus de nos têtes sans ruisseler dans la rue, et les profits s'entassent dans les paradis fiscaux. On ne comprend pas bien ce qui se passe, sauf qu'on est à sec. On apprend qu'il faut emprunter pour qu'on nous pille davantage. C'est son absurdité qui rend le système incompréhensible. La monnaie n'est plus sur

Terre mais dans les nuées spéculatives. Il s'agit essentiellement de gagner le maximum de pognon en un minimum de temps. Prêt ? On va accroître notre quantité d'actions à moindre frais. On commence par faire une offre de vente en dessous du cours, ce qui diminue mécaniquement la valeur de l'action et entraîne une cascade d'offres de vente à la baisse. Tout va bien ! À l'extrême limite où la technologie de l'information ne va pas plus vite, on annule son offre de vente et on achète immédiatement les actions à bas prix. Le laps de temps entre l'annulation de la vente et son affichage sur le réseau, est infime mais c'est juste assez pour acheter à bas prix. La nanoseconde est orgasmique. Ce duel où le plus rapide gagne est un comportement typique du way-of-life étatsunien. T'es mort, j'ai tiré le premier ! On nous joue le far-ouest à l'échelle planétaire. La pulsion d'adrénaline virilise le mol affaissement du trader sur un siège de service. Désormais, les flux boursiers sont pilotés par des algorithmes ultra-rapides et sans mol affaissement. Le trading à haute-fréquence tire plus vite que son ombre. Les algorithmes gèrent un flux d'informations considérable et réagissent dans un laps de temps qui n'est plus du tout celui de l'économie réelle, loin très loin du quotidien et des saisons. L'économie mondiale n'est plus pilotée par les êtres humains, mais par des robots. La cyberbourse la plus rapide est logée à la néoCity de Londres, où les tirs peuvent s'échanger plus vite qu'en traversant l'Atlantique. Imaginez une grande salle où des robots se tirent dessus à coup de send/buy algorithmiques. La seule valeur de ce qui est acheté ou vendu, est celle du bluff. Ce

n'est pas la nature des actions qui prime, mais le duel. Les conséquences sociétales n'ont d'intérêt que si elles influencent le cours. L'appauvrissement des populations n'est pas motivante, on l'ignore. Les robots de la cyberbourse ruinent la Terre comme un fléau de sauterelles dévaste la moisson. Lorsque la Bourse sera liquidée, l'économie la plus quotidienne, la plus vitale, survivra et elle se portera mieux. Alors où sera la catastrophe annoncée ? Et pourquoi tant de prudente complicité si aimablement consentie ? Qui dans l'économie quotidienne, celle de la foule, qui se soucie du Cac40 et du Nasdaq ? On a beau nous en informer tous les jours et dans tous les médias serviles, soi-disant contre-pouvoir et défenseurs de la liberté d'expression, personne ne se souvient des indices économiques. Demandez autour de vous, vous n'êtes pas ignare de ne pas vous en souvenir du Nasdaq. Cette économie joue perso et pourtant elle domine ! La Bourse, elle se liquide de l'intérieur, en retournant ses outils et sa mentalité contre elle. C'est un acte de corsaire, pas de pirate. Jean Bart et Surcouf étaient des corsaires. Ils attaquaient des navires cinq fois plus gros que le leur, et gagnaient. Lui, il va infiltrer le réseau boursier à partir d'un navire amiral, celui de Georges Soros.

Ça lui a pris plusieurs jours et nuits pour squatter la base de Soros sans se faire repérer. Il n'est quasiment pas sorti de chez lui. Son stock d'herbe a nettement diminué, mais la stratégie est restée parfaitement claire. Les nombreuses cartes de visites de ceux qui s'étaient intéressés à son invention, ont été

roulées comme filtre à pétard. Il s'est infiltré dans la base de Soros en silence, sans laisser la moindre trace d'infraction. Des mouchards ont été posés à chaque fois qu'un code d'accès est demandé. Il explore la mémoire comme un piaf dans la subtile phyllotaxie d'une arborescence où circule le flux des données. Il en imagine l'architecture animée, repérant les balises dans le flux d'informations. Il analyse les fréquences, les typologies, les occurrences. Il s'imprègne de leur palpitation tentaculaire pour déceler la moindre transformation, la surprise fugitive, l'amorce d'une similitude. Il est à l'éveil du moindre signe repérable dans cette logique fluctuante, qui lui permettrait d'en dévoiler l'ordre, comme on fait un arrêt sur le film d'un ruisseau pour capter l'instantané d'une fugitive transformation, comme on écoute un bruit en accéléré pour qu'émergent les périodicités sous-jacentes. Il cherche le fil d'Ariane, l'influx régulateur, le logos, pour découvrir le lapsus, l'hésitation, l'émotion qui seule peut révéler une parcelle d'intelligence dans le bruissement numérique, et lui permettra de comprendre les procédures transactionnelles d'un grand acteur de la finance mondiale.

Depuis quelques jours, il le piste quasiment octet par octet, et comme aux échecs, réfléchit à sa place, pesant le coup, ses conséquences, ses influences, ses gains et ses risques. Soros a visiblement conscience de son pouvoir, c'est un gouvernant sans capitale ni électeur. Il l'a vu faire remonter le Nasdaq et l'or dans la même journée. Squatter un lieu de cette qualité pour mettre un terme à l'impérialisme financier, c'est vraiment idéal !

Il a le sentiment de réaliser une œuvre d'art rebelle, originelle, copernicienne. Il se concentre sur l'architecture mouvante des flux d'information. Il mémorise des cheminements, des traces passagères, des lits fluctuants, et se demande comment une graine peut transmettre à la plante sa tige, ses feuilles et ses fleurs, et déployer avec tant de grâce toutes les chances de se pérenniser. Il imagine que se mémorise en chaque cellule de la plante son épanouissement optimal dans le champ régulateur où elle se déploie, de manière que la graine en transmette le souvenir à la plante nouvelle. Alors, la graine est un moment singulier, ni l'origine ni l'aboutissement de la plante, l'instant repérable d'un continuum vivant, une forme éphémère de la constance, un moment de vie. Le processus de liquidation de la Bourse sera généré par une graine élémentaire, adaptative, autorégulée.

Cette nuit en allant interroger ses mouchards chez Soros, il en a trouvé un autre qu'il n'avait pas posé. Bien foutu, difficile à démonter. Ça l'ennuie ce "collègue" qui risque d'éveiller le firewall de Soros. Il a placé un mouchard dans le mouchard, quelque chose de particulièrement discret, capable de pister le poseur au moment où il va venir relever sa prise. Au matin l'alarme a sonné quand il dormait, il se fait embarquer dans la poursuite à fond la caisse dans les mailles du réseau. Il piste l'intrus à la trace, s'accroche à tous les octets et colle à ses transformations, tout à coup il le perd, au pif le rattrape in extremis et arrive dans sa base. Il pensait tomber sur un hacker,

eh bien pas exactement, ce sont des intégristes libertariens ! Leur disque dur est bourré de plans genre Armagedon et d'incantations prosélytes. Les guerriers auxquels il est connecté forgent de nouvelles armes, celles de la cyberguerre. Ça bricole grave dans cet atelier de fachos. Il pose un adresseur dans un coin peinarde pour les retrouver d'où qu'ils émettent, et se casse. De retour chez Soros, il installe de quoi les empêcher de passer définitivement. Les intégristes quels qu'ils soient sont des imposteurs qui squattent une croyance et l'endommagent. Les dieux sont imaginés pour invoquer la miséricorde dans le plus grand désespoir, pour croire en un ordre supérieur, pour éviter de se vautrer dans la barbarie, pour ne pas devenir fou devant la beauté du monde et sa cruauté. Les religions sont un édifice mental.

En simulant l'organigramme fluctuant des activités financières de Soros, il s'est fait séduire par une composition chromatique du plus bel effet. En cherchant à la modéliser avec des critères croisés particulièrement hétérogènes, il voit apparaître une zone inexplorée à fort potentiel d'intérêt, un peu comme en avion on voit sous certaines incidences du soleil sur un champ, par d'infimes variations de l'herbe, la trace d'un monument enfoui. En forçant les critères, il contraste la zone et la localise mieux, c'est un dossier isolé, seul un lien en donne l'accès. Il met la curieuse boîte sous écoute avec un indice de variation ultra-sensible, et va se coucher. A l'aube, le signal palpite : un accès est détecté. Il arrive trop tard pour suivre

l'entrée, mais l'enregistrement de l'événement montre que le code d'accès de la boîte a été saisi dans une partie de la base où seul Soros se rend habituellement, c'est très intéressant. Il écoutait Peer Gynt de Grieg quand le signal bipe de nouveau. Soros est en train de saisir le code, alors il fonce avec lui dans la boîte noire. Et ce qu'il voit s'afficher à l'écran, c'est la caverne d'Ali Baba ! Il a sous les yeux la liste secrète des mots de passe de Soros qui permettent la régulation de la planète financière entre toutes ses places fortes. Il l'enregistre illico presto, puis le Manipulateur opère, c'est du grand art.

Plus tard, en analysant les mots de passe de Soros pour estimer le potentiel d'interaction entre les ordres boursiers, il pense que c'est au hasard d'un jeu esthétique que le secret a fini par se dévoiler. Le principe de la vie comme un jeu et de la beauté comme choix est suffisamment spirituel pour qu'on s'en fasse une religion. Quand il contemple la Nature sans créateur, elle est à la fois sublime et inquiétante. Il regarde la prolifération des racines dont la pulsion de vie le happe en un vertige ontologique. La vie palpite là sous cette forme et en habite tant d'autres, de toutes les manières qui garantissent sa pérennité, aussi bien au plus profond des abysses océaniques d'où jaillit un soufre bouillant, que dans une fleur épanouie ou les battements du cœur. La vie anime toutes les formes possibles de sa continuité, et s'adapte aux conditions locales. Pour parler de la Nature, il faut des termes sans origine ni durée, des signes sans queue ni tête. La poésie fait ça très bien. C'est un moment de

clairvoyance libre de toute explication. Il n'est plus nécessaire que le monde ait une origine ou un terme quand il est immédiat. Penser la Nature sans créateur est une aventure, car la Nature ne fait référence à aucune table de loi, elle n'est pas créée, elle se crée. Autour d'une fourmilière, quand une fourmi détecte le besoin de porteurs, elle va les prévenir en balisant son parcours de petits pets odorants, et chacun vient effectuer sa tâche. Il n'y a ni chef, ni sous-chef dans une fourmilière, et même la «reine» ne commande rien, car en fait c'est une grosse pondeuse qui participe comme chacun à la pérennité de la fourmilière. La caravane de fourmis ressemble à s'y méprendre à une autoroute où se transportent les nécessités urbaines. Quelle différence entre une ville et une fourmilière ? Dans une fourmilière, l'anarchie c'est l'ordre. On a des progrès à faire... Voir la société comme un système régulé par les caractéristiques du champ dans lequel elle se déploie, est à la fois juste et sommaire. Expliquer l'évolution par l'adéquation progressive de la Vie dans un environnement instable, interroge sur l'évolution autogène des organes. Penser la Vie façonnée par un créateur, répond aux questions, mais manque de curiosité, on tourne vite en rond. Les explications fondées sur le mystère de Dieu lui donnent le tournis. Il entend " Dieu est la vie, la vie est Dieu, il n'est de vrai Dieu que le mien, Dieu seul le sait, si Dieu le veut", et il y trouve le plus souvent un certain laisser-aller de l'esprit, une tendance à la facilité, un comportement obsessionnel, une logique auto-référencée, et finalement une

quête plus identitaire que spirituelle. Il y ressent plus de peur et de superstition que de spiritualité.

Avec les mots de passe de Soros, il dispose de quoi ne plus laisser la cupidité ravager le monde. Il va les mener à l'abîme ces charlots qui jonglent avec la planète. Il va leur rappeler qu'avant de semer la misère, ils se chiaient dessus et que c'est à l'affection qu'on porte aux faibles qu'ils doivent de vivre encore, ces pseudo-néodarwiniens ! Ce ne sont pas les gouvernements qui feront ce boulot, car ils sont eux-mêmes les agents consentants du totalitarisme financier. Quant aux avant-gardes révolutionnaires, l'histoire montre qu'elles se font une religion du pouvoir qui mène à l'absolutisme de la bonne cause, celle si pure et véridique que nul ne saurait la gausser sans être goulagué ou fatwé. Sans parler des messianistes qui font le coup du superman en s'imaginant qu'on va les aider à porter leur croix. Il va les surprendre. Le virus cybernétique qu'il fabrique, dispose de facultés adaptatives. Il s'inspire des modèles mathématiques de la « Théorie des catastrophes » de René Thom, très intéressante pour la croissance autogène. Des choses que les boursiers n'imaginent pas et qui surprendra l'intelligence artificielle. Il se demande comment pomper le pognon des paradis fiscaux pour le faire ruisseler dans la rue. Le magot est d'au moins trente six mille milliards d'euros. Comment le rafler ? Une idée a germé entre les frémissements de sa révolte. Il suffit d'aller chercher l'information là où tout est centralisé. Les centrales d'espionnage sont sûrement très bien renseignées

sur les paradis fiscaux. À coup sûr, c'est là qu'il pourra trouver tout ce dont il a besoin. Il va infiltrer l'Agence de sécurité nationale (NSA) des États-Unis qui enregistre toutes les communications mondiales. Edward Snowden a fort justement révélé le scandale du réseau d'espionnage PRISM, mais cela n'avait rien de nouveau. Car Duncan Campbell, en 1976 à l'âge de 24 ans, avait révélé dans le magazine Time-Out l'existence du centre de surveillance électronique de Cheltenham en Grande-Bretagne, au service de la NSA. Et il avait dévoilé le réseau d'espionnage ÉCHELON, dans le magazine New Statesman, sous le titre «Someone listening», en 1988. On feint maintenant de s'étonner de ce qui n'était pas inconnu. L'origine du réseau d'espionnage date de la fin de la seconde guerre mondiale. Un pacte pour la collecte d'informations destinées au renseignement militaire, dénommé UKUSA (UK+USA), fut signé entre les États unis et l'United Kingdom. Les centrales de renseignement étaient situées aux États-Unis, en Angleterre, au Canada, en Australie, en Nouvelle Zélande, en Allemagne, en Suisse, en Turquie, au Danemark, au Japon et à Taïwan. Mais pas en France, un peu trop communiste à l'époque. L'activité du pacte UKUSA s'est sensiblement étendue à partir des années 70 et 80, grâce aux technologies numériques. Il fut remplacé par le réseau d'espionnage ÉCHELON. Dans les années 90, après la chute du mur de Berlin, le réseau dérive largement de son objectif militaire initial. Sous prétexte de nouvelles priorités comme le terrorisme, le trafic de drogue et la prolifération des armes, la surveillance est étendue aux principaux canaux de

communication du monde. ÉCHELON devient PRISM : un instrument d'espionnage qui accède à des informations secrètes, politiques, commerciales, technologiques, publiques et privées. PRISM connaît par exemple le mode de cryptage des données du Parlement Européen depuis longtemps. Les informations sont collectées à Cheltenham en Grande-Bretagne, et expédiées par satellite au QG de la NSA, à Fort Meade, où elles sont stockées et analysées. Sous prétexte de combattre la corruption internationale, les USA ont considérablement accrus les moyens de la SEC (contrôle des marchés financiers), du Département de la Justice et du FBI. L'agence de renseignement recueille toutes les informations sur les contrats des entreprises internationales. Quand ALSTOM était sous la pression d'un procès aux USA pour avoir commercé avec l'Iran, un arrangement de 800 millions de dollars pour clôturer le procès fut convenu, et la branche énergie de ALSTOM fut rachetée pas cher par General Electric, ainsi que les brevets et le savoir faire stratégiques. Pour trouver les informations dont il a besoin sur les paradis fiscaux, il s'est donc focalisé là où s'enrange la mémoire du Monde, à Fort Meade dans le Maryland. Ce fut extrêmement compliqué d'y pénétrer, car les meilleurs hackers quand ils se font arrêter sont utilisés pour protéger les centrales sensibles. Fort Meade est gardé par d'hyper pointures. Pour contourner ses plus illustres collègues, il fut terriblement patient et fulgurant. On ne peut révéler comment il s'y est pris, mais il dispose maintenant de données très détaillées sur les paradis fiscaux, et il a tout ce qu'il faut pour les siphonner. Il a aussi enregistré l'IBAN de tous les

comptes bancaires mondiaux, que la NSA espionne avec assiduité grâce aux informations que l'agence de coordination bancaire SWIFT, domiciliée en Belgique, lui transfère avec servilité. Comme ça, le magot des paradis fiscaux pourra être largement distribué.

Ce matin, il a terminé le programme qui va liquéfier la Bourse. Il cible le maillon le plus émotif du système financier, le trading à haute fréquence. Il ne s'agit pas seulement de perturber les cours, mais plutôt de les canaliser. Il va influencer le comportement des cybertraders par la bifurcation d'attracteurs étranges à la René Thom. Les subtiles probabilités algorithmiques seront manipulées. Le code informatique creusera lui même le lit du reflux financier. Le paysage épigénétique du Marché sera bouleversé par ses agents les plus fidèles. Les cybertraders amplifieront servilement les pentes fatidiques de la liquidation boursière. D'abord, ça aura l'allure d'une sublime envolée, la courbe atteindra son apogée en quelques jours. Elle se liquéfiera en quelques heures. De même, la masse considérable de pognon qui s'entasse dans les paradis fiscaux, sera virée sur tous les comptes bancaires de la planète. La fraîche ruissellera pour de bon dans les rues festoyantes.

La révolution doit être révolutionnaire. Celles qui s'inspirent des révolutions antérieures sont d'imbéciles copies. Ce qu'il va entreprendre éveille des souvenirs enfouis. Il rampait une nuit dans le parc d'un édifice, pour n'être pas vu des flics qui patrouillent alentour. Il attend qu'ils soient passés et lance

un cocktail Molotov contre une grande baie vitrée. Le verre se brise à grand fracas, une flamme monte d'un coup très haute, les rhododendrons du parc étincellent, violets à bords indigo. Cavalcade jusqu'au vélo planqué. Il roule à toute blinde en haletant dans une dizaine de rues jusqu'à la frange des marais-salant sans rencontrer qui vive. Continuer en courant dans la saline, contourner les loties d'un galpont à l'autre, le long des guivres à la lampe-torche jusqu'à une cabane de salinier isolée. Le salinier s'il s'était trouvé là, aurait observé un adolescent solitaire et trépignant, brassant les étoiles dans un long hululement. Ce n'est que des mois plus tard, par une nuit livide en sueur au sortir brutal d'un cauchemar, qu'il réalisa n'avoir pas pensé une seconde qu'il pourrait y avoir des morts dans l'incendie. En fait, il n'y eut que le début d'un rideau brûlé. Il sait maintenant que sa motivation fut narcissique. Justifiée par une noble cause, en vérité elle squattait une motivation altruiste pour draper son impatience d'agir dans la toge du justicier. Il avait apprécié de jouer ce rôle. Une autre fois, grimpé sur le canon à eau que les flics avaient abandonné sous l'assaut d'une manif rageuse, il tentait d'activer le puissant jet en tournant des manettes, mais en vain. Autour de lui les lacrymos pètent abondamment. Il lève les yeux et réalise que la manif a battu en retraite sous la contre offensive des flics, et qu'il est seul au milieu d'une étendue déserte, entre un mur de flics et une muraille de fumée si dense qu'il ne voit plus la manif derrière. Le mur de flics en rangs serrés s'avance vers lui. Il saute de l'engin et cavale droit dans la fumée lacrymogène. La

suffocation est sans répit, la morve coule en continu, les larmes l'aveuglent. C'est trop épais, impossible de passer au travers ! De l'air ! Tout le long du trottoir, une haute grille à grandes mailles ferme un entrepôt. Il l'escalade. Les flics le tirent par une jambe, d'une ruade il bascule de l'autre côté, touche terre comme ça vient, pas trop mal et cavale au loin dans les entrepôts. Une large porte éclairée est ouverte entre deux pans de plastique transparent. À l'intérieur, c'est calme soudain, une paisible activité se déroule dans un vaste espace couvert. Il est dans le Hall des expositions de la Foire agricole où des gens s'affairent pour terminer les stands. Un monde parallèle à la manif se déploie là en même temps. Les menuisiers assemblent des enclos de bois, on décharge le foin, les vaches arrivent. Assis sur un ballot de paille, il est resté longtemps près d'elles à ruminer.

La morgue et la morve ont cessé. Ce qu'il va entreprendre maintenant est mûrement réfléchi. Pourquoi le fait-il ? Trouver la solution d'un problème le rend heureux, et il a l'appétit du bel ouvrage. Il n'y a pas une journée où il n'ait bricolé quelques améliorations, les occasions ne manquent pas. Il ne se fait pas d'illusion sur la permanence des défauts humains, mais croit en la résilience de nos qualités. Ses objectifs sont politiques, il s'agit de vivre ensemble. Il agit avec ses moyens, et ne se contente pas de balayer devant sa porte. Il voit le monde survivre sous le joug d'une loi néoféodale gavée de spéculations pourries qui tient les pays et les gens par la dette en

les maintenant dans le besoin. La société spectaculaire marchande a largement colonisé la planète, les clowns sont élus, les seigneurs du marché gouvernent. La Terre est gravement polluée. L'utopie confortable d'un système autorégulé par une croissance permanente où la richesse serait un ruissellement de dépenses profitable à tous, fut juste une niaiserie incapable de contenir ce qu'elle provoque en réalité. Le fric, les riches rapidement ne savent plus rien en faire d'autre que de le faire fructifier en Bourse et de l'engranger dans des paradis fiscaux. L'ultra-libéralisme est loin d'être profitable à tous. La richesse ne ruisselle pas dans la rue, mais au-dessus de nos têtes. Le talon d'Achille de cette économie élitaine, c'est la Bourse. Sans sa pompe à biftons, son cœur, ses nerfs, le système s'effondre. Par quoi cette économie sera-t-elle remplacée ? Par ce qui fonctionne déjà là où il est possible d'innover, là où cela a été nécessaire pour survivre. L'alternative économique écologique et sociale est opérationnelle depuis des années. L'obsolescence de l'ultra-libéralisme eut été plus brève, ç'eut été encore mieux.

V

Le mystérieux donateur des Millevaches.

Avant de liquider la Bourse, il doit prendre le large, demeurer chez lui présente un risque même si aucune trace ne peut y remonter. Il prend la direction de Belle-Île pour commencer en douceur, et taille la route avec le minimum en sac à dos. La malle des inséparables a été transportée chez sa mère. Ce qui est utile est disposé sur le trottoir. Il entre dans l'errance avec une sereine jubilation. Dans un jardin public près de la gare, il connecte au réseau un petit ordinateur neuf. À l'écran, l'icône de la liquidation boursière scintille. Double-clic : il est chez Soros. Clic : le gène numérique gicle dans la matrice boursière. Un souffle imperceptible commence à canaliser les cours de la finance. C'est sans retour. Double-clic sur le virement des paradis fiscaux vers tous les comptes bancaires de la planète. Les siphonnés vont faire une jaunisse et les crédités s'éberluer. Effacement radical du disque dur avec une USB externe. Le matos est discrètement plié sur l'angle du banc, nettoyé des empreintes, fourré dans un sac plastique noir fermé par un nœud, et déposé dans une poubelle qu'un chien s'empresse de venir arroser en chassant le corbeau qui s'y posait.

Le TGV fonce à travers les campagnes. Lisant Vineland de Thomas Pynchon, il écoute Birdland de Patti Smith. Plus loin, un raga prend le temps de s'accomplir. Ensuite, le paysage a filé en silence. À Auray, il prend le bus pour Quiberon et traverse la campagne jusqu'à la mer. Sur le port, les voitures embarquent. Il monte à bord parmi les derniers passagers. La traversée accentue le déracinement, c'est un moment d'exil. La mer est un peu agitée, le vent vif et frais, le ciel lumineux. À la proue, il y a un couple, une belle grande brune avec un mec d'une frime banale. Désaccordés. La femme est superbe. Il s'accoude en frôlant son bras, elle ne bouge pas. Pendant la traversée, le charme entre-eux ne se rompt pas. Au port de Palais, l'accostage se fait en douceur, les grandes portes métalliques du bateau s'appuient sur le quai de pierre avec un son de cloche. Il descend à terre joyusement et loue un vélo électrique. La campagne est en pleine forme. L'hôtel est face au grand large. Dans la chambre, la fenêtre est ouverte, l'Atlantique est là, son odeur l'imprègne, il respire amplement. Il écoute longtemps s'effondrer la sourde rumeur des vagues. Il a faim. Au restaurant, à la pointe du port de Sauzon, il se fait un giga plateau de fruits de mer bien frais, arrosé de Muscadet et se régale ! C'est pendant qu'il décortique méthodiquement une araignée de mer un peu poilue, que les infos à la télé retiennent son attention. Malgré une ivresse certaine, il voit qu'il s'agit d'un flash spécial, très alarmiste : la Bourse présente une activité stupéfiante ! Un commentateur en costume bleu, très grave, dit que George Soros a engagé des manœuvres boursières

particulièrement singulières, défiant les règles habituelles. Les cours sont devenus excessivement agités, d'une manière inconnue et irrépessible. Les présentateurs ont l'air stupéfaits. Un expert vient raconter que Soros sait ce qu'il fait et que l'on assiste à une action de très grande envergure capable de relancer l'économie mondiale. Lui se marre doucement parce qu'en vérité les blocs majeurs sont en train de se disloquer de plus en plus petits pour devenir bien fluides, et ils seront canalisés vers un collecteur qui les éparpillera. Il est tout à fait ivre. Le spectacle d'une salle de restaurant au moment où la télé annonce une crise de la Bourse sans précédent, est révélateur. L'écran affiche un maelström de graphes colorés, des taux crépitent, le nom des plus grandes entreprises défile comme un ultime moulin à prière, les valeurs se diluent inéluctablement, des milliards virtuels sont vaporisés. Le pipeau spéculatif draine à ses basques toute la cupidité du monde vers l'abîme de sa vacuité. C'est vraiment affligeant ! A sa gauche, un couple persiste à se partager un plateau de fruits de mer en se faisant la gueule, ils vont finir par becqueter le goémon. Devant lui, un môme couvert de mayonnaise chahute plus bruyamment encore que les agents de la Bourse à la télé, qui pourtant perdent toute contenance. Tout le monde s'en fout ! Si les infos ne faisaient pas un pataquès de la Bourse, elle disparaîtrait sans qu'ici on ne s'en rende compte. C'est la vraie économie qui becte là ce soir tandis que les spéculatifs dégustent grave. À sa droite, il y a quand même un mec très blême qui s'écarquille devant l'écran, et va très probablement gerber sa mouclade. Ce boursier voit

son pognon fondre irrésistiblement. À sa table, la femme frôlée à la proue, plus belle encore, l'air égyptienne, ne semble pas s'inquiéter comme son convive, et s'amuse de toute évidence. Il lui sourit droit dans les yeux. Contact complice. Précipitamment le boursier se dresse la main crispée sur la bouche, et file en catastrophe vers les toilettes. La belle et lui éclatent de rire. Il se lève, s'approche et lui dit :

— Je peux vous aider ?

— À quoi ? lui répond-elle, souriante.

— Votre mari ne semble pas bien, y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

— Ce n'est pas mon mari.

Il ne peut retenir un grand sourire.

— Et si on changeait d'air, dit-elle ?

Ils marchent le long du port, les haubans cliquent du Steve Reich, un homme sur le pont d'un voilier fume un cigare en lisant un livre de marin, un verre d'alcool à portée de main, des fleurs en pot tout autour de lui. Elle dit que c'est un anglais qui a quitté sa femme un matin pour faire un tour en bateau, et pris la mer pour de bon. Il est amarré là depuis douze ans. Ils vont en parlant sur le quai vers la mer. Elle s'appelle Lou. Sa voix très jolie est légère, altière, modulée. Il l'écoute décrire Belle-Ile qu'elle connaît bien pour y avoir vécu quelques années avec un sculpteur dans le squatt d'une caserne désaffectée près de la forteresse. Elle est peintre. De belles années d'artistes fauchés. Un jour, la vie insulaire et conjugale est devenue trop étroite, elle a pris le large et habite maintenant Bordeaux, seule

mais pas isolée, souligne-t-elle. Le mec qui l'accompagne n'est pas porté sur les femmes, et fait un reportage sur elle pour Art-Press. Lou lui plait beaucoup, son ironie, sa mentalité autonome. Il lui parle de son enfance au bord de l'Atlantique, les nuits de tempête où s'attend la levée du jour pour aller fouler la plage vierge et lisse, ourlée de clapots, mouillée d'azur, léchée d'écume. Des marches en pierre descendent dans une crique de sable. Vent chaud, pleine lune, bain de minuit ? Ils nagent nus proches, le rythme des brasses s'accorde, la rondeur des fesses luit sous la Lune. Sur le dos, les seins ondulent, la touffe scintille, la trique saille. Ils filent un moment comme ça et reviennent à la plage. Les mains se prennent, les corps s'enlacent. Cavalcade jusqu'à la chambre de Lou dans son hôtel au-dessus de la crique. Au matin, ils petit-déjeunent sur le port. Ça clapote et cliquette, les mouettes rigolent, il fait bon, le ciel est limpide. Les pêcheurs débarquent des caisses de poissons, ça discute tranquillement sur le quai en chargeant les camions frigorifiques. Les croissants croustillent, le beurre, la confiture, le lait, le thé rien ne manque. L'économie quotidienne ne semble pas affectée par la crise boursière. Un coup d'oeil sur un journal lui apprend que la Bourse est très fébrile. Ils partent marcher sur le chemin côtier vers la pointe des Poulains. On se dévoile l'un à l'autre. Comme des cormorans, on sèche nus sur un îlot noir, plat et chaud, à fleur d'eau. Lou le tente, il se tourne sur le ventre pour planquer l'évidence. Trop tard, voilà ses mains sur ses fesses.

L'hôtel de Lou ce matin est bizarre, en larme ou hilare. Sur le port, les gens discutent joyeusement. Au bistrot, il lit Ouest-France. L'offensive de Soros a surexcité les cybertraders. Ils ont collé massivement aux manœuvres du grand timonier, amplifiant le phénomène jusqu'à l'hystérie où tout semble magnifiquement aller de soi. Les cours s'envolent, l'excitation est trépidante, l'exaltation du néoféodalisme profère les pires jurons. Mais la Bourse gavée par la frénétique montée des cours connaît bientôt d'épouvantables contractions. Un abondant dégobi l'a mise à plat un moment. Brusquement, une effarante convulsion génère d'amples spasmes qui provoquent une défécation continue. La Bourse éjecte des liquidités sans que rien ne les retienne. Les oracles déblatèrent des remèdes pour arrêter l'incontinence. Les plus grandes fortunes sont expulsées n'importe comment et s'éparpillent n'importe où. Ça s'est passé plus rapidement qu'il ne le pensait. L'horreur absolue est arrivée quand plus personne n'était maître de rien. La fortune s'est dispersée tout azimut. Les nouveaux flux du casino global forment un ample vortex qui entraîne les myriades de cours en ravinant la planète financière. Et quand les paradis fiscaux vidés d'un coup ruissellent dans la rue, c'est une immense fête planétaire. On dit que la machine folle a fini par claquer ou que la nature fait bien les choses, on s'en étonne et s'en réjouit.

Lou le rejoint à la terrasse du café. Elle porte une robe colorée cintrée à la taille. Elle est ravie.

— Tu as reçu combien sur ton compte ?

Il avais calculé environ 36 mille milliards dans les paradis fiscaux distribués dans 10 millions de comptes bancaires sur la planète font 3 600 par personne.

— Environ 3 600 et toi ?

— Près du double !

— Tu avais deux comptes jolie écureuil.

Elle rit. « On va faire un grand tour de l'île ! ». Sur la carte d'un doigt puis par les chemins côtiers, ils descendent se baigner sur de petites plages finement déposées au creux de la roche, bordées de tamaris frissonnants, rose et vert. Près de Sauzon, la côte a une atmosphère moite et chaude avec une abondante végétation. Des ruisseaux d'eau douce dévalent et imbibent le sable jusqu'à la mer. A l'opposé, la côte sud/ouest est haute, dure et aride. Après la pointe du Skeul, une végétation dense et piquante, dévale jusqu'à des roches noires, hérissées, presque inaccessibles. Deux femmes y pêchaient, ils les ont regardées faire, longtemps, sans mot dire, enlacés. Après avoir cheminé en plein soleil vers la pointe du Pouldon, ils descendent vers la crique étroite de Port Lost Kah au fond de laquelle la verdure est abondante. Il y a là une source d'eau douce où une jeune campeuse fait le plein. Elle montre le chemin étroit qui court jusqu'à la crique émeraude. Ils se baignent au pied des roches noires. Ici un navire à voile chargé de soldats et d'or, a coulé autrefois par une terrible nuit de tempête. Au retour, il aime l'odeur de safran des petites fleurs jaunes sur les dunes, il en glisse une dans sa poche de chemise. Ils cheminent en parlant et

s'entendent bien. Les jours et les nuits passent très agréablement.

Ce matin, il a acheté un portable et s'est connecté à sa base. Elle est cryptée par un algorithme piqué à Alan Turing et bricolé. Du type domicile nomade, on ne sait pas où elle loge car elle est intrinsèquement déterritorialisée. Pour la trouver, il dépose une annonce sur la Toile à laquelle sa base répond. La subtile combinaison numérique des lettres qui composent le message fort convenable, donne l'adresse de la base. Personne à l'horizon, il vérifie que la base est vierge de toute intrusion et sursaute. Son compte en banque affiche un résultat stupéfiant ! Il ne sait même pas comment se disent tant de zéros, c'est considérable, gigantesque même. Mais d'où ça vient tout ce pognon ? Il sait ! C'est cette espèce de sonde aléatoire qu'il avait développée pendant les heures de veille chez Soros. Ça lui servait de test dans le réseau boursier, de petits montants transitaient par son compte bancaire. Eh bien, la dérive a pêché le gros lot ! Le très grand maximum de ses besoins représente une nanogoutte du magot. « Qu'est ce que je vais faire de tout ce pognon ? » Ça lui prend la tête tout ce blé, il faut qu'il s'en débarrasse. D'abord l'extraire de son compte et le disperser dans une cascade de banques. Bon, c'est fait. Maintenant, il va tenter un coup local, ciblé, modéré, pour voir. Un ordre de virement de cent mille euros est activé sur le compte bancaire des érémites du plateau de Millevaches, il aime bien l'endroit et puis ça le soulage. Quelques jours plus tard, ça le reprend, il recommence

ailleurs, pour des gens démunis et des créatifs fauchés. Il vire d'instinct. Après, tous les jours il vire la fraîche tout azimuth comme on écope une barque trop pleine.

La rumeur du mystérieux donateur des Millevaches commence à prendre de l'ampleur, on en parle à la Télé, au cours d'émissions où s'opposent des avis divers et comiques. On se demande candidement comment l'impérialisme financier a pu prétendre dominer le monde. Les boursicoteurs avaient contemplé l'écoulement du sablier de leur fortune en hoquetant inlassablement le nom des places où elle rebondissait, et s'étaient affolés de voir leur pognon fuir de la sphère virtuelle pour ruisseler dans les rues festoyantes. Ils avaient manqué de clairvoyance. Car dès 2005, l'article de John Ralson Saul, "*la mondialisation, vie et mort d'une idéologie*", paru dans Harper's magazine, avait clairement marqué la fin de leur économie illusoire. Le modèle de la croissance permanente était une obsession priapique, la pitoyable obscénité d'une bande molle et dépressive hantée par le fantasme de la débandade, la décroissance. Le manque à jouir était flagrant ! Ça ne pouvait pas durer. La liquidation de la Bourse brisa le système financier. Le ruissellement de la richesse liquida la précarité. La société se développa d'une manière nouvelle, mais familière. Le désir de vivre devint moins matériel, plus savoureux. On observait depuis longtemps cette transformation des mentalités et l'émergence d'un nouveau mode d'existence. Ça ressemble un peu à "L'an 01" de Gébé. L'idée se fit de vivre autrement. La

cupidité devint comique. C'est à ce moment que Daniel Cohn-Bendit fut élu malgré lui, président de l'Europe, pour remplacer le modèle néolibéral par celui de l'autonomie solidaire.

VI

“L'eau dans l'eau n'a pas de poids” -

Léonard de Vinci

Lou navigue très bien. Ils ont pris la mer sur un voilier de neuf mètres acheté à un copain. Il a senti le besoin de changer d'air, de s'extraire des Millevaches, d'être moins au monde. Il ne lui a rien dit de ses actes, il est l'auteur d'un logiciel qui lui rapporte assez pour ne pas avoir trop à bosser. Elle encaisse de temps en temps la vente d'une toile par une galerie. Ils filent à la voile vers le Sud pour commencer, sans échéance ni projet, au gré des vents favorables et des émotions les meilleures. Dans le golfe de Gascogne, il fait des rêves insensés où il vire la fortune de Bernard Arnault au Dalai Lama, et se demande à qui il a viré celle de Poutine. Ça le réveille en sueur, effaré. Comment peut-on aimer s'occuper du pognon ? Sur internet, il apprend que Soros est accusé d'avoir provoqué la liquidation de la Bourse, mais ses avocats font état d'une possible manipulation externe de la base informatique de leur client malgré lui, et annoncent des preuves tangibles. Il s'est passionné pour ce feuilleton. Les avocats tentent de démontrer que leur client s'est fait squatté par des ordres financiers certes émis par sa propre base, mais dont il n'est en rien l'auteur. Cependant, on manque d'arguments

vraiment probants car il n'y a aucune trace d'effraction. Finalement, on peut juste dire que des activités inhabituelles ont bien été enregistrées pendant les jours précédents, mais sans pouvoir préciser lesquelles. Cette explication judicieuse n'est pas retenue, car rien n'indique le moindre lien avec l'extérieur. Il est satisfait de son travail, mais inquiet pour Soros qui concentre sur lui une immense hargne où s'engouffre la lie répugnante des plus vils instincts identitaires. Puis un journal révèle que la liquidation de la Bourse pourrait être un acte de terrorisme, et fait état d'une note antérieure de la NSA transmise au gouvernement concernant une tentative de bombe numérique. À ce niveau du feuilleton, il est bien placé pour savoir de quoi il retourne, vu que c'est lui qui a bloqué l'accès de Soros aux libertariens-intégristes.

Lou a repéré le vif intérêt qu'il porte à ce feuilleton.

— Dis donc toi, tu en sais quoi de cette histoire ?

Il aurait été soulagé de tout lui raconter, mais préfère se taire, par prudence, pour la protéger.

— Ce bug là est d'une ampleur impressionnante. Les cybertraders se sont retourné contre leurs créateurs. Je suis fasciné. Ce bug à la Frankenstein, c'est le graal de l'informatique !

Sa mimique fait éclater Lou de rire. Ils parlent maintenant de Perceval le naïf qui trouve le Graal en oubliant la raison de sa quête, sans quoi il ne l'aurait trouvé.

Il a encore fait d'affreux rêves où il n'est plus sûr d'avoir viré une énorme fortune par-dessus bord. Il nage à sa recherche sur une mer bizarrement plate et agitée, mais quand il lui semble apercevoir un gros paquet de biftons ballotté par les vagues, un lourd et très sombre cumulus fiscal à l'horizon déboule rapidement et le bombarde avec de gros classeurs multicolores pendant que le vent hurle des conseils très importants qu'il ne comprend pas. Un cauchemar ! Il se réveille trempé. Lou dort paisiblement à ses côtés, l'océan clapote aux hublots, le bateau file régulièrement sous pilote automatique, le radar est muet. Il sort s'asseoir dehors, rien à l'horizon, on glisse à travers la nuit profonde vers la lisière de l'aube, sur la peau de l'abysse océane, en silence, loin. Ce cauchemar lui rappelle Georges Bataille dans l'Expérience intérieure : *“Jouer l'homme ivre, titubant, qui, de fil en aiguille, prend sa bougie pour lui-même, la souffle, et criant de peur à la fin, se prend pour la nuit”*. Né dans un décor, personnage d'un casting familial, plongé dans une mise en scène sociale, acteur d'un spectacle instantané, on se conjugue à ce que l'on imagine être, et finit par y ressembler. Comment modeler la glaise des situations dans un tel fatras d'influences ? Dans un monde passager aux repères mouvants, le réel devient une illusion pratique. Toute vérité est relative à son champ de référence. Il est tentant de tout indifférencier. Le seul absolu qu'il connaisse est celui des nombres quand ils ne mesurent rien, quand l'unité, le 1, n'a ni forme, ni force, ni matière, ni durée, quand il est hors de l'espace-temps, libre de toute relativité, sans la moindre gravité. Quand le 1 est un nom sans qualité, une

unité sans mesure, un terme sans limite. Ces réflexions l'ont calmé, il va se rendormir auprès de sa belle, et puis le vent fraîchit un peu.

Ils naviguent le long des côtes en jetant l'ancre là où c'est le plus beau, jusqu'à ce que l'envie de prendre le large les charme de nouveau, ou que le mauvais temps les retienne. L'errance est autonome, disponible à la nouveauté, gourmande et sans limite sur le questionnement. Ils composent avec l'immédiat, toute fixation du continuum est arbitraire, voire risquée. Ils s'adaptent aux situations avec le minimum d'effort pour un maximum d'effet, comme une mouette aux vents les plus forts demeure immobile par d'infimes flexions de sa voilure et observe attentivement ce qui se présente. Par une nuit sans lune, en pleine mer, chaude et plate, longtemps après que la terre a disparu, il a plongé sous l'eau noire et lisse comme du basalte. Les yeux ouverts n'apprennent que l'immense abîme. Il rejoint la surface et fait la planche entre les deux nuits vertigineuses du ciel et de la mer. Respirer lentement par le ventre jusqu'à trouver l'immobilité, les bras étendus, mains ouvertes. Ne pas penser, ne rien imaginer, ne pas se sentir flotter, s'oublier pour s'alléger de soi, devenir sans gravité. "*L'eau dans l'eau n'a pas de poids*" dit Léonard de Vinci. Ne qualifier ni la nuit, ni l'isolement, ni la profondeur. Infiltrer le continuum. Ce rituel non pour braver la Nature, mais y faire corps, ressentir la précarité de la nef. Trop de sécurité met en danger. Quand il est remonté à bord, Lou l'a frictionné des pieds à la tête.

Lorsque la navigation est tranquille, on a tout le temps de discuter. Il cause avec elle de questions restées solitaires, toujours émerveillé par l'éveil de Lou. Et comme on manque de fruits frais, on vient à en parler. En mer, les nuages, les vagues, le vent, on peut comprendre ces phénomènes, en observer les causes et les effets, mais pourquoi les fruits poussent-ils ?

— Pas comment, pourquoi ? Une graine est le moment d'un passage végétal dont elle n'est ni l'origine ni la fin. La graine pousse avec ce qui l'environne et l'influence à son tour. Mais on ne peut pas dire que la graine exécute le programme de la plante. La graine contient plutôt les conditions initiales d'une transformation progressive dans un environnement saisonnier. La tige commence à pousser lorsque les conditions de la germination sont réunies, quand le corps végétal réagit aux sollicitations de son environnement. La transformation contribue à son tour à la croissance, ainsi de suite, jusqu'à la prochaine graine, et la plante suivante. La graine est un moment du continuum "plante".

— Bon, je vois à peu près ce que tu veux dire, mais tout ça ne nous dit pas pourquoi la plante se reproduit ?

— Le plus troublant, c'est qu'en même temps que la reproduction pérennise le continuum "plante", elle use la matière végétale et la fane. On dirait que la vie épuise le corps transitoire qu'elle anime. Autrement dit, la vie tue !

— On va finir par être obligé de tatouer “la vie tue” sur les fesses des bébés pour qu’ils ne risquent pas d’attaquer leurs parents en justice quand ils se découvriront mortels.

— C’est ça ! Et il faudrait éliminer les vieux dès leur naissance comme ça ils éviteront l’Ephad.

— Ah oui, c’est Desproges qui disait « Jeunes suicidez-vous vite, vous profiterez de la mort ».

Ils se marrent. Il roule un pétard. La réserve commence à baisser, il va falloir accoster un de ces quatre. L’herbe le délie, il persévère dans la démonstration.

— Peut-être que si l’on a du mal à expliquer pourquoi la plante se pérennise, c’est qu’il faudrait un modèle nouveau pour décrire la Nature. La difficulté, c’est de décrire ce qu’on observe comme le moment passager d’une continuité. Et plus encore, de penser le phénomène comme un immédiat continu.

— Euh, je te rappelle que Giordano Bruno a été brûlé vif à la fin de la Renaissance pour des questionnements comme celui-là.

— Je suis très content que tu parles de Giordano Bruno ! Oui, il a été mis à mort parce qu’un monde infini n’ayant pas d’origine ne commence jamais, et par conséquent n’a pas été créé. Exit Dieu créateur de l’univers => direction le bûcher. À cette époque où les livres étaient rares, on se contentait de brûler leur auteur.

— Tu ne trouves pas que dans un univers infini fait d’une multitude d’univers infinis, on se demande dans quel état j’ère ? dit-elle en faisant le pitre.

— Dans une mouvance où les repères fluctuent, d'autres balises deviennent perceptibles, d'autres mesures se découvrent, les formes du Temps émergent.

— Et l'on voit quoi, demande-t-elle dubitative ?

— Quand Einstein cherche à imaginer ce que l'on voit à la vitesse de la lumière, il constate qu'aucun modèle scientifique ne répond à cette question. Alors il imagine un nouveau système de représentation du monde. C'est une inversion. L'espace et le temps étaient des données absolues. Maintenant, l'espace-temps est relatif et la lumière absolue. La lumière est une constante pour étalonner la mouvance. Einstein forge des outils mathématiques pour valider le concept. Quand il formule ce qui se passe, il fait une sorte d'arrêt sur image du couple matière/énergie, mais on ne voit toujours pas ce qui se passe.

— Pourquoi est-ce aussi informel ?

— Intuitivement, j'ai l'impression que c'est parce que la forme ne fait pas partie du problème tel qu'il est posé, voire qu'elle en a été exclue, comme si la forme était perçue en tant que sous ensemble des forces et des matières, façonnée par eux et par conséquent secondaire. Et ça m'étonne, car dans tout ce que j'observe dans la Nature, la forme est une part du phénomène aussi essentielle que l'énergie et la matière. Les corps sont l'intime interaction de formes, de forces et de matières. Et j'ai l'impression que dans l'équation d'Einstein, à la vitesse ultime de la lumière, le temps s'immobilise.

Le vent a soudain forci, la mer s'est creusée. Les écoutes ont été fermées, le pilote automatique démonté, les photovoltaïques repliées, la Grand-voile réduite, un Tourmentin a pris la place du Foc. Le temps d'enfiler une combinaison et de fixer le harnais de sécurité, une muraille noire jaillit de l'horizon et déverse une lourde pluie sur le pont avec de terribles rafales et de profonds remous. Plus question de philosopher en tirant peinarde sur un joint. Ils ont bataillé ferme pendant deux jours et nuits, se relayant pour dormir quand ça mollissait. Lou assure comme une pro. Le bateau passe bien la tempête, les voiles sont de bonne coupe et résistantes, la coque fend les vagues, le cap est gardé. Il faut tenir bon, faire face, être là, pas le choix. On en sort lessivé avec un moral lumineux.

Une nuit où il prenait l'air après avoir fait l'amour, il s'est endormi sur le pont. Il rêve onduler entre deux cuisses noires et luisantes. Il ouvre les yeux, il y a bien deux cuisses noires et luisantes de part et d'autre de la coque qui la font glisser à la surface de l'eau. C'est un moment indistinct entre le rêve et l'éveil, il lambine à s'en extraire, l'ondulation des cuisses s'amplifie, deux longs corps noirs et luisants, encadrent mollement la coque et la poussent en avant d'un très ample et lent mouvement de queue. Des orques. Immobile, il les écoute respirer. Il lui semble voir leurs yeux luire malicieusement. Soudain en avant du bateau, plus haut que le mat, se dresse un immense doigt noir. C'est effrayant ! Il transperce la mer d'un ample va et vient, en oscillant. Tétanisé, il le voit passer à

quelques brasses, s'incliner vers le bateau, s'engloutir entièrement et jaillir de nouveau en ruisselant. C'est l'épave d'un sous marin, verticale. Ils allaient droit dessus si les poissons pilotes n'avaient dévié le bateau ! Le radar est muet. Il le tapote. Il bipe frénétiquement. Lou jaillit du lit.

—Que se passe-t-il ?

—Le radar était en panne, on est passé juste à côté d'une épave. Viens voir !

Elle sort nue sur le pont, le gros doigt noir transperce la mer en arrière du bateau, elle presse les deux mains sur son ventre et crie.

Les grands poissons pilotes ont disparus. « J'ai rêvé ? ».

Au large du Portugal, il se connecte à sa base-cryptée. Alerte! Le veilleur signale une tentative d'intrusion infructueuse sur l'un des comptes bancaires utilisés pour les éremistes du plateau de Millevaches. Il affiche l'adresse des visiteurs. C'est un cabinet international d'investigation financière. « Ça sent les grands fauves, je suis pisté ! ». Déconnection immédiate, l'ordinateur est viré discrètement par dessus-bord. Pas de problème, il en a deux autres, vierges, et sa base cryptée dérive dans le Cloud. Mais ces visiteurs l'inquiètent.

Ils ont filé entre ciel et eau sur une mer immense et par vent stable sous pilote automatique, en un long moment d'intense fusion amoureuse. Au large du Cap Vert par vent de travers, comme la météo, devant, s'annonçait mauvaise et que

derrière, elle restait belle, ils font demi-tour et continuent l'effusion. Lou semble amoureuse. Lui l'est. Souvent, il a envie de lui dire ce qu'il a fait, mais la cavale s'interpose et affiche danger, il passe en mode discret. Un matin, ils sont de nouveau au large du Portugal. Ils accostent dans un petit port de pêche au-dessus de Porto. De longs poissons plats sont enroulés comme des lames d'argent dans de grands paniers d'osier. La terre a tangué une bonne semaine sous leurs pieds. Ils font une orgie de fruits frais, de légumes croquants, de fromage coulant et de pain croustillant. Ça clapote tranquillement autour d'eux et papote gentiment au café du quai. Les jours suivants dans la campagne, ils ont marché sur les chemins alentours en faisant des boucles qui les ramènent au port. Le paysage est vallonné de collines boisées entre lesquelles s'écourent des torrents qui polissent de longue date des roches aux formes fluides. La nature est tendre et colorée, les plantes jaillissent, les feuilles se déroulent, les fleurs s'entrouvrent. En remontant le cours d'un mince cours d'eau qui s'écoulait à travers une forêt de feuillus, ils découvrent une source au milieu d'une clairière lumineuse et paisible, bordée par cinq chênes ancestraux. Un très bel endroit où se poser. Le panorama est magnifique entre l'océan et la forêt, au loin des collines boisées s'estompent jusqu'à l'horizon. La source coule dans une vasque de pierre autour de laquelle flotte un nuage bleu. Des jacinthes sauvages. Lou assise trempe ses pieds dans l'eau.

Un chemin carrossable mais touffu, au bord de la clairière, descend la colline, en sinuant doucement pendant près d'une demi-heure, jusqu'à un pré bordé d'eucalyptus. Au delà, une vieille ferme pointe son toit de tuiles. On leur y vend du lait cru, du fromage, des légumes et des fruits. Des œufs avec le soleil à l'intérieur baignant dans du petit lait. Le paysan est chaleureux, son jeune fils parle français. La colline de la source leur appartient. Le père accepte qu'ils y campent pour un loyer raisonnable. Le lendemain au Port, il a acheté une tente où l'on se tient debout, et tout ce qui est nécessaire à un campement confortable, ainsi que deux vélos et une carriole. Ils ont transporté l'équipement dans la clairière. On s'installe avec jubilation et discute du meilleur emplacement, pas trop près de la source à cause de l'humidité, à l'abri des arbres en cas de forte pluie, voilà c'est ici, l'entrée de la tente est à l'opposé du vent dominant, et la fenêtre vers l'Océan. De jour en jour, on redevient sédentaires, habitants des bois, nus le plus souvent, lisant beaucoup dans des hamacs. Il construit un petit four pour la cuisine. Avec des pierres et de la glaise, ils entourent un petit bassin alimenté par l'eau claire de la source, où ils clapotent en papotant. On s'éclaire avec des lampes à gaz. On a chacun son aire de WC à l'écart. A la fin de l'été, commence la construction d'une cabane en bois, nichée sur les plus grosses branches de l'un des chênes, celui qui est enlacé de glycine. Il en rêvait depuis son enfance de cette cabane. Il en connaît l'ossature et l'enveloppe, la couverture et les ouvertures. Il a en mémoire comment la construire, son orientation solaire, sa position aux

vents, sa forme et ses matériaux. Elle n'a plus qu'à se déployer dans ce lieu merveilleux. Le paysan a donné son accord à condition que la cabane lui revienne quand ils partiraient. Il a prêté une échelle et des outils, le fils a été content de les aider. La cabane se pose solidement sur les branches sans les abimer. Les articulations de la structure sont élastiques et résistantes pour accompagner les mouvements de l'arbre. La charpente en bambou est aussi légère que résistante. Des chambres à air de vélos ligaturent les éléments, et des demi-pneus de voiture entourent les branches pour éviter de blesser l'écorce. La cabane est au ras de la canopée frémissante, une pièce de trois mètres sur trois, prolongée par une terrasse de deux mètres entre ciel et terre, face à la mer. La plate-forme est en planches épaisses, la balustrade est un entrelac de lianes. Des fenêtres récupérées dans une maison en ruine entourent la cabane. Lou les a peintes de couleurs pastels allant du vert au bleu, avec une ponctuation de jaune vif et de rouge pour certaines. Le toit est recouvert de bardeaux de châtaignier fendus. La cabane ressemble à une bulle colorée sous une coquille de noix. Une plaque photovoltaïque fixée à la cime alimente l'éclairage et le petit frigo, recharge les appareils, et suprême confort, pompe l'eau de la source jusqu'à un évier en pierre dans la cabane. On vit là des moments de rêve.

Lou tricote une laine bleue lumineuse. Les mailles s'enroulent autour d'une trame régulière, un point à l'endroit relie les points mousse, d'une rangée à l'autre s'entrelacent des

spires, une texture en vaguelettes bleues se déploie. Le fil de laine est un ruissellement et la trame un rythme. À leur intersection, le point mousse est une matière. La texture tricotée est une peau. Il regarde Lou tricoter du désir. Parfois, ils dessinent sur la même feuille, l'un après l'autre. On tire au sort qui commence car le premier tracé est influant. Chacun dessine comme il veut, y compris pour compléter le dessin de l'autre. On donne du modelé entre-deux courbes, on creuse le contraste aux intersections, des formes se déploient. Puis on dessine en même temps, la feuille est assez grande, on la fait tourner. Quelque chose que l'on ignore encore s'accomplit. On affiche le dessin, on se recule, on le fait pivoter pour trouver son orientation. Il y a un sens où les éléments conjuguent une scène expressive. Ils partagent la paréidolie fantastique des formes fluides.

Il lit "Mille plateaux", picore les blocs dans le désordre, aime l'espace lisse et strié. Il se souvient de Félix Guattari, d'une radio-libre (radio-tomate) dans sa cuisine, et d'une vaste pièce entourée de gros coussins où les discussions allaient bon train. En pensant à lui, il s'aperçoit qu'il tient en main un agenda des marées, l'espace lisse et le temps strié des flux et reflux. Il y a pour chaque jour de l'année, l'heure du lever et du coucher du soleil, et celles de la lune. Ça lui donne envie de dessiner la carte d'une année. Il trace une ligne rouge horizontale au milieu d'une longue feuille. C'est la ligne de midi tout le long de l'année. Le jour se lève au-dessus et se couche en-dessous. À

gauche commence janvier, à droite décembre se termine. Des lignes verticales strient régulièrement les équinoxes et les solstices. Dans ce canevas, il pointe patiemment chaque jour le lever et le coucher du soleil. À la fin, il relie les points par un trait continu. Les rives du jour et de la nuit pendant une année se tracent. Le jour s'écoule entre les berges de la nuit, il enfle jusqu'au solstice d'été et diminue jusqu'au solstice d'hiver. C'est une forme spasmodique, croissante et décroissante. Les pleines lunes rythment le ruissellement d'un rond blanc, d'une lune à l'autre luit une hélice. On dirait une sorte de mandala du temps.

VII

L'Urssaf en slip

Ce soir, sur la terrasse de la cabane, il est assis, un verre de gentiane devant lui. Lou est endormie sur le lit. Les martinets ont fini de plonger autour de l'arbre en hurlant de rire, la nuit s'annonce. Il est songeur, quelque chose de très inquiétant s'est passé. Cet après-midi au marché du port, un très jeune homme en costume-cravate, l'a suivi d'un étal à l'autre puis dans le dédale des ruelles. Il prend une venelle, se plaque au mur sous un porche, et jaillit quand l'autre arrive et s'écrase contre lui, effrayé, s'étouffe terrorisé, recule en chancelant et n'inspire pas de danger.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui dit-il brutalement.

Le gars bredouille blême « je vous cherche » et qu'il s'excuse.

— Tu cherches qui ?

L'autre dit son nom en reculant d'un pas.

— Tu le cherches pourquoi ?

— Je suis agent de l'Urssaf, chargé du recouvrement des trop payés.

— Chargé par qui ? lui demande-t-il sidéré.

— Mais, par l'Urssaf !

— Non ! C'est une blague ?

— Non, non, c'est vrai... Je suis chargé de vous faire régler votre dette...

— Vous vous fichez de moi ?

— Non, je vous assure... Tenez...

Il tend une carte professionnelle à l'en tête de l'Urssaf, avec son nom, Djamel Ledu, et sa fonction Recouvrement. C'est épatant, il les avait oubliés ceux-là. Un éclat de rire monte, retenu. L'inquiétude revient, c'est trop gros, il n' imagine pas l'Urssaf envoyer quelqu'un au Portugal. Et puis, comment l'a-t-il retrouvé ? « Il faut que je le fasse parler ». Il y a au bout de la venelle un bistrot en bord de quai, où il l'invite à s'asseoir. Là, l'agent de l'Urssaf est moins effrayé. Il sort un formulaire et tend un stylo tout en lui prenant la tête sur les modalités de recouvrement du trop-perçu qu'il doit rembourser. L'affaire se règle en douceur. Il remplit les formulaires et signe. Voilà un petit problème réglé. Djamel Ledu tend un reçu en souriant et met le dossier dans une sacoche en cuir qu'il referme soigneusement, s'excuse en retirant sa veste, la pose sur le dossier de sa chaise, défait sa cravate et déboutonne deux boutons de chemise, relève ses manches au-dessus du coude et sourit. Il a la tête d'un jeune Djamel breton, cheveux blonds, teint mat, yeux verts, bouche gourmande, nez fin, menton têtu. Il est mince et de taille moyenne.

— Comment m'avez vous retrouvé ?

— Par la routine, en me rendant chez votre mère. Je lui ai dit que je cherchais à joindre son fils pour un remboursement

de l'Urssaf, je ne l'ai pas dissuadée quand elle a pensé que l'Urssaf vous devait de l'argent, et elle m'a très gentiment montré la carte postale d'un joli petit port au Portugal. J'ai noté la date et le nom du port, et me voilà.

Le sympathique Djamel Ledu vient de boucler favorablement son boulot, est content d'être là, a envie de bavarder. On parle des nouvelles du monde. Il dit qu'il a bien rigolé quand le magot de 500 milliards d'euros de Elon Musk est devenu incontrôlable et s'est mis à acheter des matières premières le double de leur prix dans les pays pauvres, du jamais vu ! D'autant plus que ce commerce inhabituel s'est révélé très profitable à l'économie mondiale. Djamel Ledu s'interroge sur ce qui s'est passé à la Bourse, ça l'intrigue, "c'est tout de même bizarre... on dirait... c'est comme si... vous ne trouvez pas ?..." et se demande "comment ça a pu arriver tout ça ?". Il lui réponds que ça avait commencé à dérailler bien avant, que ça ne tenait pas la route et que ça a fini par péter. Djamel Ledu hoche la tête, "c'est vrai que c'était bizarre la Bourse, mais au moins on comprenait pourquoi cette pompe à blé déconnait, tandis que la voir se vider en distribuant le pognon, c'était carrément étrange". Il vide son verre de vin blanc, lui fait de même et les remplit de nouveau. Un bateau de pêche accoste. Il se roule une clope. Djamel Ledu dit qu'il en fumerait bien une. Il la lui roule et lui tend, pousse le briquet de son côté. Le bateau coupe le moteur, les pêcheurs débarquent les caisses de poissons, ils les regardent en fumant. Lou avance sur

le quai, il lui fait signe. Elle s'approche surprise de le voir en compagnie. Il aime bien cette robe légère et fleurie, boutonnée devant. Il lui présente Djamel Ledu, et lui explique la situation d'un air enjoué. Elle s'assied, un peu réservée. On parle de la navigation à voile et de la baie du Mont St Michel où il habite. Il dit maintenant que sa sœur érémitique sur le plateau de Millevaches, a été sortie d'une sacrée mouise le jour où elle a reçu un bon paquet d'argent sur son compte, et aussi un copain à lui dans un village proche qui était au chômage depuis quatre ans, et se demande qui a fait ça et pourquoi, mais ça lui plaît "comme quand les grévistes font passer gratos au péage des autoroutes", et il se marre.

« Ça sent le roussi ! Ce mec m'a repéré ». Il passe en mode dandy, s'émerveille de la chance de sa soeur sur le plateau de Millevaches, et se réjouit de ce charmant petit port Portugais. Mais Djamel Ledu qui opine amicalement, commence à l'inquiéter grave sous ses airs candides. Il amorce poliment un congé progressif. Lou n'a pas été très bavarde. On file en vélo vers la cabane. Il est soucieux. Elle lui demande si tout va bien. Il élude la question. L'inquiétude l'enferme. Ils restent un moment silencieux sur la terrasse. Elle se lève, l'embrasse et va se coucher sans insister.

« Djamel Ledu m'inquiète. Que sait-il, que veut-il ? L'Urssaf me retrouve au Portugal ? Ça ne tient pas ! Djamel Ledu bosse pour les grands fauves internationaux, c'est sûr ». Il

boit la gentiane par petites gorgées, une marche craque derrière lui, sa tête prend un violent coup, un éclair foudroyant le précipite dans l'abîme. Il se réveille avachi à terre, il a du mal à fixer le regard et ça cloche dans les oreilles. Envie de gerber. Il tente de redresser son corps mou. Il est attaché, les mains liées derrière un poteau. Le menton douloureusement remonte pour lever les yeux, ça bouge là-bas, des formes s'agitent, la cabane tangué. Un corps à plusieurs jambes se dandine au dessus du plancher. Il voit mieux, c'est un gros mec qui retire son froc. Ça bouge vers le lit. Il y a un autre mec debout, efflanqué, à poil. Sur le lit, un corps nu bouge, c'est Lou, elle est attachée et hurle. Tout à coup ses oreilles l'entendent hurler. Il veut se relever, les liens sont serrés. Il se contorsionne, arque le dos, s'étrangle de rage, écarte les mains au maximum en tapant violemment des pieds le plus près du lit pour arrêter tout ça. Il voit le gros mec debout entre les jambes de Lou qui s'affale très brusquement sur elle, les bras ballants sans plus du tout bouger. Lou rugit à pleine gorge, l'autre mec y fourre sa bitte. L'éclat des dents claque. Le mec pousse un cri abominable en se propulsant en arrière, bras et jambes désarticulés. Une giclée de sang et de sperme flotte en l'air pendant qu'il bascule par-dessus la balustrade de la terrasse en hurlant dans sa chute. Bruit lourd du corps sur la terre. Silence. Plus rien ni personne ne bouge. Un frôlement derrière lui, des mains le détachent dans l'ombre. Il se rue vers Lou qu'il n'entend plus. Le gros mec sur elle ne bouge toujours pas, il le fait rouler à terre. Ça ne le réveille pas. Lou a les yeux épouvantés. Elle aspire une grande goulée d'air. Il la détache,

s'assied près d'elle et la tient serrée contre lui. Son corps frémit de convulsions. Le mec inerte au sol a une grosse plaie à la tête. Il se demande où est celui qui l'a assommé ? Lou livide se lève et mets péniblement ses vêtements. Une colère froide monte terriblement en lui. Il tire le mec par les pieds sur la terrasse et le fait basculer dans le vide. Bruit du corps contre la terre, silence. Leurs vêtements sont projetés dehors. Lou est tétanisée. Il la prend doucement par l'épaule, on descend l'escalier lentement. En bas, les corps sont morts. L'un d'eux a la jambe pliée dans le mauvais sens et pisse le sang par la tête, l'autre par l'entre-cuisse. Le visage de Lou est épouvanté, elle s'accroupit loin d'eux. Il fouille leurs poches, une clé de bagnole, portefeuilles, un papier plié. Email des grands fauves du cabinet international d'investigation financière. Consigne : « chercher qui se planque dans la région ». Pas réussie la mission de repérage de ces brutes à l'image de leurs maîtres. Leur bagnole pourave était en bas du chemin. Il la gare sous la cabane et charge les corps dans le coffre, très lourds ces salopards. Lou debout se tient le ventre, sidérée. Il la prend doucement par les épaules et la fait s'asseoir dans la voiture. On roule à travers la nuit dans le battement régulier des troncs clairs d'eucalyptus. « Je suis repéré, il faut dégager vite fait » se dit-il. Il est effaré d'avoir entraîné Lou dans ce désastre. Elle dit d'une voix étranglée quelque chose comme « Tu sais, le mec n'a pas eut le temps de me violer, il s'est effondré d'un coup sur moi ». Captif de son angoisse, il répond une banalité apaisante. Elle vit son drame sans connaître le sien, il faut qu'il lui parle.

— Lou, ces mecs me pistaient, je suis recherché partout.

— Pourquoi ?

— C'est moi qui ai liquidé la Bourse.

— Je m'en doutais. Tu aurais dû me le dire, tu m'as menti, dit-elle d'une voie aigüe qu'il ne lui connaissait pas.

— Lou, je regrette de t'avoir entraînée là-dedans, j'ai failli te le dire, j'en ai eu envie souvent, crois-moi, mais je trouvais plus prudent de te tenir à l'écart. Tu comprends ?

Elle reste silencieuse, les bras serrés contre-elle, les yeux et le visage fermés.

Il quitte la route pour un chemin de sable jusqu'à une plage isolée où reposent deux barques, l'une noire, l'autre blanche. Il les tire à l'eau, les relie avec une corde et charge les mecs dans la barque noire. Trop lourds ces gros lards. Lou accroupie. Il prend sa main et l'aide à monter dans la barque blanche. Un quart d'heure à ramer vers le large en silence sur une mer plate. Les corps sont livrés à la justice océane et coulent rapidement. Ramer vers la plage. La raideur de Lou l'effraie, son regard le fuit, elle frissonne et chantonne un air sans parole, il rame au tempo de l'étrange mélopée. Les barques ont été nettoyées et remises à leur place. Sur la route, le battement des eucalyptus reprend en sens inverse. La voiture est garée sur un parking, le sang nettoyé, les empreintes effacées. Ils marchent sur le chemin d'une forêt. Il dit qu'il faut dégager vite fait dans un endroit clando. "Tu es en danger avec moi, Lou". Une fêlure le traverse, douloureuse, très. Il se retient de lui dire qu'il

comprendrait qu'elle le quitte. Il sent qu'elle lui en veut terriblement et qu'elle est très malheureuse. Elle dit qu'elle se demande qui les a sauvés. Sur une route, ils arrivent à l'arrêt du bus qui longe la côte, et voient le jour se lever en silence. Il enlace Lou aux épaules. Elle vient contre lui et s'écarte. Dans le bus, il n'y a pas grand monde, une petite fille à lunettes avec un cartable sur les genoux regarde le paysage défiler, une vieille femme somnole, un pêcheur délavé dans ses pensées. Lou s'est endormie. Il cogite frénétiquement. Le bus traverse des plantations de chêne liège et longe la côte. Le port apparaît. Ils descendent et prennent le chemin qui mène à la maison entre la mer et les champs.

— Il faut partir d'ici, dit Lou, la voix brisée. Je veux rentrer en France.

— Le plus sûr, c'est en bateau.

— D'accord, mais jusqu'en France.

— Pas après, c'est ça ?

— C'est probable et très douloureux.

— Tu m'en veux beaucoup ?

— Oui. Tu aurais dû me prévenir, tu pouvais m'en parler, tu aurais dû me faire confiance. Je me sens trahie. Et puis, je suis complice de meurtres, c'est abominable !

— Je les prendrai sur moi, si nécessaire.

— Je te remercie, mais ça ne les effacera pas de ma mémoire.

Une odeur de tisane dans le vent marin, la cabane pointée au-dessus des arbres. On évite l'allée forestière, on avance en

sous bois. Voilà la clairière. D'un sac de couchage bleu, un mec est en train de s'extraire. On reste cachés. C'est Djamel Ledu à poil qui s'étire longuement au soleil. Il n'y a personne d'autre, ni dans les bois, ni sur la terrasse, la cabane transparente est vide. On sort du bois. Djamel Ledu pousse un cri de surprise, très content malgré leur air méfiant, et s'empresse d'enfiler un slip blanc. Il s'adresse à eux en s'approchant.

— Bonjour, excusez-moi, je vous dois des explications.

Il n'a pas l'air dangereux, mais il faut être prudent.

— Tu es seul ?

— Oui.

Lou soudain détendue s'adresse à Djamel sur un mode moqueur.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on voit un agent de l'Urssaf dans cette tenue.

Il rit, se rapproche et s'adresse à lui.

— J'étais là hier soir, c'est moi qui vous ai détaché.

Il s'en doutait. Lou soudain radieuse l'invite à leur raconter tout ça sur la terrasse, et entraîne Djamel par le coude. La métamorphose de Lou est surprenante. Elle est visiblement soulagé par sa présence. En passant près du bassin où le soleil scintille, elle entre dans l'eau en retroussant sa robe sur son ventre et s'assied, comme ils l'ont toujours fait après de longues balades. Elle aussi porte un slip blanc. Il ressent l'envie de laver la sinistre nuit dans l'eau fraîche, retire ses pompes et ses vêtements, et s'étend sous l'eau. Ça lui fait beaucoup de bien. Djamel s'est assis sur la margelle et goutte l'eau d'un pied. Lou

gênée par sa robe, leur tourne le dos, la déboutonne, la retire et glisse son corps sous le scintillement du bassin, jusqu'à ses fines épaules. Djamel prend de l'eau au creux des mains, se lave le visage, les bras, le buste et les jambes, et se rince. Lou se masse la nuque. Djamel s'allonge dans le bassin. On s'exclame sur les bienfaits de la source, et l'on se tait. Long silence apaisant. Lou sort et grimpe l'escalier rapidement, la robe à la main. Djamel la suit, ruisselant. Deux papillons blancs virevoltent d'une marche à l'autre. Il noue sa chemise en pagne et monte à leur suite. On s'assied sous la glycine bleue très odorante. Lou les rejoint drapée d'une soie aérienne verte et bleue, et pose des quartiers de pomme et du thé glacé sur la table.

Djamel, un peu fébrile, s'adresse à elle :

— C'était moi hier soir, j'étais dans les bois. J'ai vu les hommes monter. Je vous ai entendue crier. Je suis venu sans bruit et vous ai vue sur le lit...

Il se trouble, tourne les yeux vers lui et bafouille :

— Quand j'ai vu que le mec à poil allait la, lui faire..., alors je l'ai assommé avec une bûche. Après, je vous ai détaché.

— Qu'est-ce que tu foutais là cette nuit ? lui demande-t-il.

Lou pose une autre question.

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté après nous avoir libérés ?

Il la regarde avec une vive émotion et dit qu'il ne pouvait rester davantage, se tait en baissant rapidement les yeux, mais ses lèvres frémissent et avouent qu'il a un peu tardé pour

passer à l'action, « le temps de reprendre mon souffle, de détourner les yeux, ce que je voyais, vous comprenez, toute nue comme ça..., franchement ça m'a d'abord troublé avant d'agir. Ensuite, je suis vite parti me cacher dans les bois parce que j'avais très peur, et je n'ai pas quitté ma cachette avant que vous ne partiez, car j'avais plus peur encore », dit-il les deux mains jointes en esquissant un sourire d'excuse. Il a tant de mal à dire son émotion que ça les fait rire. Lou verse le thé dans les verres, ils boivent ensemble. Le soleil filtre à travers la glycine et le léger voile bleu sur la peau de Lou. La senteur est vraiment délicieuse. Djamel un peu fébrile, demande maintenant en riant à Lou, « si elle ne lui en veut pas qu'il soit venu cette nuit de manière si fugitive ». Elle lui répond d'un grand sourire, « mais pas du tout Djamel, vous m'avez évité le pire. Comment vous remercier ? ». Djamel pose sa main sur la sienne. « Vous ressemblez à Nefertiti, je peux vous appeler comme ça ? ». Pas de problème Djamel, dit-elle en éclatant de rire. Lou est fascinante. Sous le voile de soie couleur de glycine, un mince ruisseau nu file entre les seins jusqu'au nombril. Il a très envie d'elle. Il n'est pas le seul. Dans la candeur de son slip blanc visiblement enflé, Djamel pose sa main sur l'épaule de Lou. En même temps, elle pose ses doigts de pieds sur les siens. Lou est connectée aux deux hommes. Tout peut arriver maintenant, peu importe, il veut Lou. Il y a de l'amour dans l'air. Il frémit quand son pied glisse entre ses cuisses. Il le prend, le pose sur son sexe et le masse. Lou s'allonge et tend l'autre pied vers Djamel. Il entend Djamel frissonner quand elle l'effleure. L'orgone monte.

Les mains sous la nuque, elle ferme les yeux, l'aréole des seins se dévoile, la caresse s'intensifie. L'ultime voile bleu glisse, il aime sa toison noire. Les fauteuils en rotin commencent à craquer, on va sur le lit large et souple faire frémir la canopée.

Au levé du jour, il est sur la terrasse. Ils dorment. Il est interloqué par Lou, stupéfait par son désir de faire l'amour avec Djamel et lui. Il est encore envoûté par la passion charnelle qui s'est partagée. Il se sent à la fois largué et happé par Lou. Tout s'est passé comme si la jouissance transgressait la mort.

Djamel hirsute le rejoint sur la terrasse.

— Alors Djamel, tu me dis ce que tu faisais là hier soir ?

Djamel ne se trouble pas, s'assied et lui raconte :

— Quand ma sœur m'a parlé du généreux donateur des Millevaches, ça m'a donné envie de suivre cette piste étrange et fascinante, à titre perso en me servant de mes accréditations professionnelles. J'ai ainsi pu retrouver la banque émettrice du virement, mais n'ai pu accéder au titulaire du compte. Alors, j'ai invité à dîner un copain un peu hacker qui est allé placer une espèce de capteur sur le compte bancaire pour nous avertir quand une opération se pointerait. Un jour le bip sonne, un message d'alerte est affiché. J'appelle mon pote qui vient voir illico et dit qu'une consultation bizarroïde a eu lieu sur le compte, sans mouvement de fonds, ça ressemble plutôt à une intrusion car elle s'est fait jeter aussitôt. Le mouchard a enregistré l'adresse de l'intrus, c'est une agence de renseignement du bizeness international. J'ai lu avec beaucoup

d'intérêt leur messagerie. Ce sont des pros de première qui ne pensent pas du tout que la Bourse ait été liquidée par un bug des cybertraders, et cherchent méchamment par qui. Je me suis demandé ce qu'ils venaient faire aux Millevaches ».

Il est de plus en plus fébrile et continue :

— Une semaine plus tard, le bip a de nouveau sonné.

Une connexion normale mais très brève a été enregistrée. Mon pote l'a positionnée en mer au large de Porto, émise d'un avion ou d'un bateau. Il n'en savait pas plus, et les jours ont filé, sans que rien ne se passe. En rédigeant un rapport sur des affaires de trop perçu, j'ai relu mes notes à propos de la carte postale reçue par ta mère, celle du Portugal. Tu imagines bien que tout ce qui passait au Portugal m'obsédait. Aussitôt, je vérifie si la date de la carte postale pouvait coller avec celle de la connexion repérée par mon copain, mais la date était plus récente. J'étais très déçu. Une nuit, j'ai fait un rêve où j'avais l'impression insistante de rebrousser chemin. A l'éveil, je me suis clairement souvenu que la carte postale parlait d'un *demi-tour au large du Cap Vert*. J'ai déployé la carte marine de cette partie de l'Atlantique, et tracé l'aller-retour d'un bateau, depuis le relevé au large du Portugal jusqu'au Cap Vert. Avec le gros bouquin de navigation de mon grand-père, j'ai calculé le temps probable d'un voilier suivant les conditions météorologiques dans ces contrées à cette période. A partir de la date de connexion au large du Portugal, l'aller-retour du Cap Vert en voilier de taille moyenne coïncidait de près avec la date de la carte postale. Alors je me suis beaucoup plus intéressé à ton dossier ». Et il éclate de rire.

Lui se dit « je l'aime bien, mais il en sait trop et je me demande ce qu'il veut ».

Djamel continue :

— J'ai pu convaincre l'Urssaf qu'un voyage au Portugal pouvait leur permettre de récolter un gros trop versé, et t'ai trouvé sans mal en posant les bonnes questions aux commerçants du port.

— Ta démonstration concernant la coïncidence des dates est fragile. Au moment de la connexion, as-tu vérifié si un autre bateau se trouvait dans les parages ou si un avion ne les survolait pas ?

Djamel ne se démonte pas :

— L'avion, j'ai pensé chercher ceux qui passaient à ce moment là, mais il est rare de pouvoir connecter l'internet en avion. Je le sentais moins qu'un bateau, et c'était plutôt un voilier, car le donateur des Millevaches est du genre Corto Maltese. Ce n'est pas un passager, mais un navigateur. Tu es de quelle tendance politiquement ?

— Je suis anarcozen, branche autonomie solidaire. Tu piges ?

Il se marre, «ça ne m'étonne pas».

— C'est vrai que je suis un navigateur, mais celui que tu cherches pourrait très bien avoir continué sa route ?

— D'abord, j'avais trouvé louche que le trop perçu de l'Urssaf ait eu lieu au moment d'un dysfonctionnement non répertorié ni reproductible. J'ai gardé l'impression que ce pourrait être un piratage. Dans le même temps, je me demandais

qui est le donateur des Millevaches, et comment il pouvait disposer de tant de blé quand les grandes fortunes se liquéfiaient. C'est le cabinet d'investigation qui m'a éveillé sur la similitude entre les Millevaches et la Bourse. Et c'est la carte postale de ta mère qui a fait le lien avec la position du bateau. Enfin, la venue ici des deux sbires, m'en convainc définitivement. Je suis sûr que c'est toi ».

La glycine est lourde d'un coup et les feuilles d'acier. Il regarde la mer au loin, si vieille et toujours naissante. Il regarde Djamel, jeune et trop bavard, très sympathique et trop malin.

— Qu'est-ce que tu foutais là cette nuit ?

— Je n'ignore pas que ta tête est très cher payée. Quand je suis venu l'autre soir, j'étais décidé à me faire un max de blé, mon boulot m'emmerde. Je me la coulerais bien douce sans bosser.

— Tes arguments ne prouvent rien d'indiscutable et ton obstination te dicte d'improbables conclusions.

Mais rien ne convainc ce breton, on se renvoie la balle comme ça un moment. Alors il lui demande ce qu'il compte faire maintenant. Djamel sourit, pose sa main sur la sienne, et dit en le regardant droit dans les yeux : « Maintenant nous sommes amis. Pour moi, l'amitié c'est comme le granite. J'aimerais repartir avec la certitude que tu as confiance en moi, et avec un virement suffisant sur mon compte pour ne plus bosser centenaire ».

Ils se regardent intensément. La nuit de mort et d'amour a scellé un pacte fort entre-eux. Et puis, voilà une bonne raison

de dépenser le magot pour faire le bonheur d'un ami. Silencieusement il accepte et lui dit :

— On va faire un serment entre gentlemen à la façon d'Arsène Lupin. Il faut garder le secret absolu et ne jamais se revoir.

— Mais non ! Pourquoi ?

— Ce serait mortellement risqué. Permits au nom de notre amitié que cette condition soit imposée.

— C'est cruel, mais je comprend. J'accepte le cœur brisé !

— De combien as-tu besoin pour vivre centenaire sans bosser ?

— Avec 5 000 euros par mois, je vivrai comme un nabab.

— Tu as quel âge ?

— 22 ans.

— Bon, pendant 78 ans, ça fait 4 680 000 euros.

— C'est énorme ! Tu peux ?

L'ordinateur est allumé. Il tape l'IBAN que Djamel bafouille, les yeux écarquillés, le menton décroché, les mains jointes et les pieds fébriles. Il saisit le montant et tend la main vers la souris pour cliquer la validation, la retient et lui dit avec le plus grand sérieux.

— Je me demande si c'est bien pour toi, tu sais. Tu es vaillant, ça va te démolir, tu vas t'emmerder, tu ne sauras pas quoi faire de tes journées, et la nuit ton inaction t'empêchera de dormir. Alors tu prendras des cachets et tu fileras vite à l'héro

que t'auras les moyens d'acheter en quantité. Non Djamel, je ne peux pas faire ça à un ami. Je vais te virer mille euros par mois, c'est beaucoup plus raisonnable.

— Tu rigoles ! Je vais pas m'emmerder. Je vais reprendre les études que j'ai dû arrêter pour aller bosser, et je ferai de belles virées en voilier comme mon grand-père.

— Tu faisais quoi comme études ?

— J'ai commencé géomètre et je voudrais être architecte naval.

— Là, tu me touches à un point sensible. J'arrondi à cinq millions.

Il tape cinq et six fois zéro à haute voix. Son doigt se tend vers la touche de validation. « Ah zut ! La connexion est interrompue pour une durée indéterminée en raison de problèmes sociaux ».

Les bras de Djamel sont agités de soubresauts, les yeux exorbités, comme électrocuté.

— Ah Djamel, du nouveau. Un accord a été trouvé entre la base et le patronat, aucun dividende ne sera plus versé aux actionnaires jusqu'à ce que l'entreprise dispose d'une réserve suffisante pour les employés. Le contact est rétabli. Tu as beaucoup de chance, tu sais.

Djamel le regarde pétrifié. Alors, il valide d'un geste théâtral. Djamel s'illumine, pousse un cri d'Indien, se lève en dansant, lui donne de grandes tapes dans le dos en riant aux éclats, « merci, merci, la vie est belle », et tourne comme un chien fou autour de lui, en lançant des imprécations

accompagnées d'un enveloppement des bras comme s'il tissait autour de lui une aura protectrice. Il est très amusant, mais il est temps qu'il s'en aille parce qu'on doit se tailler d'ici vite fait. Il lui signale qu'en prenant le bus maintenant, il peut être à l'heure pour l'avion. Djamel ouvre les bras et l'étreint.

— Embrasse Nefertiti de ma part, dit-il doucement en envoyant des baisers vers le lit, avant de cavalier dans l'escalier.

Il le regarde faire son sac et disparaître en dansant sous les arbres. Il faut quitter ce bel endroit maintenant. Lou est réveillée. Elle sort du lit, s'approche, lui sourit tristement et prend ses mains entre les siennes. « Ici se termine une part merveilleuse de ma vie, partons vite ». Ils s'étreignent. On plie bagage. Un mot gentil est laissé au paysan, la maison donnée à son fils. On roule en vélo jusqu'au port où le plein de vivres et d'eau est fait sans traîner. Les amarres sont larguées, les voiles levées. Au large, le vent est vif, ça fait du bien. Il est très content de tenir de nouveau la barre.

VIII

Absence de cible identifiée.

Voilà des jours et des nuits qu'ils voguent. Chacun dans sa couchette. Lou l'écoute raconter ce qu'il a fait, comment et pourquoi. Elle n'est pas contre et même tout à fait pour, mais la cassure ne se recolle pas. Il en souffre terriblement. Lou est mutique et peint des aquarelles, des formes se séparent. Il regarde longtemps les ondes sur la mer s'entrecroiser sans se rompre. Il imagine que le cosmos est fait d'immenses vibrations, les corps rayonnent, les ondes se frôlent et s'emmêlent, des particules s'échangent, des formes se déploient, des organes vivent et meurent car la vie qui anime le corps altère sa durée. Il se demande si la vie est une énigme parce qu'on lui suppose un commencement ? Peut-on s'affranchir d'une origine pour penser la vie ?

Aux infos, il est excédé par la propagande, l'instrumentation des nouvelles, les fake-news orchestrés par les saigneurs du monde et likés par des crétins et des crétines asservis qui se prennent pour des rebelles. Quand leur maître aura le pouvoir, ces rebelles seront les premiers à être jetés en geôle, car le pouvoir fort qu'ils adulent élimine les semeurs de

merde dès qu'ils ne sont plus utiles. Et puis ne plus baiser alors qu'il désire Lou, le rend rageur ! Il a envie d'effondrer l'empire des fake-news de l'abominable Muskix. Pas besoin d'être deux cents mille pour ça, une pincée de matière grise et quelques octets devraient suffire. Il pompe sur la toile un max d'infos sur Muskix. C'est facile, il suffit de procéder par mots-clés. Il tape d'abord "crapule médiatique" : 1er de la liste. Il tape "incitation au meurtre", il y est aussi. A "fasciste", on le trouve encore, et dans la rubrique "psychopathe" également. Ce mec est un trousseau de mots clés. A "bienfaiteur", il n'est pas. Il le connaît mieux maintenant Muskix, et surtout il commence à bien avoir en tête l'organigramme de ses activités. Pas gentil le gars, lourd manipulateur d'opinion. Il y a de grands élus qui ne passeraient pas sans la puissance de sa propagande. On se demande ce qui peut motiver ce mec. Du blé, il en a assez. Le pouvoir of course, et puis une mission historique, un rôle spectaculaire dans le grand feuilleton des zumains, mais pas acteur, metteur en scène ! Voilà le grand proprio des fake-news qui squatte un Panthéon factice sous l'apparence d'Hermès, le messenger. Et vas-y que j'influence les gens avec une peur perverse qui les instrumente en agents de la haine contre des objectifs bien ciblés. Ça marche bien la recette de la trouille pour manipuler les foules apeurées, et en plus c'est vendeur. La peur est une émotion asservissante qui fatigue le jugement et impulse de l'agressivité. Le sentiment d'être la proie imminente d'un danger inconnu oblige à donner un nom à la peur. Merci Muskix de nous donner des cibles, ça soulage ! Quand un niveau suffisant de hargne est atteint,

l'empereur des fake-news dispose d'une masse agressive qu'il peut canaliser vers ses objectifs. Que veut-il ? Si l'on met de côté ses motivations narcissiques – car de toute évidence, il s'aime dans le rôle qu'il incarne –, on trouve le besoin de combattre un ennemi comme une insatiable raison d'être, comme la raison d'agir car il lui faut agir. On n'imagine pas le gars dans la vacuité, c'est pas vraiment un contemplatif. Il met en scène un film d'action planétaire où le Bien doit terrasser le Mal. Sans ce but vital qui légitime son activité, il serait la proie de sa mort, et Muskix, il n'aime pas ça du tout, de mourrir. C'est banal de dire que le Puissant rêve d'éternité et qu'il est la proie de son fantasme, le maître servile du non dit fatidique, son propre esclave. Il mourra avec l'impression de ne pas avoir perdu son temps, peut-être même d'en avoir gagné. *Time is money*, plus nul tu meurs. En fait, le temps qu'il gagne, c'est sur sa mort. Dans cet échange symbolique, le temps qui passe est vécu comme une hémorragie et la monnaie comme une jouvence, la vie comme une guerre et la mort comme un sacrifice. Faut que ça saigne ! Et il s'y emploie scrupuleusement chaque jour que Dieu veut bien lui donner. Tiens, voilà le puissant impuissant qui conciliabule avec Dieu pour moraliser ses agissements. Ce metteur en scène imagine Dieu suivant ses besoins. Il en interprète la parole pour se justifier. L'éclat de sa propre puissance légitime un entretien direct. Le voilà émissaire de la parole divine, ça va mieux maintenant. En mission pour le Seigneur, il peut semer la peur plus largement encore. Alors ça pète effectivement un peu partout dans le monde, nom de Dieu.

Ses copains vendeurs d'arme l'adorent. Quel bonheur d'atteindre une telle démesure ! Tout cela pourrait paraître dérisoire à un observateur raisonnable, voire désopilant, si nous n'étions nous-mêmes embarqués dans ce sinistre drame, si le film belliqueux se déroulait ailleurs, dans l'abîme de son vertige, dans l'éprouvette de son obsession. Mais il n'en est rien, nous sommes au monde. On peut toujours décortiquer la psyché des tyrans à la recherche d'un acte fondateur qui permettrait de les renverser en détournant leur processus d'individuation, ou psychanalyser la société pour éradiquer sa névrose. Autant pisser dans un violon, la tyrannie des flippés continue de siècle en siècle. Et l'on a beau se pencher avec ou sans compassion sur ceux qui appellent et entretiennent la dictature, relire le traité de La Boétie sur *La Servitude volontaire*, il y a toujours un sauveur de service, un émissaire divin ou un alcoolique repent, qui déboule sur scène, arrache le décor, plante ses oripeaux, se drape de moralisme, dispose ses figurants, et joue le 1er acte de l'ordre nouveau dans une cité tétanisée où ceux qui tentent de sortir sont éliminés.

Depuis ce matin, une longue goélette blanche file sur le même cap à une centaine de mètres derrière eux. À midi, elle se rapproche. On distingue des marins en costume bleu et un homme habillé de blanc avec un chapeau de paille qui les salue de la main. Il lui répond du même geste, plutôt inquiet. Le gars insiste comme s'il le connaissait, et fait signe de se rapprocher. On est maintenant à portée de voix. C'est un homme âgé, grand

et fort avec un visage avenant. Il le reconnaît. « C'est George Soros ! ». Lou se raidit et lui prend le bras.

— Je suis George Soros. Je sais qui vous êtes. Je crois que le moment est venu de se parler.

Au point où on en est, il l'invite à bord mais seul, ce qui est accepté. Les voiles ont été baissées sur la mer calme, le temps est suspendu. Soros s'approche en barque avec un marin. Il lui tend la main pour monter à bord. Le marin retourne à la goélette. Soros est chaleureux, "ravi de vous voir", dit-il en français. Malgré la séduction du personnage, il est sur ses gardes. Et quand Soros tend la main vers le sac de toile qu'il porte en bandoulière, il est prêt à bondir. Mais une bouteille de champagne dans un fourreau glacé et trois coupes de cristal enveloppées dans d'épaisses serviettes de coton blanc, se posent devant eux.

— Madame, pouvons nous parler devant vous de ce qui vous mettrait en danger ?

— Oui, j'ai appris récemment de quoi il s'agit. Je n'y suis pour rien et n'en ignore pas le danger.

— Soyez prudente, madame. Monsieur, votre métamorphose des flux financiers est fascinante. J'ai tenté moi-même d'en influencer le cours, mais n'ai pas fait grand-chose à côté de ce que vous avez réussi. Il était grand temps d'en finir avec ce système devenu débile et malfaisant.

Il continue de parler en remplissant les coupes. Lou l'écoute avec un vif intérêt.

— Je viens vous demander une preuve indiscutable qui me disculperait, c'est une question d'honneur, dit-il en souriant et levant son verre.

On trinque et boit un délicieux champagne en pleine mer, savoureux.

Il lui répond :

— En fait, comme vous le savez, il n'y a pas de preuves, rien ne démontre que vous n'êtes pas vous même l'auteur. Il ne reste rien de probant.

Soros le regarde en réfléchissant, et dit posément de sa voix grave :

— En effet, mais alors comment démontrer qu'un autre que moi l'a fait ?

— L'auteur n'a sûrement pas l'intention de se dévoiler, répond-il impulsivement.

— Je m'en doute bien. L'objectif est de me disculper sans vous découvrir. On pourrait faire porter le chapeau par quelqu'un d'autre ?

— L'idée est intéressante. À qui pensez-vous ?

— Eh bien, qui pourrait avoir eu intérêt à provoquer un bouleversement pareil ? J'ai beaucoup réfléchi à cette question. L'objectif est éminemment stratégique. Le péril jaune, le vert ou le rouge ?

— La filière des diables-religieux semble facile à faire croire, mais est-il souhaitable que ce soit eux ? On dira qu'ils ont été capables non seulement de remettre en question la sécurité de l'Empire sur son propre sol, mais aussi de détruire le

système financier international. Leur puissance de conviction en sortirait grandie. Le péril rouge ?

— Le péril rouge, je le connais bien et l'abhorre. S'ils avaient eu les outils pour le faire pendant l'ère soviétique, ils ne s'en seraient pas privé. Mais maintenant, ce pays est aux mains d'une mafia qui tire profit de la Bourse. Quant au péril Jaune, il n'a pas intérêt à le faire pour le moment.

— Supposons qu'un auteur soit désigné à la vindicte publique, vous seriez disculpé et je ne serais pas inquieté, mais quelles seraient les conséquences de cette désinformation ? Je crois que pour trouver un porteur de chapeau crédible, il faudrait d'abord clarifier notre but.

Soros opine de la tête, et l'écoute.

— La liquidation de la Bourse n'est pas une stratégie territoriale. La Bourse est mondiale. Partons du principe que l'acte est déterritorialisé. La liste des auteurs potentiels s'annule d'un coup. Le seul auteur crédible serait l'auteur lui même s'il pouvait le prouver, or il n'existe aucune preuve. Comment peut-il faire la preuve qu'il est l'auteur. En fait, il faudrait qu'il en fasse la preuve en revendiquant un nouvel événement aussi révolutionnaire (il pense depuis un moment à la liquidation de l'empire Muskix). La révolution par essence est innovante, vous ne croyez pas ?

Lou acquiesce de la tête. Soros se marre :

— Je sens que vous êtes sur la bonne voie et qu'une idée se profile, mais de quelle manière peut-elle se concrétiser ?

— Ça c'est mon travail (il n'a pas du tout l'intention de dévoiler son projet à Soros). Vous le saurez vite. J'ai hâte de m'y mettre. Et je serai très content de vous disculper !

Soros et Lou éclatent de rire. Il emplit les verres. On trinque à cette bonne idée. Le rire de Lou le réjouit.

Les bateaux ont été mis à couple. Ils sont allés déjeuner sur le pont de la goélette, à l'ombre d'une large bâche blanche. Homards grillés, Montrachet, salade, fromages, sorbets. Soros parle le plus souvent, il conte ses exploits et les légitime. Il dit que le système financier est devenu complètement pourri, énumère les bienfaits et la générosité de sa fondation. Il demande à Lou ce qu'elle fait avec un grand sourire. Lou parle de sa peinture, les formes polies par les flux sont évocatrices, une situation se crée, la toile prend progressivement du sens et donne de l'émotion. Elle montre ses toiles sur son téléphone. Soros est enthousiaste. Lui les écoute et les regarde parler, il aime la voix de Lou. Soros se tourne vers lui. Et vous, que faites-vous ?

- Je me demande pourquoi les plantes se reproduisent.

- Vous ne croyez pas en Dieu ?

- Non. Un créateur du monde et maître de nos destins devrait rester une image poétique, une métaphore de la Nature, mais pas une croyance. Je crois la Nature autogène et ordonnée dans un cosmos sans commencement ni fin. Ce qui échappe à l'idée de Dieu est la Nature elle-même.

- Peut-on se passer d'une croyance surnaturelle ?

- Oui. La Nature s'en passe très bien.

- La Nature, mais nous ?

- La Nature c'est nous.

Georges Soros apprécie la tournure de la discussion. Il dit qu'il est agnostique, cite Karl Popper avec effusion et son ouvrage « La Société ouverte et ses ennemis ». Lui n'a pas lu cet auteur mais il a l'impression que Soros squatte un peu Popper. Il sait que Soros a fuit le communisme et qu'il croit en une société non déterministe. Il trouve que c'est en contradiction flagrante avec la détermination dont Soros fait preuve à la Bourse, car il a provoqué et spéculé sur la dévaluation de la lire italienne, qui a coûté aux italiens environ 60 mille milliards de livres, dont 15 mille milliards sont allés dans sa poche.

Il évite de le contredire, ce serait trop long et vain. Il a envie de ne pas s'attarder sur le sujet. On se quitte chaleureusement. Les bateaux se séparent. Lever les voiles, prendre le cap. La goélette a disparu vers la côte. Il l'aime bien ce vieux corsaire.

Le soir même, l'événement artistique est annoncé dans tous les médias de Muskix. « La liquidation de la Bourse est mon œuvre. Je vous inviterai bientôt à ma nouvelle performance révolutionnaire ». Le buzz a aussitôt levé un vent de panique. Ça balise grave ! Le sniper insaisissable et l'absence de cible identifiée, poussent la peur à l'angoisse et forcent à lui donner nom. Les pires annonces sont proférées par de fascinants savonaroles. La foule se masse autour d'eux, parcourue de

frissons. Des mesures sécuritaires internationales d'une rare ampleur sont prises pour tenter de contrer l'acte d'un individu solitaire et non localisé. Les libertés les plus élémentaires sont violées, car la peur autorise les pires excès, impose les pires morales. La nouvelle inquisition a fonctionné plein pot, et la positive attitude a montré sa mièvrerie servile. L'appropriation de postures humanitaires n'a d'autre effet qu'une parure narcissique sur des clones seulement soucieux de leur conformité. Avec ce souci de soi prudent, modéré, qui égraine sentencieusement les mots clés de l'ordre convenable.

La date a été révélée la veille de l'événement. L'audimat atteint des sommets chez Muskix. Ces charognes s'empiffrent à l'avance des proies à dépecer, ils manipulent la foule vers de nouveaux écœurements. La fascination du mal agglutine les spectateurs lobotomisés. Des experts déblatèrent des pantomimes préfabriquées. De voluptueux frissons font vibrer d'horreur les auditeurs. On imagine le pire. Le jour dit, la tension est à son comble. Certains se terrent chez eux tous volets fermés. D'autres sur les places et dans les parcs, attendent l'évènement avec jubilation. La police et l'armée sont à cran. On est dans l'incertitude la plus complète. Tous les médias de Muskix sont fébrilement au taquet pour couvrir l'évènement, et vendent des liens publicitaires mirobolants. L'indice d'écoute mondiale est considérable. En fin de matinée, une rumeur récurrente prévient de graves difficultés financières dans l'empire Muskix. Ça se précise. Un processus financier

extrêmement hostile en a fait l'acquisition par une série de salves cataclysmiques. Une annonce à la langue de bois est confirmée par le groupe. Dans la foulée, on apprend que la puissance de l'empire Muskix a été pulvérisée comme s'effrite une roche pourrie, et s'écoule vers le grand collecteur de la liquidation boursière dans un fracas de chasse d'eau. Alors dans un ultime sursaut pathétique, les médias hébétés de Muskix affichent leur désastre et commentent leur propre naufrage, avec un manque de cynisme inhabituel. Les masques placides qui avaient orchestré tant d'horreurs avec délectation, tombent en direct et révèlent de piètres individus. Aux infos du soir, on se demande qui a fait le coup. Lou et lui s'amusent beaucoup des hypothèses émises pendant les débats. On dit que c'est un fou, un fou généreux certes, mais très dangereux, genre pervers. Mais comme ce fou fait du bien, les avis sont tempérés. On discute aussi de l'évènement artistique, d'art et de politique.

Cette nuit, ils font l'amour avec la tendresse de ceux qui se séparent en se voulant du bien.

La liquidation de l'empire des fake-news porte un coup terrible à l'ordre cupide qui privé de son amplificateur de propagande, apparait pour ce qu'il est : une vaste escroquerie planétaire au service de mafias, de vendeurs d'armes et de financiers pourris. Mais l'extinction du porte voix attire de nouveaux maîtres, et leurs nuées d'adulateurs se battent déjà atrocement entre eux. Que seraient les maîtres sans leurs

adulateurs ? Comment en finir avec la servilité ? Il s'est demandé s'il avait bien fait de remplacer ce tas de boue par un autre, mais il est content que Soros ait été disculpé.

IX

Comment représenter ce qui n'a ni centre ni limites ?

Ils se sont quittés sur le port de Bordeaux, en pleurs. La force qui les arrachait fut de même intensité que celle qui les avait attirés, immense. La rupture l'a disloqué. Il a repris la mer, seul. Au large, il a laissé filer le pilote automatique et fumé l'herbe le plus souvent. Une nuit, effondré tout habillé sur la couchette, il rêvait de la vaste Pampa quand une corne de brume beuglait de plus en plus proche. Le bateau s'est fracassé contre des dents de granit à fleur d'eau. La mer se déverse abondamment dans la cabine, il grimpe sur le pont, déploie le canot de sauvetage, saute dedans et s'écarte du bateau qui sombre immédiatement. La mer est calme, la nuit claire, la balise beugle. Il fallait vraiment le vouloir pour couler ici ! Par chance, il est en combinaison et porte en ceinture la banane étanche de papiers-pognon-téléphone qui ne le quitte jamais. Il sait à peu près où il est, et dans quelle direction se trouve la côte proche. Il dresse la petite voile et prend le cap, ressent l'allégresse d'un nouveau jour, rit amplement et pleure Lou sans tarir.

À terre, il a pris le bus. À Nantes, il a changé d'identité. Un vieux compagnon de l'underground, habile en avatars administratifs, a fait ce qu'il faut pour ça, sans poser de question. Il a repris le fil de ses pensées durant de longues marches solitaires. Au Mexique, il ramasse avec vif intérêt la tige sèche et creuse d'un cactus, entourée d'une résille en fibre végétale. L'écoulement régulier des fibres est une sorte d'empilement d'ondes. Les fibres s'écoulent sur le flux précédent, sinuant du même rythme. Le végétal a ruisselé sur les fibres antérieures comme une rivière suit son cours, comme un souvenir suit son lien dans l'entrelac des neurones. Il imagine le cactus vivant, l'écoulement spasmodique des suc : un ruissellement de matière dans la vibration du Soleil et les pulsations de la Lune. La résille du cactus l'a interpellé car elle lui rappelle la photo d'un nanotube de carbone entouré d'une même résille d'atomes. Les fibres du cactus forment une résille hélicoïdale autour de la tige, de même que les atomes autour du nanotube. Entre deux corps dont l'un est un million de fois plus petit que l'autre, la permanence de forme est remarquable. La tige sèche fige l'instantané d'un temps simultané où le temps présent passe sur le temps passé. Tiens ? Sur la Toile, il tape "temps simultané", pour voir. Double clic sur le portail de la psychanalyse francophone, et là il entrave que dalle ! —« *Guy Debord a fait du cinéma, qui se présente ainsi comme un substitut passif de l'activité artistique unitaire qui est maintenant possible, une arme propre à ouvrir, dans le temps simultané de sa négation, le temps d'une subversion totale de l'aliénation*

généralisée offerte par la société spectaculaire marchande.”

Mazette ! Du coup, il a pisté Guy Debord. Rien à voir avec ce charabia. En fait, c’est très intéressant. Debord n’a pas des masses d’humour, mais il frappe juste et fort. Le propos est lucide et clairvoyant. Il démonte méthodiquement la société spectaculaire marchande, son idéal, son fonctionnement et ses conséquences. C’est clairvoyant puisqu’il décrit le principe de base de l’idéologie financière actuelle. Il fait aussi l’éloge de la dérive, « *comme une technique du passage hâtif à travers des ambiances psychogéographiques, avec un comportement ludique-constructif qui s’oppose en tous points aux notions classiques de voyage et de promenade* ». En regardant le film “*La charge de la brigade légère*” de Guy Debord, il observe qu’on ne peut écouter simultanément la voix-off d’un discours passionnant et en même temps céder à la fascination visuelle du film, car le moment où le sabre du cavalier lance la charge héroïque avait occulté une articulation du discours en voix-off et lui en avait fait perdre le fil. En fait, Guy Debord en couvrant de cette manière la portée de son propos par une situation spectaculaire, est en tout point conforme à ce qu’il énonce. Sur Youtube, « La dialectique peut-elle casser des briques ? » de René Vienet, où les prolétaires affrontent les bureaucrates dans un film de Kung-fu très habilement détourné, le fait jubiler.

Le temps simultané le fait méditer. Le temps est comme le vent, on ne voit de lui que l’effet de son passage. On peint l’herbe inclinée pour exprimer la bourrasque. On voit le temps

par sa trace. Le squelette du cactus qu'il fait tourner dans sa main est une forme du temps. Il se rappelle combien "l'Intuition de l'instant" de Bachelard l'avait impressionné : « *la durée est faite d'instant sans durée comme la droite est faite de points sans dimension. ...Le mystère poétique est une androgynie. ... Soudain toute l'horizontalité plate s'efface. Le temps ne coule plus. Il jaillit* ». Dans la pensée charnelle du philosophe agraire, il a trouvé matière à pétrir. Il pense au cycle de l'eau. On imagine bien le cycle aérien de l'eau, où la source ruisselant vers la mer revient aux montagnes par les nuages et la pluie. Mais Léonard de Vinci décrit un autre cycle de l'eau par l'intérieur de la Terre, moins connu. Léonard dit que dans les abysses océaniques, l'eau s'infiltré dans la terre par des veines à travers le fond sous-marin, et jaillit par les failles intérieures jusqu'aux cimes des montagnes : "*La même cause qui dans tous les corps vivants meut les humeurs à l'encontre de la loi naturelle de leur gravité, meut aussi à travers les veines de la terre l'eau prisonnière en elle, et la distribue par d'étroits conduits; et de même que l'eau s'élève de la partie inférieure de la vigne jusqu'au point où la branche fut élaguée, ainsi des plus basses profondeurs de la mer, l'eau atteint les cimes des montagnes où trouvant les veines éclatées, elle se déverse à travers elles et fait retour à la mer*". (De la nature de l'eau).

L'Univers a été imaginé de manières si différentes au cours de l'Histoire, comme la Terre immobile au centre d'un univers concentrique, ou comme un monde infini fait de mondes

infinis, ou l'espace temps courbe du big-bang originel, si bien qu'il ne peut s'empêcher de croire qu'on peut penser autrement. Une révolution copernicienne transforme les bases du raisonnement. On ne raisonne plus pareil quand on n'est plus le centre du monde. On ne pense plus l'univers de la même manière quand c'est la terre qui tourne autour du soleil. Et plus encore, quand le soleil tourne autour d'un autre point, lui-même en immense giration. On dessine facilement un monde plat et concentrique autour d'un point fixe, sur une feuille ou dans le sable. La carte est facile à mémoriser, et d'après le *Quadrivium*, de simples rapports ($1/2$, $2/3$, $3/4$, $4/5$,...), accordent la position des planètes comme les notes de la musique. Mais représenter la Terre en déplacement dans un univers en mouvement, est difficile à visualiser. Ce n'est pas évident de le modéliser mentalement. Il comprend que la pensée de l'éternel retour où se reproduit cycliquement chaque évènement, éclaire un univers géocentrique, pré-copernicien. Quand il imagine la rotation de la terre autour de la rotation du soleil, et qu'il visualise leurs trajectoires hélicoïdales, il voit que le retour du cycle est décalé dans l'espace, et qu'il ne s'agit pas exactement d'un retour au même. L'exercice de la pensée pour y voir mieux, consiste à se positionner assez loin de la Terre pour la regarder tourner à la fois sur elle-même et autour du Soleil. On imagine une sorte d'énorme marqueur scintillant fixé au sommet de l'Everest. Le marqueur trace dans le ciel le passage de la Terre. La rotation de la Terre pendant sa giration solaire trace un serpent qui s'enroule autour du Soleil. En se plaçant plus loin encore, on

voit le soleil faire une immense spire hélicoïdale autour de la voie lactée, qui elle même tourne, des spires s'enroulent autour d'autres spires, de plus en plus larges.... Comment représenter un univers en mouvement qui n'a ni centre ni limites ? C'est une forme du temps plus que de l'espace. Le ruissellement des astres est régulier. Pythagore parle de l'harmonie des sphères. La nouvelle théorie des cordes le déçoit, trop mathématique, sans forme ni matière. Il imagine l'univers comme un spasme, une pulsation sans origine ni fin, une vibration où les corps s'accordent. L'absence d'activité laborieuse laisse libre cours à sa dérive mentale. Il se sent en phase. Il s'absorbe dans les vibrants dessins d'Henri Michaux, comprend mieux Francis Bacon : *"Il est une connaissance éternellement précieuse..., celle qui considère que les choses ont des formes simples et des différences limitées, mais que toute la variété naît des nuances et des accords"*. Il écoute des musiques où d'infimes variations ouvrent des espaces immenses : Evil Nigger de Julius Eastman, le Palais de Mari de Morton Feldman, des ragas, la mélodie des derviches tourneurs.

Il se demande pourquoi dans les équations fondamentales de la Physique actuelle, il est essentiellement question de masse et d'énergie pas de forme, comme si la forme était secondaire. Et c'est là précisément où il pressent qu'on se fourvoie. Car la Physique universelle dont le champ n'a pas d'échelle, en négligeant la forme se prive d'une constante transversale entre le macrocosme et le microcosme. On oublie

que le rapport entre la surface et le volume de corps identiques mais de tailles différentes, n'est pas constant. Plus un corps est petit, plus sa surface de peau est grande relativement à son volume. Or la peau est l'interface d'échange entre l'espace intérieur et ce qui l'environne. Plus un corps est petit, plus sa peau expose le corps à davantage d'interaction avec l'environnement.

Il s'intéresse aux créations artistiques où se conjuguent des simultanités. La littérature est un art de la simultanéité difficile, car les mots se suivent. Claude Simon a tenté l'écriture simultanée dans "Jardin des plantes" où deux lectures se déroulent sur deux colonnes parallèles. On lit de l'une à l'autre, c'est un peu fastidieux. Il améliore la tentative dans "Leçon de choses", composée en une seule colonne cette fois, où une sorte de seuils de simultanéité font passer d'une histoire à l'autre. De subtiles sollicitations de la mémoire par des signes repérables, le même objet en d'autres lieux, d'autres récits au même endroit, un personnage d'une histoire à l'autre, accordent l'ensemble en une seule lecture. Pour « La route des Flandres », l'auteur a composé une partition littéraire comme celle de la musique. Des pavés de couleur disposent les acteurs et les scènes, il y a des récurrences, des développements, des situations. C'est l'architecture du livre.

Il fait de longues marches solitaires dans les villes. Il aime la bête en lui qui fait palpiter son cœur et ses neurones. Il

voit chez les gens le bestiaire qui les anime, volatile, serpent, chatte, chien, bœuf, la plus part névrosés comme tous les animaux domestiques. Évidemment, il est de plus en plus décalé. Au cours de vernissages où Lou aurait aimé aller, il tente de faire comprendre que celui qui a pissé dans l'urinoir de Marcel Duchamp, honore son auteur.

— « Duchamp avec son urinoir, c'est d'abord une provocation anti-conformiste. Il est devenu célèbre aux USA car le « Nu descendant l'escalier » faisait scandale. Certains, furieux de ne pas voir un corps nu descendre l'escalier en provoquant une montée libidinale, vouaient au scandale l'œuvre insatisfaisante, la frappaient de morale et bombaient le buste en la traitant d'art décadent. D'autres, pérorent sur l'innovation picturale et parfois l'appréciaient sincèrement. Ce n'est pas la grande beauté du tableau qui lui donne la notoriété. C'est plutôt le fait que Marcel Duchamp provoque une controverse culturelle très animée. Il a beaucoup d'humour et aime provoquer l'establishment. Il y tient son rôle comme il joue aux échecs. À New York, il présente un urinoir sous un autre nom que le sien dans une exposition d'art publique. L'urinoir est refusé par les organisateurs, mais quand Duchamp révèle qu'il en est l'auteur, alors l'œuvre est exposée. La provocation est calculée, sa notoriété est acquise tant qu'il est transgressif. Duchamp est pris à sa propre farce, mais il se positionne très intelligemment sur l'échiquier culturel avec les «ready-made», comme la roue de vélo sur un tabouret. Il faut l'imaginer farceur et stratège dans cette lettre qu'il envoie à Paris pour qu'on lui expédie

l'égouttoir à bouteille de la cave. Et ça marche ! Une révolution artistique s'énonce et s'accomplit. L'urinoir cultuel est désormais le graal de la néoacadémie. Pisser dans l'urinoir est un sacrilège. Mais lui Duchamp, en aurait bien rit, et je ne serais pas étonné qu'il ait pensé le faire avant de l'exposer ».

Ce beau discours en pure perte ! Il s'est fait traiter de réac. Les néoconformistes imitent les postures et le vocabulaire de la contestation. Un vrai bréviaire de bonne conduite ! « Réac, disent-ils ces clones, de quoi me traiteraient-ils s'ils savaient ce que j'ai fait ? ».

X

Nefertiti cherche Arsène Lupin

Son moral est de pire en pire. Le monde touche à sa fin. Les polarités archétypiques s'affrontent en typhons titanesques. Les insectes sont massivement morts, des millions d'oiseaux en sont morts, et autres mangeurs d'insectes, hérissons, lézards, amphibiens, poissons. Et pourtant des lois écocides continuent d'être votées. Les continents de glace fondent plus vite encore que prévu, la mer monte et rien ne la retiendra. D'immenses files de migrants traversent les continents et les mers pour fuir la mort, vers une terre-promise qui les rejette. L'exode climatique a commencé, il sera terrible ! De profonds gouffres ronds de très large diamètre, les dolines, s'effondrent brusquement à la surface du sol, et il se demande ce qui se prépare, si la Terre profonde a besoin de respirer ou d'expulser massivement ? Le pôle magnétique de la Terre se déplace. Dans la centrale atomique dévastée par un tsunami, les grands réservoirs d'eau radioactive ont été vidés dans la mer. La guerre partout, les robots-tueurs pullulent, les villes rasées par des bombes de plus en plus puissantes. Les dômes de fer sont comme la ligne Maginot, obsolètes, les plus terribles bombes de dimension nettement plus petite que celle d'Hiroshima et de puissance

supérieure, viendront par d'autres voies que celle des airs, dans un chargement de cocaïne par exemple qui traverse si bien les frontières, et seront commandées à distance, sans qu'on sache d'où elles ont été tirées, sans réplique localisable et par conséquent sans dissuasion possible. Le pacte nucléaire sera rompu. Les barrières contre l'immigration encercleront à l'inverse le pays pour en protéger de l'irradiation le reste du monde. La fin du monde approche, on la précipite. La fin pas celle de la matière qui toujours se transforme, ni la fin du vent, de la pluie, des cristaux, du jour, de la nuit et des saisons. Les marées enfleront du même rythme, oui tout cela continuera. Du vivant, seuls les chthoniens survivront comme d'habitude dans le tohu-bohu. Il passe les nuits à regarder des murailles d'eau chavirer les navires, raviner les digues, emporter les édifices. Des toits arrachés haut et loin par les typhons. De violents torrents dévalent les routes en charriant des caravanes broyées, des arbres entiers et des rochers qui sectionnent les piliers des ponts, les villages sont ensevelis sous la boue, la plaine cultivée est ravagée. L'étendue des incendies du globe sur les photos satellites. La carte de la montée des eaux sur les continents. Rien n'arrêtera ce qui commence, mais on peut éviter de l'amplifier et s'en protéger. On pourrait s'organiser pour y résister, on est ingénieux, on a les outils, et puis tout le monde comprendrait qu'il faut s'y mettre. Au lieu de ça, on continue de détruire ce qui est vital, l'Eau, l'Air, la Terre. Tout se passe comme si la fin du monde attirait notre suicide dans son vortex.

Il flippe grave. Sa solitude est abyssale. Toutes les nuits, la mélancolie de Lou ouvre sous lui son abîme. Il y sombre de plus en plus disloqué. L'éveil n'efface plus le cauchemar. Il est parti voir la mer sur un coup de tête. À Dieppe, un immense crucifix à l'entrée du port le sidère. Il se dit que si Jesus «revenait» son premier acte serait d'abolir le culte du crucifix. Que peut penser une personne élevée dans le bouddhisme et qui ne connaîtrait pas le catholicisme, d'un symbole aussi évocateur qu'un homme mort cloué les membres en croix ? On est loin de la sérénité du Bouddha. On est où d'ailleurs ? On prend la mer sous protection divine, et quand après une terrible nuit de tempête, on rentre au port sain et sauf, on se signe devant la statue pour remercier d'avoir survécu. Les marins grecs de l'antiquité faisaient de même avec une divinité de la mer. Il comprend bien la fonction du symbole, mais la signification du crucifix l'effraie. Ce n'est pas la figure idéale d'une instance protectrice. On expose une punition. Spontanément, cela incite à ne pas commettre la même faute, mais laquelle ? Le sacrifice serait un don de Dieu pour expier le péché originel ? C'est pour lui aussi contre-intuitif que la physique quantique. Quand il était enfant, il aimait parcourir les tableaux du chemin de croix dans l'église de ses grands parents, comme une grande BD. Il voyait un homme presque nu porter péniblement la croix où on allait le clouter, des gens l'injurier, des centurions le frapper. Il regardait la souffrance de l'homme, et sa mère éplorée sous la croix. Il éprouvait plus de compassion pour la mère que pour l'homme. Il pensait que l'homme avait été puni, et ignorait pourquoi. Il

s'était fait virer du catéchisme dès le premier jour car il était trop dissipé. Adolescent, l'église était vide, devant l'autel les bras levés, à forte voix il invoque Dieu de le foudroyer s'il existe. Son cousin qui l'accompagne prend terriblement peur. Il éclate de rire et quitte joyeusement l'enceinte.

Il a pris la route de Saint Malo et s'est arrêté près du Mont St Michel. Il marche sur un sentier côtier entre la falaise et les pins. Sous l'enseigne d'une hôtellerie, un portillon est ouvert, des marches en rondins grimpent la dune jusqu'à une esplanade où des tables en bois sont disposées. Une vaste demeure apparaît, un hôtel restaurant. Le chemin monte vers une terrasse en demi-cercle d'où se découvre la baie du Mont St Michel. C'est immense et paisible. La bruine a cessé, le ciel s'éclaircit. La marée basse est étale, la peau luisante du sable sinue entre les roches, la mer au loin frangée de vert jade. Ce paysage est comme l'intérieur d'une huître, mêmes teintes, mêmes formes. Une lente et régulière transformation de l'espace s'accomplit sous ses yeux. L'Atlantique commence à monter dans le lit de son reflux. Un jeune homme en costume blanc vient essuyer la table et lui demande ce qu'il souhaite. Il a envie d'un bon cidre brut. Le jeune homme revient avec une bouteille dans un saut de glace qu'il dispose sur la table. Il boit avec délectation, c'est pétillant, sec et pommier, tout en contemplant la baie. C'est merveilleux d'être là ! Un journal roulé entre deux lattes du banc s'envole. Il ramasse les feuillets avant qu'ils ne s'en aillent. C'est un journal local récent. Il lit les pages

froissées. Une course de char à voile, la surconsommation du Mont St Michel par les touristes (des heures de queue en bagnole sous le cagnard)... Sous le titre “Disparu”, son attention est attirée par la photo d’une ancienne maison de garde côte, en granite et ardoise, avec des volets bleu pastel. Il parcourt l’article.

“Pendant la nuit de dimanche dernier, à 3h20, la brigade de police a été alertée par l’alarme de la maison de monsieur Djamel Ledu.

Djamel ! L’article est lu fébrilement.

La brigade s’est aussitôt rendue sur place. Une puissante voiture a démarré en trombe. Monsieur Djamel Ledu n’était pas dans la maison, ni dans le jardin. Une fenêtre avait été brisée par une sculpture en bronze, projetée depuis le salon vers l’extérieur. Il semblerait que la victime ait été enlevée par ses ravisseurs. Monsieur Djamel Ledu vivait paisiblement de ses rentes dans une propriété isolée en bord de mer, près de ...”

C’est pas loin ! Vingt minutes de marche par le chemin côtier.

Il termine le cidre, règle l’addition et va vers la maison de Djamel. Les vagues émeraudes éclaboussent la roche rouge, ça sent les pins. Le sort de Djamel l’inquiète (il a dû se faire repérer par ceux qui me cherchent). Il se sent coupable. La pensée de Lou vibre très fort un instant fugace. Il arrive au-dessus d’une petite crique où clapotent quelques bateaux. Le

chemin descend. La maison de Djamel se dévoile au sortir d'une haie, les volets bleu pastel sont bordés d'hortensias roses, des mimosas dévalent la pente, ça doit être magnifique à la floraison. Sur la terrasse de la maison, un homme patibulaire regarde vers lui. Il tourne la tête, passe et descend jusqu'à la petite baie bordée de rochers, où sont ancrés les bateaux. Sur la plage, un couple et deux petits enfants, jouent au ballon. Un corbeau sautille sur le goémon luisant. Un chien fou se roule dans le sable sur le dos plus loin. Il se déshabille, entre dans l'eau et nage dans la crique en contournant les bateaux. Un voilier est ancré à part à l'entrée de la crique, la coque effilée en clins de bois bleu, le nom peint en blanc se rapproche : Nefertiti ! Le surnom de Lou pour Djamel. Ses doigts agrippent le bastingage. Un coup d'oeil vers la maison, personne sur la terrasse. Il se hisse sur le pont et s'allonge sur le dos, les pieds vers la plage, les yeux vers la maison. Une petite brise tempère l'ardeur du soleil. Le clapot lent et régulier l'a fait somnoler. Sur la terrasse de la maison, toujours personne. Le capot du bateau n'est pas fermé à clé, il le fait glisser et descend quelques marches en bois. L'intérieur est peint de couleurs tendres, les membrures bleu ciel, la coque et le plafond vert huître, les meubles jaune paille, le sol en bois. Une atmosphère entre l'air et l'eau, raffinée. La table de navigation, le compas, la règle de relevé. Des cirés pendus, une casquette, des jumelles. Une table centrale en acajou. Deux banquettes latérales aux coussins rouges. Une étagère de livres. Une photo est punaisée au mât. C'est Djamel en maillot de bain. Il enlève la photo et la

retourne. Il est écrit : Anarcozen, ici l'auteur de notre serment entre gentlemen t'éclairera. « Anarcozen c'est pour moi », il s'assied sur la banquette, relit le message et pense à Djamel en regardant sa photo. Un serment. Quand l'auraient-ils fait ? Oui, avant de se quitter, il s'en souvient. Il s'agissait de ne jamais se revoir. Il avait évoqué ce serment entre gentlemen à la façon d'Arsène Lupin. Le serment est transgressé, se dit-il, mais l'auteur d'Arsène Lupin, c'est Maurice Leblanc. Il se tourne vers l'étagère de livres et cherche. Rien, ni Arsène Lupin, ni Maurice Leblanc, pas de BD non plus. Rien dans les livres de navigation près de la table à carte. Mais dans le tiroir de la table, il y a un iPod-nano sous des cartes. Il le presse, il s'allume. Rechercher Maurice Leblanc affiche plusieurs Maurice et Leblanc_éclairage. Double-clic. C'est la voix de Djamel. Salut mon ami, je suis dans un gros pétrin et j'ai besoin de toi. Je t'explique. Pendant une vente aux enchères de manuscrits anciens à St Malo, j'ai été abordé par un routard Américain d'une quarantaine d'années qui me proposait un objet mésopotamien particulièrement beau. L'homme semblait aux abois, il éveillait la sympathie. Il tenait en main une plaquette de marbre noir gravé de pictogrammes, étrange et attirante. Je lui demande d'où ça vient. Il me répond qu'elle a été trouvée à El Amarna en Égypte. J'ai voulu en savoir davantage. On est allé prendre un verre ailleurs. A la terrasse du café, l'américain se détend en buvant du Whisky. Il dit que l'objet était au musée de Bagdad, et que ce n'est pas la foule qui a pillé le musée pendant la guerre d'Irak, mais une bande très bien organisée au service

de collectionneurs d'objets rares, sous la protection des militaires et avec l'accord du gouvernement étasunien.

—Pause. Il a déjà lu ça dans la revue Business Week, après une pétition d'archéologues éminents dans The Guardian, en avril 2003. Deux personnalités du Ministère de la Culture étasunienne avaient démissionné en dénonçant l'inaction de l'armée pour préserver les musées du pillage.

— « *L'Américain dit que tout avait été planifié d'avance. Que c'est une espèce de hold-up sur des pays condamnés par la morale internationale, on les pille sous couvert de justice. Que le pillage du musée et de la bibliothèque de Bagdad ont été orchestrés en se prévalant de la libre marchandisation de la planète libérale. Avant d'être dans l'armée, l'américain étudiait le droit à l'université. Il était écœuré. Il avait l'air sincère et je ne relevais pas de contradiction dans son récit. Je ne l'ai pas interrompu, en l'encourageant de la tête à continuer. Il a beaucoup parlé, ça le soulageait. Il a raconté le baratin qu'on a servi aux militaires chargés d'encadrer l'opération : "Ces œuvres d'art ne sont pas en sécurité en Irak, elles seraient beaucoup mieux exposées au public aux USA. Les pays qui les conservent mal font de la rétention", et d'autres arguties au service de la liberté de piller les peuples. Il avait appris qu'une jurisprudence étasunienne avait donné raison à l'état mexicain en condamnant un trafiquant d'objet précolombien. Alors il a commis l'erreur de chercher à se renseigner par internet sur le Conseil Américain pour la Politique Culturelle, et il s'est fait repérer par la*

sécurité militaire du camp. Un soldat amical l'a prévenu. Il est parti la nuit même, emportant la plaquette en marbre noir gravée de pictogrammes comme preuve, et aussi parce qu'il était attiré par son mystère, et puis elle tenait dans sa poche. Je l'ai prise en main, lisse et noire, quand il me l'a tendue. Les signes luisent. Je l'ai achetée sans hésiter. Mais cette pierre m'oblige à me cacher. Aujourd'hui en fin de journée, quatre hommes inquiétants ont sonné à ma porte. Leur chef m'a dit que je possède un objet mésopotamien qui ne m'était pas destiné, dérobé par celui qui en avait la garde. Son destinataire veut en reprendre possession et m'offre beaucoup plus que je l'ai payé. Il me montre une liasse de gros billets. Je l'interromps pour lui demander ce que c'est que ces salades ? Il me répond en souriant d'un air cruel que le bidasse a tout avoué, et qu'ils m'ont retrouvé facilement car ils ont accès aux vidéos de surveillance des villes. Ça m'a fait un coup. Il l'a vu. L'homme a entrouvert son veston pour me montrer son flingue, les autres ont souri. J'étais mal barré ! Je lui ai dit que je ne suis pas un collectionneur passionnel et ne vois pas d'inconvénient à vendre cet objet si c'est un bon prix, mais il est dans un coffre de banque à St Malo, et j'irai le retirer dès l'ouverture demain matin. Il me fallait gagner du temps car je ne donnais pas cher de ma peau dès qu'ils auraient la pierre. J'étais terrorisé par ce qu'ils avaient dû faire subir à l'Américain. Ils ont fouillé partout longtemps. Sans rien trouver, car la veille ça m'avait amusé de glisser la pierre dans la pochette d'un iPhone de même format posée sur le bureau, et ils n'ont pas eu l'idée de l'ouvrir. Plus

tard, deux d'entre-eux sont allés dans leur voiture. Un autre s'est installé sur le canapé, et m'a interdit de quitter la pièce. Le quatrième est allé dans le jardin. La menace est trop grave, ils ne vont pas me lâcher et me tueront. Ces soudards là ont des maîtres puissants et sans vergogne. La police ne me protégerait pas longtemps. Pour leur échapper, je n'ai d'autre voie que me barrer et me planquer. Vers trois heures du matin, je faisais semblant de dormir. Le gros lard sur le canapé plongeait dans le sommeil par périodes de plus en plus longues. Je les ai comptées comme des moutons. À la douzième, je me lève sans bruit. Le gros lard bondi vers moi et se casse la gueule en bousculant une sculpture en bronze qui tombe et brise le verre de la porte-fenêtre. L'alarme de la maison sonne aiguë et vibre rouge côté rue. Je saute à travers la baie et roule sur la pente du jardin jusqu'à un gros tas de gazon fraîchement coupé sous lequel je m'enfouis prestement. On court juste à côté sans me voir, d'un bosquet à l'autre, revient à côté du tas d'herbe et cavale vers la maison quand le gyrophare des flics projette son éclat bleu en haut de la rue. La voiture démarre en crissant. Je dégage vers la plage, prends un sac étanche dans ma cabine, y fourre mes affaires et nage jusqu'au bateau. Là, c'est calme. Tout ça me dépasse. Il n'y a que toi qui saurait me sortir de là. Que le surnom de notre amie nous connecte au plus tôt. Je vous embrasse fort. » Jeter le fichier, vider la poubelle, effacer toute trace. En résumé, Djamel est en danger mais pas à cause de lui. Il s'est planqué et l'appelle à l'aide. Nefertiti est la clé du contact. Djamel ! Il se sent moins seul. Il a envie de l'aider.

De retour chez lui, il a tapé “pictogramme mésopotamien”. Des photos de tablettes de terre cuite gravée de signes, brunes ou noires. L’écriture est tracée avec des empreintes en forme de clou, imprimées dans la terre molle avant qu’elle ne soit cuite. Transcription phonétique et traduction d’un pictogramme : *i - nu - ma i - lu a - wi - lum -*
Quand les dieux étaient des hommes.

Il clique Kudurru de Mélishipack. Une pierre plate noire et luisante, gravée de symboles et de signes, haute de 68cm et large de 30cm. Impressionnante ! C’est une stèle qui enregistre un acte de donation royale sous la protection de divinités astrales. Nanna : la lune, Utu : le soleil, Inanna : Vénus. Y figurent les matières élémentaires, An le Ciel, Enlil l’Air, Enki l’Eau, Ninhurzag la Terre, Ninurta le lion, les dieux guerriers Nergal le dragon et Zaraba le rapace. Avec Marduk protecteur de Babylone, accompagné de Nabû le scribe et Gula la médecine, sur un chien. En pied, les divinités de la fertilité. Et rampant sous terre, les divinités telluriques, les chthoniens, le serpent et le scorpion. Ce cosmos hiérarchisé fonde l’ordre dans lequel se déroule la donation territoriale, afin d’en garantir le respect, comme nos articles de loi chez les notaires. Que peut bien raconter le kudurru de Djamel ? Ceux qui cherchent à le récupérer doivent le savoir. Les moyens extrêmes qu’ils mettent en œuvre pour le retrouver donnent la mesure de ce qu’il doit représenter. Il est temps de contacter Djamel. Il place un signal dans les moteurs de recherche : *Nefertiti cherche Arsène Lupin.*

Et paramètre une alerte filtrée des réponses. Djamel s'est manifesté quand il écoutait l'Art Ensemble of Chicago tout en regardant des figures de Chadli. L'Art Ensemble, au début c'est chaotique, et puis des assemblages viennent, des formes apparaissent, un flux sonore trouve étonnement son chemin, le charme se déploie. Les figures de Chadli s'obtiennent en faisant vibrer de petits grains de limaille de fer sur une surface vibrante sensible au son, comme la peau d'un tambour. Suivant les vibrations, les grains forment des figures différentes.

Un bip l'avertit d'une liste de réponses. Le sexe-international a été filtré, mais la liste est longue. Enfin : *Deux mille cornes_ La belle est venue sur l'île à midi de l'équinoxe*. Bon, c'est un peu obscur, mais *deux mille cornes* font Millevaches. C'est encourageant. Recherche sur *La belle est venue* : Nefertiti épouse du pharaon Akhenaton (XIVème avant JC). C'est bien Djamel. Clic sur la photo du buste de Nefertiti, découvert en 1912. D'une rare beauté. Fine, altière. Il comprend pourquoi Djamel avait donné à Lou le surnom de Nefertiti. Le buste est exposé à l'Altes Muséum de Berlin, sur l'Île aux musées. C'est bon ! "*À midi de l'équinoxe*», dit Djamel. Le prochain équinoxe est celui d'automne, le 23 septembre. C'est dans deux jours ! Il répond : *23 mille vaches devant la belle*.

À midi de l'équinoxe d'automne, il est à l'Altes Muséum de Berlin. Une foule dense passe en silence autour du buste de Nefertiti. Un bref instant, les gens s'écartent, la voilà de face. Il a un gros coup de Lou. Et Djamel qu'est-ce-qu'il fout ?

Pas dans la salle qu'il parcourt des yeux, mais ce n'est pas certain car il y a beaucoup de monde qui déambule. Le voilà ! Très pâle, d'un bref signe de tête il l'invite à le suivre. Tendus. Ils traversent les salles successives et sortent du musée. Djamel ouvre la porte d'un taxi qui l'attendait et démarre. Il allonge le bras sur le dossier de la banquette et lui met la main sur l'épaule.

— Quel bonheur de te revoir ! Qu'as-tu fais de l'égyptienne ?

— C'est fini, on s'est quittés.

Djamel est attristé. Il jette un long coup d'œil derrière le taxi, se tourne vers le chauffeur et lui dit en quelques mots d'allemand où les déposer. Ils sortent devant un grand parc. On marche le long d'un lac bordé de hauts feuillus. Il fait bon. Djamel s'arrête, se met face à lui et le tient aux épaules, les yeux plantés dans les siens.

— C'est à cause de moi que vous vous êtes quittés ?

— Non Djamel, pas du tout. C'est de ne pas l'avoir prévenue de mes actes qui a provoqué la fracture. La confiance intégrale qu'elle avait en moi s'est disloquée. Elle est allée blessée au fond de sa coquille.

— Mais, elle n'était pas dans sa coquille sur la canopée ? dit-il un peu gêné.

— Non, elle était hors d'elle, ça l'a propulsé au commencement d'une autre vie.

— C'était une sorte d'adieu, alors ?

— Oui, comme un rituel de passage, le franchissement d'un seuil, le début d'un ailleurs. Ce ne pouvait être autrement

qu'intense. Plutôt que d'être happée par le drame, elle s'est laissée allée à un instinct dont la jouissance est l'énergie. Je la reconnais bien là.

— Elle te manque ?

— Terriblement, je ne m'en remet pas.

Djamel l'a serré dans ses bras. Ils marchent.

— Il faudrait savoir ce que dit la tablette, dit Djamel.

— J'ai peut-être un moyen de le savoir. J'ai déjà vu des tablettes mésopotamiennes. Un vieil érudit des écritures anciennes que je rencontrais au Jardin des Plantes m'en avait montré des photos. J'ai passé d'amicaux moments à discuter avec lui. Il était passionnant et passionné. La dernière fois, il virait taoïste en pleine santé. Nous avons échangé nos numéros de téléphone. Je pourrais le contacter. Qu'en penses-tu ?

— Ça me va ..., mais je voudrais être sûr qu'il soit fiable.

— Il l'est et il peut nous aider.

Ils vont vers un édifice transparent avec de fins poteaux de bois peints en blancs, couvert d'un feuillage de tuiles émaillées de teintes automnales vertes et jaunes, prolongé par une légère terrasse au-dessus de l'eau. Une sorte de guinguette en plus chic. On s'assied. Des frémissements cavalent sur la peau du lac. Ça sent l'eau douce. Sur le menu, ils choisissent de goûter au poisson de rivière d'un commun accord, avec un vin du Rhin. Djamel est détendu. Il rit de son aventure, raconte comment il a faussé compagnie aux tueurs.

— J'ai dévalé le sentier du jardin jusqu'à ma cabine de plage, rempli un sac étanche avec mes vêtements, mon portefeuille, le téléphone et le kudurru, et nagé. À bord, je me suis senti beaucoup mieux, mais je ne voyais pas comment m'en sortir. Je n'ai pensé qu'à toi pour m'aider.

— Pourquoi ? Tu n'as ni famille, ni amis ?

— Je ne connais personne comme toi. Ce que j'ai vécu avec toi, c'est unique.

— Rends-toi compte Djamel ! J'étais par hasard à vingt minutes de marche de ta maison quand j'ai lu un journal local te concernant.

— Fantastique ! J'ai grand plaisir à l'entendre. Nous sommes en phase mon ami.

Il pose sa main sur son épaule et reprend son récit.

— Ensuite, j'ai nagé jusqu'à une crique voisine où je me suis habillé, et filé dans la nuit. La marche sur la plage à la pleine lune était aérienne. J'ai ressenti un vif sentiment de liberté à vivre ma disparition.

Il dit sa cavale en bus pour quitter la région sans se faire repérer par les tueurs. Vit à Berlin pour le moment parce qu'il n'y a pas la moindre attache, apprend l'allemand en cours intensifs avec une charmante jeune professeure, fait de rapides progrès grâce à elle, et découvre que la cavale allonge le temps alors que la sédentarité le raccourcit, mais se demande tous les jours comment sortir du pétrin.

— Il faut savoir pourquoi ce kudurru est si important. Je vais demander à mon ami érudit s'il peut le traduire. Il est à Paris, tu m'accompagnes ?

— Pas vraiment. Moins je passe les frontières, mieux je me porte pour le moment. Prends le !

Il sort l'étui d'un téléphone de sa poche, et en extrait la pierre noire du kudurru.

— C'est petit, mais très dangereux pour moi. Il n'y a qu'à toi que je puisse le confier comme ça.

C'est incroyable ! L'objet a exactement la même forme qu'un téléphone, la même prise en main, et à sa manière la même fonction. Vieille mémoire des humains transmise dans la pierre de la main à la main.

— Ça m'impressionne de le tenir. Je m'attend à ce qu'il vibre.

— Eh bien, je préférerais le déconnecter celui-là.

Après le déjeuner, ils ont fait le tour du lac en se parlant avec grande affection l'un pour l'autre. Djamel fait des études d'architecture navale comme prévu, et le remercie. Ils rient aux éclats. Ils se quittent avec l'émotion d'amis unis dans l'adversité. En regardant Djamel s'en aller dans l'allée d'arbres, il pense à la cabane sans mélancolie. Il va mieux.

XI

Penser librement sans frontière suscite la plus grande méfiance

Le vieil érudit est très content de le revoir, et pressé de lire le kudurru. C'est un beau vieil homme aux cheveux blancs. Le front haut, les yeux vifs, le regard éclairé. Ses mains sont fines, sa bouche est gourmande. La voix est fluide.

— Viens, dit-il en le prenant par l'épaule, allons étudier ce caillou.

Il le mène dans une pièce entourée de livres du sol au plafond, et prennent place autour d'une grande table de verre couverte de revues, de thèses et de documentation. Le vieil érudit observe la pierre avec une loupe, et sur une feuille écrit en silence. Il pousse parfois une exclamation: "Incroyable !". Et continue. Ouvre un livre, compare des signes cunéiformes. "C'est pas croyable !". Prend des notes. Remet tout au propre.

— Voilà, ça tient la route et c'est stupéfiant. Écoute ça.

Il met les lunettes sur son front, pose les pieds sur une table basse et se tourne vers lui en joignant les mains sur son ventre.

— Il pourrait s'agir d'une donation entre le roi de Babylone et le pharaon Akhenaton, le mari de Nefertiti.

Lui sursaute et bafouille. Le vieil érudit se tait, étonné.

— Nefertiti est le surnom d'une femme aimée.

— Ainsi la belle est venue, dit-il avec douceur. En fait, le roi de Babylone offre au pharaon Akhenaton la ville d'Ur qui s'appelle maintenant Tell Muqayyar, en Irak, à 200 km au nord-ouest de Bassora. Regarde (il montre une lune sur le kudurru), là c'est Nanna-Sîn la divinité d'Ur. Ça me rappelle la fameuse "lettre aux Hittites" que l'on a retrouvée sur une tablette d'argile à El Amarna. Il est écrit que l'épouse d'un pharaon défunt, (il est possible qu'il s'agisse du pharaon Akhenaton mais ce n'est pas certain, et on ignore si son épouse serait Nefertiti ou bien celle qui lui a succédé), quoiqu'il en soit cette reine demande au roi de Babylone de lui donner un de ses fils comme époux.

— C'est effectivement d'El Amarna que le soldat américain a dit que le kudurru venait.

— Un soldat américain ?

— Oui, il avait eut pour mission d'encadrer le pillage du musée de Bagdad pendant la guerre d'Irak.

Le vieil érudit a l'air excédé.

— Mais oui, dit-il, j'ai lu des rapports détaillés sur ce pillage scandaleux, organisé avec l'appui du gouvernement étasunien. Ces garçons vachers n'ont aucune vergogne ! Il faut vraiment être barbare et inculte pour vouloir "réduire à l'âge de pierre" la civilisation mésopotamienne. Les meilleures pièces ont été volées, les copies ont été laissées. Les pilleurs savaient que se trouvaient dans le coffre fort, des pièces plus extraordinaires. Cette pièce-là n'a jamais été exposée. Elle est très troublante, car le kudurru a été trouvé dans une éphémère

capitale d'Égypte qui n'a duré que 18 ans, il y a plus de 3000 ans. La cité d'El Amarna, s'appelait Ikhnaton, la ville du soleil. Elle fut édifée sur le nouvel ordre cosmique du dieu unique Aton, incarné par le pharaon Akhenaton. Savez-vous que cette nouvelle religion, en rompant avec une tradition polythéiste millénaire, est à l'origine du monothéisme ?

Il se lève.

— J'ai là une excellente bouteille, moins vieille que ces histoires bibliques, mais tout de même d'un certain âge, qui est à la hauteur de ce que nous apprenons.

Les verres tintent.

— La donation d'Ur est-elle certaine ?

— Oui, le kudurru le dit clairement.

— A ton avis, cet acte de propriété est-il encore valide ?

— Tout dépend à quelle loi on se réfère. Si c'est celle du kudurru, alors la propriété est en bonne et due forme. Si c'est la loi actuelle, ça n'a plus le même sens. J'ai tendance à penser que la propriété d'un pays est moins fixée par un acte, fut-il gravé dans la pierre, que par l'histoire du lieu, et en particulier celle de ses habitants. Cependant en disant cela, je pose déjà un gros pataqués de problèmes, car bien des pays ont été colonisés, comme l'Amérique. Je ne suis pas homme de loi mais archéologue, et si j'avais à rendre un jugement sur cette question, je marcherais sur des œufs car les enjeux sont menaçants et les vérités fragiles.

— Cela explique pourquoi les pilliers du musée de Bagdad ne reculent devant rien pour retrouver le kudurru.

Le vieil érudit hoche la tête gravement et continue.

— Le droit des peuples à posséder leur terre est fondé sur une loi ancestrale, la loi est fondée sur une morale, et la morale sur une croyance en l'ordre du monde. Or ces fondements ne sont pas les mêmes en tout point du globe. De plus, ils évoluent au cours de l'Histoire, y compris en un même lieu. La cosmologie d'Ur gravite autour de Nanna-Sîn, la Lune, et celle d'Ikhnaton autour de Aton, le Soleil. Pour les babyloniens, la lune engendre le soleil, et pour les égyptiens le soleil est l'origine de la vie. Voilà un roi qui donne une ville à un pharaon d'une autre croyance. Une donation territoriale a bien eu lieu, et même si la loi qui fonde la propriété n'a plus cours aujourd'hui, la donation peut être le prétexte d'une guerre contemporaine.

— Le sujet est brûlant !

— Certes. Prend-garde mon ami.

Le Kudurru est sur la table. Une pierre rectangulaire de la taille d'une main, plate, noire, arrondie aux angles. Des signes gravés, du dire dans le dur. Une mémoire transmissible. Une donation territoriale. Il se tourne vers son ami érudit qui parle avec véhémence.

— C'est ça qui est incroyable, car dans "Moïse et le monothéisme", Sigmund Freud démontre que Moïse pourrait être un très haut dignitaire égyptien. L'exode pourrait être celui des habitants d'Ikhnaton, située à l'emplacement actuel d'El-Amarna, près de la rive orientale du Nil. Il faut imaginer le contexte : la nouvelle cité est sortie du sable au bord du Nil, des

gens viennent y vivre car la nouvelle spiritualité incarnée par le pharaon Akhenaton et son épouse Nefertiti, les enchante. Là se déploient de nouvelles formes d'art, de nouvelles mentalités, une nouvelle société. Ça ressemble à une utopie urbaine. Le rêve ne dure que 18 ans, puis les prêtres d'Amon de l'ordre ancien, reprennent le dessus. Le pharaon Akhenaton est radicalement destitué. Dans la nouvelle capitale déchue, les grands prêtres lévites et les habitants, ainsi que le peuple nomade, artisan et commerçant, les Habiru, partent en exode. Akhenaton a disparu de l'Histoire, toute trace a été effacée de la pierre. Mais pour Sigmund Freud, Moïse qui aurait été recueilli dans un berceau sur le Nil par des dignitaires égyptiens, pourrait en réalité être Akhenaton.

— Je t'écoute avec le plus grand intérêt, mais mon problème n'est pas de savoir si Ur aurait pu être la terre promise des premiers monothéistes, car j'habite le monde sans en être propriétaire et ne suis pas directement concerné par les querelles territoriales. Je cherche plutôt une solution pour sortir Djamel du pétrin.

— Qui est Djamel ?

— C'est mon ami qui a acheté le kudurru au soldat. Il est poursuivi et menacé de mort. Il a dû fuir et se cacher.

— Ah, effectivement, il y a là un problème plus urgent à résoudre. Je trouve que ce kudurru est comme une patate trop chaude entre tes mains, dit-il avec inquiétude.

— Je me demande ce qu'on va faire de toi pauvre caillou ? On n'a qu'à te lancer dans l'Océan à la pleine lune.

— Tu ne vas quand même pas jeter cette pièce exceptionnelle ?

— Jeter discrètement l'acte territorial à la mer ne sauvera pas Djamel. Comment rompre la logique qui le met en danger ? C'est publiquement qu'il faut détruire l'acte. J'imagine une spectaculaire performance artistique.

— Hum, tu persistes, dit-il avec une bienveillance attristée.

— Oui, répond-il en souriant, cette intuition est la bonne. C'est la pierre qui fait preuve. La destruction publique du kudurru abolira l'acte territorial, et Djamel ne sera plus recherché. L'évènement artistique doit pouvoir activer une émotion simple à percevoir, capable d'ouvrir un seuil de déterritorialisation largement partagé.

— Ouh là ! s'exclame le vieil érudit en riant. Un seuil largement franchi vers la déterritorialisation serait en effet un évènement d'une grande ampleur. Ton idée est intéressante, on s'allègerait de pesantes superstitions, un regard moins phobique serait porté sur le monde, on n'aurait plus de souci de propriété. Cependant tout s'articule, se mesure, se positionne, autours d'un grand référent identitaire, le Territoire. Et penser librement sans frontière suscite la plus grande méfiance. On ne transgresse pas sans conséquence les limites établies et les vérités fondatrices.

— C'est certain. Mais là, il s'agit juste de sauver Djamel, pas de transgresser l'ordre, plutôt même d'éviter le désordre. On évite peut être une guerre territoriale en agissant de la sorte. J'ai tendance à aimer résoudre les raisons du désordre.

Le plus souvent la discorde vient d'une opposition radicale entre deux polarités fondatrices et intouchables. Il y a dans cet entre deux une limite partageable, une sorte de commune mesure des polarités. Je cherche à dissiper la dualité qui opposerait les polaires. J'ai envie qu'elles soient ensemble sans s'opposer. C'est paradoxal ?

Le visage du vieil érudit s'est éclairé.

— Ce n'est un paradoxe que dans un ordre d'idée où s'affrontent les polarités. La vérité peut réunir les extrêmes, j'ai même tendance à penser que c'est comme ça qu'elle est entière. Prenons l'exemple du fil à plomb lors de la construction d'un édifice. Il est absolument vertical et en tout point de l'édifice les piliers sont parallèles. Cette règle de base est la même pour des édifices sur d'autres continents. Cependant, les verticales des édifices ne sont pas parallèles puisqu'elles convergent au centre de la Terre. Il y a donc des vérités relatives absolument vraies localement. La vérité absolue est déterritorialisée. Elle est vraie partout. Le jeu des nombres sans mesure, ni poids, ni durée, est absolu. Dans le taoïsme, les polarités Yin et Yang ne sont pas opposées mais simultanées. Tu connais ce symbole des polaires enlacées, inséparables ?

De retour chez lui, il donne rendez-vous à Djamel. À Berlin, ils se retrouvent avec effusions. Djamel écoute la signification de la pierre en poussant de grands ouhaaaa ! d'énormes super ! et quelques merde ça craint... Mais quand il

apprend qu'El Amarna est l'ancienne cité de Nefertiti, il sursaute et lui prend le bras.

— Nefertiti ? Incroyable ! Cette coïncidence est trop étrange, tu ne trouves pas ?

— Pas trop étrange, réflexion faite. C'est aussi parce qu'elle est égyptienne que la pierre t'a attirée. Le hasard n'est pas fait de rien. Un jour on fait une rencontre par le plus grand hasard. Le hasard porte sur la confluence de la rencontre. Au moment où les parcours des personnes confluent, elles sont l'une et l'autre dans la continuité de leur propre cours. Il y a une antériorité du hasard, il n'est pas fait de rien.

— Cette attitude est séduisante, mais j'ai quelques objections. Là tu vois, je commence à réaliser pourquoi on veut me faire la peau, et je voudrais sortir de cette pente fatidique.

— Je te comprend.

— Ça me fout les pétoches. Je ne vois pas comment en sortir.

— Il faut désamorcer la menace de mort, Djamel. La solution du problème peut paraître paradoxale, mais mûrement réfléchie, elle est efficace. Si tu te caches, ils finiront pas te trouver, et dès qu'ils auront le kudurru, ils te buteront. Si tu jettes discrètement le Kudurru dans la mer, ça te soulagera, mais ça ne résoudra rien, car ils ne le sauront pas et continueront à te chercher. Donc c'est en public qu'il faut pulvériser le Kudurru.

— Parfait ! Et tu fais comment ?

— Ce sera une surprise...

Aux infos, une vague de guerriers venus d'Asie se répand le long de la frontière.

Il a révélé l'affaire-Kudurru sur la Toile. Évidemment rien sur Djamel. Il a commencé par infiltrer les commentaires, ici et là, quand le sujet porte sur les territoires, ce qui est abondamment commenté ces temps-ci. Il pose la question « si la découverte d'un acte territorial ancien venait à justifier une guerre, que faire ? ». Quand les commentaires commencent à proliférer, il amplifie d'un coup l'information en squattant directement Google, dont les créateurs ont eu la candeur de croire que leur devise "don't be evil" (ne rien faire de mal) suffisait à éviter le pire. Ils sont maintenant déniaisés. Il n'a d'ailleurs rencontré aucune difficulté pour entrer dans la base de Google en passant par l'entrée des services du Renseignement. Il rend public l'existence du Kudurru d'Ur. Le buzz a fusé en une journée ! Les débats font rage et les contradictions s'affrontent. La logique de guerre est directement liée à la propriété d'un territoire. Qu'on le défend ou le conquiert, le territoire est une limite identitaire. La ligne rouge sera-t-elle franchie ? Il fait courir la rumeur que la destruction publique de l'acte territorial s'avère l'opinion la plus répandue, et que la performance aurait lieu à la Pointe de Grave (France), à l'aurore du 6 octobre. Il y avait longtemps qu'il n'avait trouvé matière à être aussi créatif. Il s'est beaucoup amusé. Parfois moins, à la lecture de revendications territoriales banalement terrifiantes. Et pas du tout, quand une menace de mort a été lancée contre une

journaliste qui posait la question de la légitimité des territoires et de la justification des guerres.

Il a fait installer un très grand écran à la Pointe de Grave. La pleine lune éclaire la plage couverte de tentes multicolores. A l'aube, il fait frisquet. Des feux de camp réunissent des gens du monde entier. Ça discute ferme. Il y a des caméras de télévision tout autour de la plage. Des drones bourdonnent. Des agents sévères patrouillent ostensiblement, d'autres moins officiels épient la foule. Il est habillé comme son ami archéologue, pantalon de velours côtelé marron, pataugas, casquette de pépé à carreaux beige, et caban breton bleu ciel à capuche, avec fausse barbiche grise et sourcils grisonnants, lunettes cerclées d'écaille. Méconnaissable. Des tablas conversent entre les dunes, la musique connecte les foyers, les derviches tourneurs commencent leur ronde satellitaire, on danse lentement. Les mouettes planent au-dessus de la foule, et se posent en lisière de mer sur le sable luisant. Quand l'aurore fuse dans le ciel, l'écran géant s'active. La foule s'exclame ! L'eau commence à scintiller sur l'écran. Les mouettes commentent en caquetant. D'un coup, une lame d'or lacère la mer. Les danseurs se figent. Une nacelle étincelante émerge, zoom, une plaque noire luit au creux, zoom, les signes gravés luisent. "C'est le kudurru" murmure la foule, "kudurru, kudurru" est scandé. Le roulement des voix s'amplifie. Les danseurs et les flammes ondulent. Un moment la nacelle semble disparaître sous le ressac et la foule vibre intensément. Si

fragile, on en vient à souhaiter ardemment quelle résiste. Le kudurru flotte maintenant sur un crépitement de lumière. Les photons virevoltent, les derviches entrent en cosmos, la situation fait le tour du globe. Explosion ! Le kudurru explose ! Hurlements ! À l'écran s'éparpillent les signes gravés dans la pierre. Amnésie ! Les éclats scintillants du kudurru dans la mer forment, au passage du phare de Grave, une figure. On voit nettement la forme d'un croissant de lune horizontal, comme une barque. C'est le symbole de Nanna-Sîn, la divinité du kudurru ! Il frissonne de stupéfaction. La foule s'exclame d'étonnement. Le signe s'estompe et la mer émeraude vient à l'écran. C'est fait. Tétanisé, il voit Lou passer devant lui sans le reconnaître. L'impulsion de jaillir vers elle est terriblement retenue. Lou suit la foule vers la mer. Sur le chemin de terre qui s'écarte de la Pointe de Grave à travers la forêt, il a un bref moment le plaisir du bel ouvrage, et la pensée de Lou l'effondre sous les pins le cœur brisé.

L'affaire du Kudurru s'est estompée en quelques jours, d'autres situations spectaculaires sont revenues entretenir la servilité. Djamel est de retour en Bretagne comme celui qui a traversé l'Atlantique revient dans ce pays de navigateurs. La jeune femme qui lui enseignait l'allemand à Berlin l'a rejoint. Fin de contact entre Djamel et lui.

XII

Comme deux brins d'ADN en conatus

Son mobile le prévient qu'il n'a pas assez marché depuis trop longtemps. Il est certain qu'il a eut tendance à rester confiné. Il lui est vivement conseillé de faire sans tarder la quantité de pas nécessaire à sa santé. On l'informe que l'hyper-marché le plus proche où il pourrait se rendre à pied, lui offrira une remise substantielle sur ses achats. Bref, on le fait marcher. Il est parti à l'opposé.

Dans un parc, il cueille des mûres et croise les yeux d'un corbeau qui grappille au même endroit, tout autant surpris que lui de se regarder d'aussi près. Les yeux noirs à gros bec le fixent intensément. Il salue l'oiseau d'un lent signe de tête et cligne des yeux en marque de confiance. Le corbeau danse d'une patte sur l'autre, et l'écoute lui dire l'embarras de faire la cueillette au même endroit, le souhaite qu'il y en ait assez pour tous. Au revoir corbeau ! Il reprend sa marche et sursaute lorsque la voilure noire frôle ses cheveux. Claquement d'ailes. Au milieu du ruisseau est une pierre ronde sur laquelle le corbeau s'est posé et le regarde placer des baies sur la berge et s'éloigner. D'un saut, il vient déguster les baies. Enfin d'un coup d'aile, il est là sur le chemin dodelinant vers lui. Traverse

entre eux follement un chien jaune en course éperdue. L'ample oiseau noir s'envole, le décoiffe en clignant de l'œil et file vers l'autre rive. Des cris ! Il entend crier son nom, on l'appelle ! Sur l'autre berge, une femme les bras levés saute sur place. C'est Lou ! Il traverse l'eau d'un bond. Lou magnifique et si joyeuse ! Les corps s'enlacent, les souffles se mêlent, les yeux s'immergent, les mains palpitent. Ils rient aux éclats.

— Mais où étais-tu ? Je t'ai cherché partout !

— J'ai changé de nom et déménagé.

— Quand j'ai appris que le bateau avait sombré corps et âme, j'ai sombré corps et âme. Et puis j'ai étudié le lieu du naufrage, des rochers à fleur d'eau entourés de vaches de mer beuglant l'alerte de jour comme de nuit. J'en ai conclu que tu avais organisé ta disparition.

— Tu rigoles ! J'avais plutôt sombré dans le désespoir. J'étais beaucoup trop défoncé pour entendre le danger. C'est venu très brusquement et sans préméditation.

— Ça m'a soutenue de te penser vivant.

— Je pense à toi tout le temps.

Ils s'enlacent.

— Et la mise en scène du Kudurru, c'était toi n'est-ce-pas ?

— Oui, j'avais choisi la Pointe de Graves car c'est proche de Bordeaux. J'espérais te voir.

— Tu y étais ?

— Oui.

— Mais où étais tu ? Je te cherchais partout.

— J'étais déguisé en vieil archéologue.

— Et tu ne m'as pas vue ?

— Si.

— Comment ça ? Et tu n'as rien fait ?

— La tentation fut terrible, d'autres que toi cherchaient aussi à me trouver là. Je ne pouvais pas risquer de nous mettre en danger. Juste après, je me suis écroulé en larmes à l'écart dans une forêt de pins.

Ils s'étreignent.

Le temps de se parler fait des kilomètres, on se tient par la taille, l'épaule, le cou, les mains et les fesses. Les rues filent sous les pas. On prend le premier bateau en se bécotant. À la fin du jour, sur un chemin de halage, les merles de loin en loin s'interpellent en rivalisant de chants sublimes. Le concert commence quand la Terre roule dans son ombre. De loin en loin, les merles l'un après l'autre chantent le ruissellement du crépuscule. Au bout des terres, face à la mer, un dernier merle, le bec orange pointé vers le soleil couchant, le plumage luisant noir sur nuit, chante seul face à l'horizon.

Une auberge fleurie est ouverte, une terrasse enveloppée de glycine sur la rivière. La chambre est claire et jolie, la fenêtre sur l'eau filante, Lou sous la douche, mosaïque bleu-vert piquetée de vermillon, les corps s'enlacent gourmands d'amour et de jouissance comme deux brins d'ADN en conatus.

Fin